

CENT MORCEAUX CHOISIS

TOUS DROITS RESERVES

1924

Louis Fréchette

CENT MORCEAUX CHOISIS

RECUEILLIS PAR SA FILLE

Pauline Fréchette

ET

DÉDIÉS

aux petits enfants du Poète



Montréal

1924



LOUIS FRÉCHETTE

NOTE

Je n'ai pas la prétention d'avoir choisi les meilleures pièces de l'oeuvre de mon père. J'ai simplement recueilli celles qui m'ont tout particulièrement émue par leur esprit chrétien, patriotique, artistique et familial, afin que les petits-enfants du poète et spécialement ceux qui n'ont pas reçu ses tendresses puissent connaître et apprécier la noblesse de caractère, la générosité de coeur et la grandeur d'âme de leur grand-Père.

Pauline Fréchette.

PRÉFACE

Mme Pauline Fréchette a eu la bonne et pieuse pensée de recueillir et de publier une certaine des oeuvres poétiques de son père, Louis Fréchette. Ayant hérité de l'esprit poétique et artistique de son illustre père, il lui appartenait d'entreprendre de populariser l'oeuvre du grand poète dont elle porte le nom et dont le talent nous fait tant honneur.

Que de souvenirs le nom de Fréchette éveille dans mon esprit ! Que d'années nous avons passées dans les jouissances d'une sympathie mutuelle, d'une amitié que la mort seule a pu briser, dans une participation constante aux mêmes joies, aux mêmes douleurs ! Quelle riche intelligence ! Quel cerveau puissant et fécond ! Quelle verve étourdissante !

Il a été le poète favori de notre temps, le chantre aimé des sentiments les plus ardents, les plus nobles de l'âme humaine. En France comme au Canada son talent a reçu les hommages des hommes les plus capables de l'apprécier ; ces " Oiseaux de neige " couronnés de l'Académie française en donnent la preuve.

Il a été le poète canadien le plus abondant, le plus parfait par la vigueur de la pensée, par la beauté du style, de la forme, par la facture brillante du vers qu'il ciselait à la façon des grands poètes de la France.

Le public saura apprécier le dévouement filial de celle qui va lui offrir un recueil des productions les plus intéressantes de Louis Fréchette ; ce sera un écrin de perles précieuses que les amateurs du beau voudront se procurer.

L. O. DAVID (x)

(x) L'Honorable Sénateur L. O. David, historien remarquable est le doyen de l'Association des auteurs canadiens.

LEGENDE D'UN PEUPLE

NOTRE HISTOIRE

O notre Histoire ! écrin de perles ignorées !
Je baise avec amour tes pages vénérées.

O registre immortel, poème éblouissant
Que la France écrivit du plus pur de son sang !
Drame ininterrompu, bulletins pittoresques,
De hauts faits surhumains récits chevaleresques,
Annales de géants, archives où l'on voit,
À chacun des feuillets qui tournent sous le doigt,
Resplendir d'un éclat sévère ou sympathique
Quelque nom de héros ou d'héroïne antique !
Où l'on voit s'embrasser et se donner la main
Les vaillants de la veille et ceux du lendemain ;
Où le glaive et la croix, la charrue et le livre
— Tout ce qui fonde joint à tout ce qui délivre —
Brillent, vivant trophée où l'on croit voir s'unir
Aux gloires d'autrefois celles de l'avenir.

Les gloires d'autrefois, comme elles sont sereines
Et pures devant vous, vertus contemporaines ! . . .

Salut d'abord à toi, Cartier, hardi marin
Qui le premier foulas de ton pas souverain
Les bords inexplorés de notre immense fleuve !
Salut à toi, Champlain ! à toi, de Maisonneuve !
Illustres fondateurs des deux fières cités
Qui mirent dans nos flots leurs rivales beautés ! . . .

Ce ne fut tout d'abord qu'un groupe, une poignée
De Bretons brandissant le sabre et la cognée,
Vieux loups de mer bronzés au vent de Saint-Malo.
Bercés depuis l'enfance entre le ciel et l'eau,
Hommes de fer, altiers de coeur et de stature,
Ils ont, sous l'oeil de Dieu, fait voile à l'aventure,
Cherchant, dans les secrets de l'Océan brumeux,
Non pas les bords dorés d'eldorados fameux,
Mais un sol où planter, dans leur sainte vaillance,
A côté de la croix le drapeau de la France.

Sur leurs traces, bientôt de robustes colons,
Poitevins à l'oeil noir, Normands aux cheveux blonds,
Austères travailleurs de la noble corvée,
Viennent offrir leurs bras à l'oeuvre inachevée . . .
Le mot d'ordre est le même, et ces nouveaux venus
Affrontent à leur tour les dangers inconnus
Avec des dévoûments qui tiennent du prodige.
Ils ne comptent jamais les obstacles; que dis-je ?
Ils semblent en chercher qu'ils ne rencontrent pas.
En vain d'affreux périls naissent-ils sous leurs pas,
Vainement autour d'eux chaque élément conspire :
Ces enfants du sillon vont fonder un empire !
Et puis, domptant les flots des grands lacs orangeux,
Franchissant la savane et ses marais fangeux,
Pénétrant jusqu'au fond des forêts centenaires,
Voici nos découvreurs et nos missionnaires !
Apôtres de la France et pionniers de Dieu,
Après avoir aux bruits du monde dit adieu,
Jusqu'aux confins de l'Occident immense,
Ils vont de l'avenir prodiguer la semence,
Et porter, messenger des éternels décrets,
Au bout de l'univers le flambeau du progrès !

Appuyé sur son arc, en son flegme farouche,
L'enfant de la forêt, l'amertume à la bouche,
Un éclair fauve au fond de ses regards perçants,
En voyant défiler ces étranges passants
— Embusqué dans les bois ou campé sur les grèves —
Songe aux esprits géants qu'il a vus dans ses rêves.
Pour la première fois il tressaille, il a peur . . .
Il va sortir pourtant de ce calme trompeur ;
Il bondira, poussant au loin son cri de guerre,
Défendra pied à pied son sol vierge naguère,
Et, féroce, sanglant, tomahawk à la main,
Aux pas civilisés barrera le chemin !

Bien plus : prêts toujours à s'égorger entre elles,
Et trouvant l'ancien monde étroit dans leurs querelles,
Pour donner à leur haine un plus vaste champ clos,
Les vieilles nations ont traversé les flots.
Albion, de la Gaule éternelle rivale,
Albion contre nous s'allie au cannibale,
Et durant tout un siècle, ô mon noble pays !
Veut ravir la victoire à tes destins trahis.

N'importe ! sur la vague, au fond des gorges sombres.
Par les gués, sous les bois, jusques sur les décombres
Des villages surpris, combattant corps à corps,
Avec la solitude et le ciel pour décors,
Mêlant, prêtre ou soldat qu'un même but attire,
Les lauriers de la gloire aux palmes du martyr,
Le bataillon est là, toujours ardent et fier ;
Et, jaloux aujourd'hui des prouesses d'hier,
Il ne veut s'arrêter dans sa lutte immortelle
Qu'au jour où le drapeau de la France nouvelle
Flottera, libre et calme, étalant dans ses plis
Le légitime orgueil des saints devoirs remplis !

Mais le nombre devait triompher du courage.
Un roi lâche, instrument d'un plus lâche entourage,
Satyre au Parc-aux-cerfs, esclave au Trianon,
Plongé dans les horreurs de débauches sans nom,
Au gré des Pompadour jouant comme un atome
Le sang de ses soldats et l'honneur du royaume,
De nos héros mourants n'entendit pas la voix.
Montcalm, hélas ! vaincu pour la première fois,
Tombe au champ du combat, drapé dans sa bannière.
Lévis, dernier lutteur de la lutte dernière,
Arrache encor, vengeant la France et sa fierté,
Un suprême triomphe à la fatalité !

Puis ce fut tout. Au front de nos tours chancelantes,
L'étranger arbora ses couleurs insolentes ;
Et notre vieux drapeau, trempé de pleurs amers,
Ferma son aile blanche et repassa les mers !

L'enfant avait donné tout son sang goutte à goutte :
On lui fit du Calvaire alors prendre la route.
Trompée en son amour, blessée en son orgueil,
La pauvre nation, sous ses voiles de deuil,
Les yeux toujours tournées vers la France envolée,
Berça de souvenirs son âme inconsolée.

Il lui fallut vider la coupe des douleurs . . .
Comme dans ses succès, noble dans ses malheurs,
Elle pleura longtemps, victime résignée ;
Mais, un jour, on la vit se roidir indignée,
Et défier soudain du geste et de la voix
Les tyrans acharnés aux lambeaux de ses droits.
La lutte, qu'on croyait à jamais conjurée,
Renaissait plus terrible et plus désespérée :

Il fallait renier la France ou bien mourir !
Alors, las de porter le joug et de souffrir,

Ces rudes paysans, les yeux brûlés de larmes,
Ces opprimés sans chefs, sans ressources, sans armes,
Osèrent, au grand jour, pour un combat mortel,
Jeter à l'Angleterre un sublime cartel ! . . .

O Dieu ! vous qui jugez et réglez toutes choses,
Vous qui devez bénir toutes les saintes causes,
Pourquoi permîtes-vous, sinistre dénoûment,
Après cette victoire un tel écrasement ?
Après cette aube vive un lendemain si sombre ?
Après ce rêve, hélas ! tout cet espoir qui sombre ?
Tant de sang répandu, tant d'innocents punis ?
Pourquoi tant d'échafauds ? Pourquoi tant de bannis ?

Pourquoi ? . . . Mais n'est-ce pas la destinée humaine ?
N'est-ce pas là toujours l'éternel phénomène
Qui veut que tout s'enfante et vienne dans les pleurs ?
Le froment naît du sol qu'on déchire; les fleurs
Les plus fraîches peut-être éclosent sur les tombes;
L'Eglise a pris racine au fond des catacombes :
Pas une oeuvre où le doigt divin s'est fait sentir
Qui n'ait un peu germé dans le sang d'un martyr !

Nos franchises, à nous, viennent du sang des nôtres.
Oui, ces persécutés ont été des apôtres !
Quoique vaincus, ces preux ont pour toujours planté
Sur notre jeune sol ton arbre, ô Liberté !
Ils furent les soldats de nos droits légitimes;
Et, morts pour leur pays, ces hommes — les victimes
De ces longs jours de deuil pour nous déjà lointains —
Ont gagné notre cause et scellé nos destins !

Et maintenant, paisible en sa course intrépide,
 Voyez cingler là-bas la corvette rapide,
 Toujours le pavillon de France à son grand mâât !
 Elle navigue enfin sous un plus doux climat;
 Une brise attiédie enfle toutes ces voiles;
 Sous sa proue, un flot clair jaillit, gerbe d'étoiles;
 Les reflets du printemps argentent ses huniers;
 Sur sa poupe, au soleil, paisibles timoniers
 — Car la concorde enfin a complété son oeuvre —
 Consultant l'horizon, veillant à la manoeuvre,
 Se prêtent tour à tour un cordial appui
 Les ennemis d'hier, les frères d'aujourd'hui !

Deux vaisseaux de haut bord, à la vaste carène,
 Promenant sous les cieus leur majesté sereine,
 Avec son équipage échangent, solennels,
 De moments en moments des signaux fraternels.
 Du haut de la vigie, un mousse a crié : *Terre !*
 Et, sous les étendards de France et d'Angleterre,
 — Fiers d'un double blason que rien ne peut ternir,
 Nos marins jettent l'ancre au port de l'avenir ! (1)

(1) Cette pièce se trouve en tête de la dernière édition de l'**Histoire du Canada** par François-Xavier Garneau, et est accompagnée de l'envoi suivant :

Et toi, Garneau, salut ! salut à ta mémoire,
 Fidèle historien de toute cette gloire !
 Poète enthousiaste et modeste érudit,
 Au-dessus de ce cadre immense et poétique,
 Ainsi qu'un médaillon antique,
 Ton mâle profil resplendit !

Tu chantas nos exploits; nos héros, tu les comptes;
 Avec quel sentiment d'orgueil tu nous racontes
 Le passé de ce peuple héroïque et chrétien ! . . .
 Mais, parmi les grands noms exhumés par ta plume,
 Il en manque un dans ton volume,
 Et ce nom, Garneau, c'est le tien !

Eh bien ! nous l'y mettrons, nous, tes humbles disciples !
 Ton génie a tressé des couronnes multiples
 Pour tous nos Marius et pour tous nos Catons :
 Nous voulons — droit sacré, dettes nationales ! —
 Que ton nom vive en nos annales,
 Et se lise à tous nos frontons !

LE SAINT-LAURENT

Le voyage fut rude, et le péril fut grand.
 Pourtant, après avoir, plus de deux mois durant,
 Vogué dans les hasards de l'immensité fauve,
 La petite flottille arriva saine et sauve
 Auprès de bords perdus sous d'étranges climats . . .
 — *Terre !* cria la voix d'un mousse au haut des mâts.
 C'était le Canada mystérieux et sombre,
 Sol plein d'horreur tragique et de secrets sans nombre.
 Avec ses bois épais et ses rochers géants,
 Emergeant tout à coup du lit des océans !

Quels êtres inconnus, quels terribles fantômes
 De ces forêts sans fin hantent les vastes dômes,
 Et peuplent de ces monts les détours hasardeux ?
 Quel génie effrayant, quel cerbère hideux
 Va, louche Adamastor, de ces eaux diaphanes,
 Surgir pour en fermer l'entrée à ces profanes ?
 Aux torrides rayons d'un soleil aveuglant,
 Le cannibale est là peut-être, l'œil sanglant,
 Comme un tigre embusqué derrière cette roche,
 Qui guette, sombre et nu, l'imprudent qui s'approche.
 Point de guides ! Partout l'inexorable accueil !
 Ici c'est un bas-fonds, là-bas c'est un écueil ;
 Tout semble menaçant, sinistre, formidable ;
 La côte, noirs rochers, se dresse inabordable . . .

Les fiers navigateurs iront-ils jusqu'au bout ?

— En avant ! dit Cartier qui, front grave et debout,
 Foule d'un pied nerveux le pont de la dunette,
 Et, pilote prudent, promène sa lunette
 De tribord à bâbord, sondant les horizons.
 Alors, défiant tout, naufrage et trahisons,
 Drapeaux au vent, la *Grande* et la *Petite-Hermine*,
 Avec l'*Emerillon*, qui dans leurs eaux chemine,
 Le Breton, qu'on distingue à son torse puissant,
 Jalobert, le hardi caboteur d'Ouessant,
 Qu'on reconnaît de loin à sa taille hautaine,
 Tous, au commandement du vaillant capitaine,
 Entrent dans l'entonnoir du grand fleuve inconnu.

Morne aspect ! De forêts un réseau continu
 Se déploie aussi loin que le regard s'élançe.
 Nul bruit ne vient troubler le lugubre silence
 Qui, comme un dieu jaloux, pèse de tout son poids
 Sur cette immensité farouche des grands bois.

A gauche, des sommets perdus dans les nuées;
 A droite des hauteurs qu'on dirait remuées
 Par quelque cataclysme antédiluvien;
 En face, l'eau du fleuve énorme qui s'en vient
 Rejaillir sur la proue en gerbes écumantes;
 Des îlots dénudés par l'aile des tourmentes;
 De grands caps désolés s'avancant dans les flots;
 Des brisants sous-marins, effroi des matelots;
 Des gorges sans issue où le mystère habite;
 Partout l'austérité du désert sans limite,
 La solitude vierge en sa sublimité !

Pourtant, vers le Couchant le cap orienté,
 La flottille s'avance; et sans cesse, à mesure

Que les lointains brumeux que la distance azure
Se dessinent plus clairs aux yeux des voyageurs,
Rétrécissant aussi ses immenses largeurs,
Le grand fleuve revêt un aspect moins sauvage;
Son courant roule un flot plus calme; le rivage
Si sévère là-bas devient moins tourmenté;
Et, tout en conservant leur fière majesté,
Ces vastes régions que le colosse arrose,
Où la forêt sommeille, et dont le regard ose
Pour la première fois sonder les profondeurs,
Se drapent par degrés d'éclatantes splendeurs.
Le coup d'oeil constamment se transforme et varie.
Enfin, la rive, ainsi qu'un décor féerie,
Sous le flot qui se cabre en un brusque détour,
S'entr'ouvre, et tout à coup démasque le contour
D'un bassin gigantesque où la Toute-Puissance
Semble avoir mis le comble à sa magnificence.

Un cirque merveilleux de plateaux inclinés;
Un vaste amphithéâtre aux gradins couronnés
De pins majestueux et de grands bouquets d'ormes;
Un promontoire à pic aux assises énormes;
Au fond de l'horizon un bleuâtre rideau
Sur lequel se détache une avalanche d'eau,
Avec d'âpres clameurs croulant dans un abîme . . .
Partout, au nord, au sud, la nature sublime
Dans le cadre idéal d'un conte d'Orient !
Cartier est là debout, glorieux, souriant,
Tandis que ses Bretons, penchés sur les bordages,
Groupés sur les tillacs, suspendus aux cordages,
Par un long cri de joie, immense, spontané,
Eveillent les échos du vieux Stadaconé !

Puis, pendant qu'on évite au courant qui dévire,
Chacun tombe à genoux sur le pont du navire;
Et ces bois, ces vallons, ces longs coteaux dormants,
Qui n'ont encor vibré qu'aux fauves hurlements
Des fauves habitants de la forêt profonde,
Au milieu des rumeurs de la chute qui gronde,
Retentissent enfin — jour régénérateur ! —
Pour la première fois d'un hymne au Créateur.

Le lendemain matin, au front de la montagne
D'où Québec aujourd'hui domine la campagne,
Une bannière blanche au pli fleurdelisé,
Drapeau par la tempête et la mitraille usé,
Flottait près d'une croix, symbole d'espérance . . .
Le soleil souriait à la Nouvelle-France !

Ce jour est loin déjà; mais gloire à toi, Cartier !
Gloire à vous, ses vaillants compagnons, groupe altier
De fiers Bretons taillés dans le bronze et le chêne !
Vous fûtes les premiers de cette longue chaîne
D'immortels découvreurs, de héros canadiens,
Qui, de l'honneur français intrépides gardiens,
Sur ce vaste hémisphère où l'avenir se fonde,
Ont reculé si loin les frontières du monde ! (1)

(1) Les découvreurs entrèrent dans le bassin de Québec le 14 septembre 1535.

LA FORÊT

Chênes au front pensif, grands pins mystérieux,
Vieux troncs penchés au bord des torrents furieux,
Dans votre rêverie éternelle et hautaine,
Songez-vous quelquefois à l'époque lointaine
Où le sauvage écho des déserts canadiens
Ne connaissait encor que la voix des Indiens,
Qui, groupés sous l'abri de vos branches compactes,
Mêlaient leur chant de guerre au bruit des cataractes ?
Sous le ciel étoilé, quand les vents assidus
Balancent dans la nuit vos longs bras éperdus,
Songez-vous à ces temps glorieux où nos pères
Domptaient la barbarie au fond de vos repaires ?
Quand, épris d'un seul but, le cœur plein d'un seul voeu,
Ils passaient sous votre ombre en criant : — Dieu le veut !
Défrichaient la forêt, créaient des métropoles ;
Et, le soir, réunis sous vos vertes coupoles,
Toujours préoccupés de mille ardents travaux,
Soufflaient dans leurs clairons l'esprit des jours nouveaux ?

Oui, sans doute; témoins vivaces d'un autre âge,
Vous avez survécu tout seuls au grand naufrage
Où les hommes se sont l'un sur l'autre engloutis ;
Et, sans souci du temps qui brise les petits,
Votre ramure, aux coups des siècles échappée,
A tous les vents du ciel chante notre épopée !

MISSIONNAIRES ET MARTYRS

Sceptiques ou croyants, oui, tous tant que nous sommes,
 Courbons ici nos fronts ! Ceux-là furent des hommes,
 Des soldats du progrès, des héros et des saints.
 Peut-être surent-ils, mieux encor que les autres,
 Du Dieu dont ils s'étaient faits les humbles apôtres,
 Comprendre ici les grands desseins.

Jamais on n'avait vu spectacle plus étrange
 Que cette courageuse et modeste phalange
 Pleine d'ardeur mystique et de projets virils,
 Qui, nouveaux messagers de la parole sainte,
 Traversaient l'univers pour se jeter sans crainte
 Au-devant de tous les périls.

Sol natal, amitiés, rang, fortune, espérance,
 Famille, ils quittaient tout avec indifférence ;
 Pas un seul qui faiblit au moment de partir !
 Et pourtant qu'allaient-ils chercher sur ces rivages,
 Sinon, après la vie errante des sauvages,
 La mort sanglante du martyr ?

Oh ! lorsque l'on parcourt nos annales naissantes,
 Et que, tournant du doigt ces pages saisissantes,
 On poursuit pas à pas par la pensée, au fond
 De la forêt immense encore inexplorée,
 Ces immortels semeurs de la moisson sacrée,
 On éprouve un trouble profond.

Vieux prêtres au front chauve ou lévites imberbes,
Pieds nus mais souriants, harassés mais superbes,
Aux plus mortels dangers prodiguant leurs défis,
Regardez ces héros, en leur ardeur sans borne,
S'enfoncer à travers l'horreur du désert morne,
Sans autre arme qu'un crucifix.

Fleuves, monts et torrents, chaleurs, pluie ou tempête,
Rien ne les décourage et rien ne les arrête;
Narguant les jours sans pain, bravant les nuits sans feu,
Poursuivis par les loups et guettés par les fièvres,
L'Évangile à la main et le sourire aux lèvres,
Ils vont sous le regard de Dieu.

Où ? Qu'importe ! leur zèle embrasse un hémisphère.
Sous des cieux inclements si loin que vont-ils faire ?
Quel but rêvent-ils donc qui les fait tant oser ?
Où donc est le secret du feu qui les consume ?
C'est que leur mission en deux mots se résume :
Convertir et civiliser !

Devant ces deux grands mots point d'obstacle qui tienne !
Oui, ces fiers envoyés de la France chrétienne
N'ont qu'un vœu, qu'un désir et qu'une ambition :
Conquérir, par l'effort de vertus surhumaines,
Des âmes à l'Église, et de nouveaux domaines
A l'héroïque nation.

Et l'un d'eux meurt de faim dans la forêt profonde;
Un autre, sur le seuil d'un village qu'il fonde,
D'un coup de tomahawk a le crâne entr'ouvert;
Celui-ci s'engloutit sous la vague écumante;
Celui-là disparaît, perdu dans la tourmente
D'une terrible nuit d'hiver.

Ici c'est Daniel expirant sous les balles ;
 Là c'est Jorgue et Goupil sur qui les cannibales
 De leur instinct féroce épuisent tout le fiel ;
 Plus loin c'est Lalemand, Brébeuf, d'autres encore,
 Qui, sous le fer cruel et le feu qui dévore,
 Meurent les yeux levés au ciel.

Bien plus, ce même Jogue, indomptable nature,
 Après mainte agonie au poteau de torture,
 Réussit par miracle à tromper ses bourreaux ;
 Mais, perclus, mutilé, vers ces lieux où l'attire
 La soif du sacrifice ou l'amour du martyr,
 Il revient mourir en héros.

Et puis, à chaque instant, nouvelles découvertes !
 Jour après jour, ce sont d'autres routes ouvertes
 A travers la savane ou les fourrés épais ;
 Et l'homme primitif, que tant de zèle touche,
 Devenu par degrés moins sombre et moins farouche,
 Offre le calumet de paix.

De nouveaux dévoûments ces preux toujours en quête,
 Cent ans marchent ainsi de conquête en conquête,
 Distribuant l'aurore à toute cette nuit . . .
 Et l'Europe applaudit ces sublimes cohortes
 Qui d'un monde inconnu brisent ainsi les portes
 Devant le progrès qui les suit.

O mon pays, au cours des siècles qui vont naître,
 Puissent tes fiers enfants ne jamais méconnaître
 Ces humbles ouvriers de tes futurs destins !
 Ils furent les premiers défricheurs de la lande :
 Qu'on réserve toujours la plus fraîche guirlande
 Pour ces vaillants des jours lointains !

Et nous, qui recueillons — oui, croyants ou sceptiques —
Les éternels bienfaits que ces âmes antiques
Sur notre terre vierge ont semés en passant,
N'oublions pas qu'un jour l'arbre aux palmes sans nombre
Qui protège aujourd'hui nos enfants de son ombre
A germé dans leur noble sang ! (1)

(1) Les principaux martyrs de la foi au Canada sont : le P. Viel, noyé par les Hurons, au Saut-au-Récollet, en 1630; — le missionnaire de Nouë, trouvé gelé dans les îles de Sorel, en 1646; — le P. Jogues, martyrisé par les Agniers, en 1647; — les PP. Daniel, de Brébeuf, Lallemand, Chabanel, Garnier, Butteux, Liégeois, Garneau, Le Maître, massacrés par les Iroquois, de 1648 à 1661; — et enfin le P. Rastle, tué au seuil de sa chapelle, par les Anglais, en 1727. Les supplices que les sauvages faisaient subir à ces héroïques missionnaires étaient épouvantables. On les traînait pieds nus, durant des semaines, à travers la forêt, quelquefois sur le sol glacé, puis on les forçait de marcher sur des charbons ardents; on les meurtrissait de coups; on leur labourait la chair avec des aiguillons enflammés; on leur arrachait les ongles; on leur coupait les phalanges avec les dents, puis on leur fumait les doigts ainsi mutilés dans des pipes brûlantes; on rouvrait leurs plaies et on les laissait béantes jusqu'à ce que les vers s'y missent; on les attachait à des poteaux, de façon qu'ils ne pussent se reposer un seul instant, et dans cette position, on leur passait autour du cou des colliers de haches rougies à la flamme, et autour du corps des ceintures d'écorce enduites de gomme et de résine en feu; on leur arrachait la chevelure, puis on leur versait de l'eau bouillante sur le crâne, que l'on recouvrait ensuite d'une couche de braise; on leur enlevait des lambeaux de chair, qu'on faisait griller et qu'on dévorait ensuite sous leurs yeux; enfin tout ce que la plus horrible férocité pouvait imaginer était mis en oeuvre par ces barbares pour torturer ceux qui leur apportaient, au prix de tant de peines et de sacrifices, les bienfaits du christianisme et de la civilisation.

LE FRÊNE DES URSULINES

Il semblait à nos yeux un pilier des vieux âges,
Ce vieux tronc qui brava tant de vents en courroux.
Il avait sur nos bords vu les Pâles-Visages
Remplacer les grands guerriers roux.

Aigrette énorme au front du vaste promontoire,
Colosse chevelu dans le roc cramponné,
Il avait vu passer bien des jours sans histoire
Au sommet de Stadaconé.

Son ombre avait couvert bien des bivouacs sauvages,
Abrité bien longtemps des hordes aux flancs nus,
Tandis que le grand fleuve à ses mornes rivages
Jetait ses sanglots inconnus.

Il savait des secrets que nul oeil ne devine;
Quand, un jour, face à face, il vit — aspect troublant —
Sur le même rocher surgir la croix divine
Et la hampe d'un drapeau blanc.

Et puis, de siècle en siècle et d'année en année,
L'arbre antique vécut — flux et reflux du sort —
La légende sublime où notre destinée
A pris son incroyable essor.

Il vit tous nos héros; il vit toutes nos gloires;
Il vit nos fiers travaux et nos saints dévoûments;
Il vit notre abandon, nos stériles victoires,
Avec leurs sombres dénoûments.

Et, sur ses derniers jours, dans ses décrépitudes,
Comme une harpe où tremble un vieux lambeau d'accord,
On croyait voir, au vent des vieilles solitudes,
Ses rameaux frissonner encor.

Et, lorsque le géant quatre fois centenaire
Courba sa tête où tant de soleils avaient lui,
Ce fut triste; on comprit que c'était toute une ère
Qui disparaissait avec lui.

O frêne ! ô grand témoin des choses envolées !
On a sacré, depuis, le sol où tu tombas;
Et sur ta place vide, en bruyantes mêlées,
Des enfants prennent leurs ébats.

Oui, des enfants, des jeux, des rires, des fronts roses,
A l'endroit même d'où, colosse aux flancs rugueux,
Tu vis se dérouler en tes ennuis moroses
La rude histoire des aïeux !

Des cris de joie après le vol des oriflammes,
Le clairon les obus et le tambour battant ! . . .
Si comme l'être humain les arbres ont des âmes,
O grand mort, n'es-tu pas content ?

Pour moi, quand, de l'antique enclos des Ursulines,
Pour la première fois, tout ému, j'entendis
Monter ces voix d'enfants, fraîches et cristallines
Comme un écho du paradis,

Soudain, sous les rameaux dépouillés du vieux frêne,
 Longue chaîne héroïque évoquée à la fois,
 Mes regards crurent voir passer l'ombre sereine
 Des saintes femmes d'autrefois !

De nos martyrs chrétiens immortelles rivales,
 Par tous les dévoûments grands coeurs fanatisés,
 Que la France d'alors jetait sans intervalles
 Sur ces bords incivilisés !

Dames de haut parage ou filles des chaumières,
 Qui laissaient tout, famille, amis, brillants partis,
 Pour venir apporter les divines lumières
 Aux petits d'entre les petits !

Et mon coeur tressaillait; car jamais, ô vieil arbre !
 A nul fronton superbe, au seuil de nul tombeau,
 Je n'ai rien vu, fouillé dans le bronze ou le marbre,
 De plus touchant et de plus beau,

Que celle qui porta le nom de La Peltrie,
 Sainte veuve, enseignant, sous tes ombrages frais,
 Avec le nom de Dieu le grand mot de Patrie
 Aux petits enfants des forêts ! (1)

(1) Mme de la Peltrie, fondatrice des Ursulines de Québec, fut l'une des plus belles figures de notre histoire. Elle s'appelait de son nom propre Marie-Madeleine de Chauvigny, et appartenait à la haute noblesse normande. Elle épousa, à dix-sept ans, un jeune gentilhomme du nom de La Peltrie, qui mourut cinq ans après. Alors elle décida de consacrer sa vie et sa fortune à l'instruction des petits sauvages du Canada. Mais son père, qui l'adorait voulait la marier à un certain M. de Bernières. Elle s'entendit avec ce dernier, qui lui-même avait fait vœu de chasteté, pour simuler un mariage; et, son père étant mort, elle s'embarqua à Dieppe, le 4 mai 1639, pour le Canada, avec cinq autres religieuses, au nombre desquelles se trouvait la fameuse Marie de l'Incarnation. En touchant la terre du Canada, toutes se jetèrent à genoux et baisèrent le sol. Le vieux frêne dont il s'agit ici se trouvait enclavé dans la cour du monastère fondé par la sainte veuve, et la tradition veut que ce soit sous son ombrage qu'elle allait s'asseoir de préférence pour enseigner la lecture et le catéchisme aux petites filles des Hurons. Quand il fut renversé par une tempête, le 24 juillet 1867, on l'appelait encore "le frêne de Mme de La Peltrie".

CHATEAUGUAY

Vous fûtes glorieux, jours de dix-huit cent douze,
Quand nos pères, grands coeurs qui battaient sous la blouse,
Oubliant d'immortels affronts,
Sous les drapeaux anglais, en phalanges altières,
La carabine au poing se ruaient aux frontières
En chantant avec les clairons !

Gars à la joue imberbe, hommes aux mains robustes,
Toujours prêts à venger toutes les causes justes,
Comme à braver tous les pouvoirs !
Toujours prêts, ces vaillants, au premier cri d'alerte,
A répondre, arme au bras et la poitrine ouverte,
A l'appel de tous les devoirs !

Regardez-les passer, ces héros d'un autre âge,
Conscrits dont le sang-froid, la gaité, le courage
Font honte au soldat aguerrri !
D'où viennent-ils ? Des champs ! Où vont-ils ? A la gloire ?
Comment s'appellent-ils ? Ils s'appellent Victoire :
Demandez à Salaberry !

Les reconnais-tu, France ? Angleterre, salue !
Ce sont nos Voltigeurs; leur bande résolue
N'attend ni grades ni faveurs;

Ils vont mourir sans crainte ou vaincre sans jactance . . .
 Ce sont toujours tes fils, souris d'orgueil, ô France,
 Albion, compte tes sauveurs !

Le canon étranger mugissait à nos portes ;
 D'un ennemi jaloux les nombreuses cohortes
 Menaçaient nos murs délabrés.
 En face du péril près de perdre la tête,
 Nos conquérants d'hier, pâles dans la tempête,
 S'entre-regardaient effarés.

On voulait, il est vrai, se défendre quand même ;
 Mais en voyant l'orage et le danger suprême
 Naître et grandir de toute part,
 On sentait que, devant la force numérique,
 La puissante Angleterre allait, dans l'Amérique,
 Voir crouler son dernier rempart.

Soudain un crit partit : — Français, à la rescousse ! —
 Alors, n'écoutant plus que l'instinct qui les pousse
 Vers les généreux compromis,
 Nos jeunes gens, les fils des vaincus de naguère,
 Accoururent joyeux, et partirent en guerre
 Sous les vieux drapeaux ennemis !

— Mais ces drapeaux sont teints du pur sang de vos veines,
 Leur disait-on; tremper dans ces discordes vaines,
 C'est pour jamais plier vos fronts ;
 Cet ennemi qui vient va venger vos défaites . . .
 Au recruteur anglais ces conscrits disaient : — Faites !
 Le devoir parle, nous irons !

Et puis, l'arme à l'épaule ! au vent les chansonnettes !
 Un jour, pour repousser sept mille baïonnettes,
 On leur crie : — Enfants, haut les coeurs ! —
 Ils ne sont que trois cents, serrés comme des piques;
 Mais nos trois cents, à nous, mieux que les Grecs épiques,
 O Léonidas, sont vainqueurs !

Oui, France ! Ces trois cents soldats d'une semaine,
 Le soleil, tout un jour de lutte surhumaine,
 Les vit, de leur sang prodigué,
 Sous le fer et le feu, riant des projectiles,
 Un contre vingt, inscrire auprès des Thermopyles
 Le nom rival de Chateauguay !

Victoire inespérée, elle fut décisive.
 Quand on signa la paix, nous avions l'offensive :
 Nous revîmes des jours plus beaux;
 Et nos héros, n'ayant plus de miracle à faire,
 Après avoir fixé le sort d'un hémisphère,
 Retournèrent à leurs sabots.

Maintenant, sur nos murs, quand un geste ironique
 Nous montre, à nous Français, l'étendard britannique
 Que le sang de Wolfe y scella,
 Nous pouvons — et cela suffit pour vous confondre —
 Indiquer cette date, ô railleurs ! et répondre :
 — Sans nous il ne serait plus là !

Honneur à vous, conscrits, qui dans ce fier poème,
Voulûtes de nouveau, sous la bannière même
De nos orgueilleux conquérants,
Rajeunir sur nos bords la légende de gloire
Qui dit que, lorsque Dieu frappe fort dans l'histoire,
C'est toujours par la main des Francs. (1)

(1) "On n'avait que trois cents Canadiens et quelques Ecosseis et sauvages à opposer sur ce point (Chateauguay) aux sept mille Américains qui arrivaient avec Hampton. Mais le colonel de Salaberry était un officier expérimenté et doué d'un courage à toute épreuve Telle était l'ardeur de ces gens, qu'on vit des voltigeurs traverser la rivière à la nage, sous les balles, pour aller forcer les Américains à se rendre prisonniers. Hampton, dont toutes les mesures étaient dérangées, et qui croyait les Canadiens beaucoup plus nombreux qu'ils ne l'étaient, prit alors la résolution d'abandonner la lutte. Ainsi, trois à quatre cents hommes en avaient vaincu sept mille, après un combat opiniâtre de quatre heures La victoire de Chateauguay eut toutes les suites d'une grande bataille, et à la nouvelle de la retraite du général Hampton, Wilkinson, dont l'armée était à Cornwall et à Saint-Régis, sur le Saint-Laurent, convoqua aussitôt un conseil de guerre. Il y fut décidé que l'attaque de Montréal serait abandonnée Ainsi la résistance heureuse de quelques compagnies de milice détermina la retraite d'une armée de quinze à vingt mille hommes, et fit manquer le plan d'invasion le mieux combiné que la république des Etats-Unis eût encore formé pour la conquête du Canada". (GARNEAU, *Hist. du Canada.*)

PAPINEAU

De nos jours comme au temps de la Grèce et de Rome,
Souvent un peuple entier s'incarne dans un homme.

Quarante ans transformant la tribune en créneau,
L'homme-type chez nous s'appela Papineau !
Quarante ans il tonna contre la tyrannie;
Quarante ans de son peuple il fut le bon génie,
L'inspirateur sublime et l'âpre défenseur;
Quarante ans, sans faiblir, au joug de l'opresseur
Il opposa ce poids immense, sa parole.
Il fut tout à la fois l'égide et la boussole;
Fallait-il résister ou fallait-il férir,
Toujours au saint appel on le vit accourir;
Et toujours à l'affût, toujours sur le qui-vive,
Quarante ans de son peuple il fut la force vive !

La persécution, ne pouvant l'écraser,
Avec l'appât, un jour, tente de l'apaiser.
Alors du vieux lion l'indomptable courage
Frémit sous la piqûre et bondit sous l'outrage.
Vous savez tous, ô vous que sa verve cingla,
Ce qu'il vous fit payer pour cette insulte-là !
O les persécuteurs arrogants ou serviles,
Fauteurs intéressés de discordes civiles,
Comme il vous foudroyait de son verbe éclatant !
Il savait être doux et pardonner pourtant.
Plus tard, après l'orage et les luttes sanglantes,

Ni les lazzi moqueurs, ni l'oubli des ingrats
— Quand l'athlète vaincu sentit vieillir son bras —
Ne purent ébranler cette âme fière et haute.
Sans fiel devant la honte, indulgent pour la faute,
Tout entier au pays, son coeur ne peut haïr
Même les renégats payés pour le trahir !

O Papineau ! bientôt disparaîtra la trace
Des luttes qu'autrefois dut subir notre race.
Déjà, sur un monceau de préjugés détruits,
De tes combats d'antan nous recueillons les fruits.
Mais, quel que soit le sort que l'avenir nous garde,
Ainsi qu'au temps jadis, debout à l'avant-garde,
A notre tête encore, ô soldat des grands jours,
Demain comme aujourd'hui, nos yeux verront toujours
— Que l'horizon soit clair ou que le ciel soit sombre —
Se dresser ton génie et planer ta grande ombre !

VIVE LA FRANCE

C'était après les jours sombres de Gravelotte :
 La France agonisait. Bazaine Iscariote,
 Foulant aux pieds honneur et patrie et serments,
 Venait de livrer Metz aux reîtres allemands.
 Comme un troupeau de loups sorti des steppes russes,
 Une armée, ou plutôt des hordes de Borusses,
 Féroces, l'oeil en feu, sabre aux dents, vingt contre un,
 Après mille razzia de Strasbourg à Verdun,
 Incendiant les bourgs, saccageant les villages,
 Ivres de vin, de sang, de haine et de pillages,
 Et ne laissant partout que carnage et débris,
 Nouveau fléau de Dieu, s'avançaient sur Paris.

Vols, attentats sans nom, horribles hécatombes,
 Rien ne rassasiait ces noirs semeurs de tombes.
 La province, à demi morte et saignée à blanc,
 Se tordait et râlait sous leur talon sanglant.
 Seule ! et voulant donner un exemple à l'histoire,
 Paris, ce boulevard de dix siècles de gloire,
 Orgueil et désespoir des rois et des césars,
 Foyer de la science et temple des beaux-arts,
 Folle comme Babel, sainte comme Solyme,
 En un jour transformée en guerrière sublime,
 Le front haut, l'arme au bras, narguant la trahison,
 Par-dessus ses vieux forts regardait l'horizon !

Au loin le monde ému frissonnait dans l'attente;
 Qu'allait-il arriver ? L'Europe haletante
 Jetait, soir et matin, sur nos bords atterrés,
 Ses bulletins de plus en plus désespérés . . .
 On bombardait Paris !

Or, tandis que la France,
 Jouant sur un seul dé sa dernière espérance,
 Se roidissant ainsi contre le sort méchant,
 Un poème naïf, douloureux et touchant
 S'écrivait en son nom sur un autre hémisphère.
 Tandis que d'un oeil sec d'autres regardaient faire, —
 D'autres pour qui la France, ange compatissant,
 Avait donné cent fois le meilleur de son sang, —
 Par delà l'Atlantique, aux champs du nouveau monde
 Que le bleu Saint-Laurent arrose de son onde,
 Des fils de l'Armorique et du vieux sol normand,
 Des Français, qu'un roi vil avait vendus gaîment,
 Une humble nation qu'encore à peine née,
 Sa mère avait un jour, hélas ! abandonnée,
 Vers celle que chacun reniait à son tour
 Tendit les bras avec un indicible amour !

La voix du sang parla; la sainte idolâtrie,
 Que dans tout noble coeur Dieu met pour la patrie,
 Se réveilla chez tous; dans chacun des logis,
 Un flot de pleurs brûlants coula des yeux rougis;
 Et, parmi les sanglots d'une douleur immense,
 Un million de voix cria : —Vive la France !

Sous les murs de Québec, la ville aux vieilles tours,
 Dans le creux du vallon que baignent les détours
 Du sinueux Saint-Charles aux rives historiques,

A l'ombre des clochers se groupent vingt fabriques.
 C'est le faubourg Saint-Roch, où vit en travaillant
 Une race d'élite au coeur fort et vaillant.
 Là surtout, ébranlant ces poitrines robustes,
 Où trouvent tant d'échos toutes les causes justes,
 Retentit douloureux ce cri de désespoir :
 La France va mourir !

Ce fut navrant. Un soir,

Un de ces soirs brumeux et sombres de l'automne
 Où la bise aux créneaux chante plus monotone,
 De ses donjons, à l'heure où les sons familiers
 De la cloche partout ferment les ateliers,
 La haute citadelle, avec sa garde anglaise,
 Entendit tout à coup tonner la *Marseillaise*,
 Mêlée au bruit strident du fifre et du tambour . . .
 Les voix montaient au loin : c'était le vieux faubourg
 Qui, grondant comme un flot que l'ouragan refoule,
 Gagnait la haute ville, et se ruait en foule
 Autour du consulat, où de la France en pleurs,
 Drapeau toujours sacré, flottaient les trois couleurs.

Celui qui conduisait la marche, un gars au torse
 D'Hercule antique, avait, sous sa rustique écorce
 — Comme un lion captif grandi sous les barreaux —
 Je ne sais quel aspect farouche de héros.
 C'était un forgeron à la rude encolure,
 Un fort; et rien qu'à voir sa calme et fière allure,
 Et son mâle regard et son grand front serein,
 On sentait battre là du coeur sous cet airain.
 Il s'avança tout seul vers le fonctionnaire;
 Et, d'une voix tranquille où grondait le tonnerre,
 Dit : — Monsieur le consul, on nous apprend là-bas

Que la France trahie a besoin de soldats.
 On ne sait pas chez nous ce que c'est que la guerre;
 Mais nous sommes d'un sang qu'on n'intimide guère;
 Et je me suis laissé dire que nos anciens
 Ont su ce que c'était que les canons prussiens.
 Au reste, pas besoin d'être instruit, que je sache,
 Pour se faire tuer ou brandir une hache;
 Et c'est la hache en main que nous partirons tous;
 Car la France, Monsieur la France, voyez-vous
 Il se tut; un sanglot l'étreignait à la gorge.
 Puis, de son poing bruni par le feu de la forge
 Se frappant la poitrine, où chacun eût pu voir
 D'un scapulaire neuf flotter le cordon noir :

— Oui, monsieur le consul, reprit-il, nous ne sommes
 Que cinq cents aujourd'hui; mais, tonnerre ! des hommes ?
 Nous en aurons, allez ! Prenez toujours cinq cents,
 Et dix mille demain vous répondront : — Présents !
 La France, nous voulons épouser sa querelle;
 Et, fier d'aller combattre et de mourir pour elle,
 J'en jure par le Dieu que j'adore à genoux,
 On ne trouvera pas de traîtres parmi nous ! . . .

Le reste se perdit, car la foule en démente
 Trois fois aux quatre vents cria : — Vive la France !

Hélas ! pauvres grands coeurs ! leur instinct filial
 Ignorait que le code international,
 Qui pour l'âpre négoce a prévu tant de choses,
 Pour les saints dévoûments ne contient pas de clauses.

Et le consul, qui m'a conté cela souvent,
 En leur disant merci, pleurait comme un enfant. (1)

(1) Cet épisode est absolument historique.

*NOS TROIS COULEURS**A MON FILS*

Regarde, mon enfant, ce chiffon souverain
 Qui mêle — avec l'azur du firmament serein —
 Dans l'éclat radieux de son pli tricolore,
 Aux rougeurs du Couchant les blancheurs de l'aurore !
 Ces trois couleurs, drapant de leurs pures clartés
 Trois principes féconds dans un seul reflétés,
 C'est, insigne éternel de toute indépendance,
 — Chapeau bas, mon enfant ! — le drapeau de la France !
 Ecoute ! ce drapeau n'a pas encor cent ans ;
 Et, sur nuls bataillons aux panaches flottants,
 Se ruant noir de poudre au milieu des mêlées ;
 Sur nul rempart crachant les bombes par volées ;
 A nul mât d'artimon secouant sous les cieux
 Le pavillon vainqueur d'un peuple ambitieux ;
 Sur la terre ou les flots, jamais l'âpre rafale,
 — Non, jamais, même aux jours de clameur triomphale —
 N'a déroulé de plis, aux yeux de l'univers,
 Par des noms immortels plus noblement couverts !

Non, il n'a pas cent ans. Quand l'humanité sainte,
 — Après avoir vidé plein sa coupe d'absinthe —
 Dans le trouble orgueilleux de sa maternité,
 Sentit naître en son flanc la vierge Liberté,
 Comme un astre porteur de consolants présages,
 Il monta radieux à l'horizon des âges.

Les peuples, gouvernés en troupeaux de moutons,
 Vers le progrès divin s'avançaient à tâtons;
 La France monarchique, un soufflet sur la joue,
 Ayant vu sa grandeur s'écrouler dans la boue,
 Les bras levés au ciel, attendait en chemin
 Le solennel moment du grand réveil humain.

Le labarum nouveau dissipa les ténèbres.
 Le vieux monde frémit jusque dans ses vertèbres.
 Ecrasant du talon tous les nids de vautours,
 Balayant d'un seul coup la Bastille et ses tours,
 Le peuple se leva sombre et vengeur; la France,
 Poussant aux quatre vents son cri de délivrance,
 Ebranla pour toujours les trônes délabrés
 Du retentissement des vieux pouvoirs sombrés !

Epouvantés, les rois vont se liguer contre elle . . .
 Ne crains rien, mon enfant, la France est immortelle !
 Vois défiler là-bas tous ces joyeux conscrits,
 Enfants de leur village ou gamins de Paris,
 Sans vivres, sans souliers, chantant la *Marseillaise*;
 Ils vont des temps nouveaux proclamer la genèse,
 Et, sous le drapeau neuf, symbole de leurs droits,
 Fonder la République en bousculant les rois !

Puis commence, géante, incroyable, inouïe,
 Se déroulant aux yeux de l'Europe éblouie,
 L'héroïque légende où l'univers entier
 Au sublime haillon dut demander quartier.
 Oui, ce haillon troué, mais que la gloire inonde,
 A passé, mon enfant, sur le ventre du monde !
 Incline-toi devant ses lambeaux vénérés !
 Avec tout ton amour baise ses plis sacrés;

Car ce drapeau sans peur, digne des chants d'Homère,
Ce drapeau, mon enfant, c'est celui de ta mère !

Il fut vaincu, c'est vrai; plus tard, la trahison
Déshonora son aigle et souilla son blason;
Mais lui, sans tache, même au jour de la défaite,
Toujours fier, toujours pur, il brille encore au faite
De tout ce que le siècle a produit de plus grand;
C'est l'emblème sacré, c'est le témoin flagrant
Des conquêtes du droit contre la tyrannie !
O drapeau ! si jamais un Français te renie,
Que dis-je ? si la France, oubliant tes splendeurs,
Sous un autre guidon cherchait d'autres grandeurs,
Nous, ses enfants lointains, nous l'aimerions encore;
Mais, fidèles à toi, glorieux tricolore,
Nous te clouerions au mât comme un cher souvenir
Que nos vieillards viendraient saluer et bénir,
En tournant leurs regards vers un temps plus prospère.

Et toi, mon fils, toujours français comme ton père,
Quand nous serons partis, ou que nous serons vieux,
Oh ! ne laisse jamais le lâche ou l'envieux
Flétrir ce défenseur de toute cause juste.
Et puis, ô mon enfant, si la bannière auguste
Devait cesser de luire au soleil canadien,
Sois son appui suprême et son dernier gardien !

FRANCE

I

Quand des antiques jougs l'humanité se lasse,
Quand il est quelque part un peuple à secourir,
Qui donc à l'horizon voyez-vous accourir ?
À genoux, opprimés ! c'est la France qui passe !

Sans espoir et sans Dieu l'enfant de la forêt
Traîne-t-il sa misère à l'autre bout du monde,
Qui donc va lui verser la lumière féconde ?
Nations, saluez ! car la France apparaît !

De l'immense avenir resplendissante aurore,
Pour vous joindre en faisceaux, peuples de l'univers,
Faut-il percer les monts ou rapprocher les mers,
Paladin du progrès, la France arrive encore !

Faut-il protéger l'humble, écraser Attila,
Relever qui succombe, abaisser qui s'élève,
Vaincre et civiliser par le livre ou le glaive,
Vaillant soldat du droit, la France est toujours là !

La France est toujours là ! Même au jour des naufrages,
Comme un phare sublime aux rayons éclatants,
Elle se dresse au bord des abîmes du temps,
De son flambeau superbe illuminant les âges.

La France est toujours là. Semeur des jours nouveaux,
Elle va prodiguant la divine semence,
Laisant par derrière elle une traînée immense
D'exemples immortels et d'immortels travaux.

Nobles rives du Rhône, et vous, bords de la Loire,
Tolbiac, Marignan, Cérisoles, Rocroy,
Denain, Ivry, Coutras, Bouvines, Fontenoy,
Dites-nous si le monde a connu plus de gloire !

Et vous, ô Friedland, Ulm, Austerlitz, Eylau,
Lodi, Wagram, orgueil du drapeau tricolore,
Vous qui, malgré Sedan, éblouissez encore,
Dites-nous si l'histoire offre un plus fier tableau !

II

France, recueille-toi ! France, l'heure est sacrée !
L'humanité n'est plus la lourde barque ancrée
Où les marins, croyant leurs labeurs achevés,
S'endormaient au soleil ou chantaient aux étoiles :
Désormais le vaisseau navigue à pleines voiles
Vers les grand horizons rêvés.

Timorés, faites place ! en arrière les lâches !
Voici pour les vaillants le jour des fières tâches.
Le dix-neuvième siècle est un vaste tournant
Où, presque épouvantés des étapes franchies,
Les peuples voient, au front des aubes rafraîchies,
Poindre l'avenir rayonnant.

Oui, tout droit devant nous l'astre promis flamboie;
 Jusqu'au fond du chenil où la routine aboie
 Vont luire ses rayons si longtemps attendus.
 Mais, hélas ! face à face avec d'autres problèmes,
 Que d'hommes vont encor, groupes mornes et blêmes,
 S'entre-regarder éperdus !

Comme pour transformer il faut souvent dissoudre,
 Le nouvel avatar aura des coups de foudre,
 Des chocs inattendus; et, spectacle inouï,
 Peut-être verra-t-on les nations sans nombre,
 Qui se heurtaient naguère en trébuchant dans l'ombre,
 Tâtonner le front ébloui.

Qui sera le sauveur ? quel bras puissant et libre,
 De l'immense bascule assurant l'équilibre,
 Saura maintenir l'ordre en ce fatal milieu ?
 Quel timonier serein guidera le navire ?
 Quelle main forcera le monde qui chavire
 A servir les desseins de Dieu ?

O France, c'est à toi qu'incombe ce grand rôle.
 Ton nom a résonné de l'un à l'autre pôle;
 Sous tous les cieus connus tes généreux enfants,
 Fondant et délivrant par la croix ou l'épée,
 Glorieux précurseurs d'une ère émancipée,
 Se sont promenés triomphants.

Tes hauts faits ont rempli les annales humaines;
 Des sciences, des arts les plus secrets domaines
 A tes hardis chercheurs n'ont plus rien à céler;
 Et si ton coeur palpite, et si ton front remue,
 Troublée en son ennui, notre planète émue
 Croit sentir son axe osciller.

Oui, ton passé fut beau; superbe est ton histoire;
 Bien des siècles verront de ton ancienne gloire
 Le socle à l'horizon du globe se dresser;
 Tes fils ont éclipsé tous les héros d'Homère . . .
 Mais tout cela n'est rien; c'est maintenant, ô mère !
 Que ta tâche va commencer.

Tu seras — et c'est Dieu lui-même qui t'y pousse —
 La pacificatrice irrésistible et douce.
 Tu prendras par la main la pauvre humanité
 Trop longtemps asservie à la haine ou la crainte,
 Et tu la sauveras par la concorde sainte,
 Par la sainte fraternité !

Aux sentiers belliqueux tu sus battre la marche,
 France; sois maintenant la colombe de l'arche;
 Porte à tous l'olivier, c'est là ta mission;
 Calme, guéris, cimente, harmonise, illumine;
 Et par un sceau d'amour scelle l'oeuvre divine
 De la civilisation !

III

Mais pourras-tu suffire à cette tâche immense,
 Patrie ? Autour de toi les peuples en démençe
 N'entraveront-ils pas ton généreux élan ?
 Là-bas, aux bords du Rhin, le sabre du hulan
 N'arrêtera-t-il pas ta poussée impuissante
 Vers la terre promise où luit, incandescente,
 L'aurore du progrès fraternel et fécond ?
 Te verra-t-on faiblir au bord du Rubicon ?
 Pour la première fois verrait-on — ô souffrance ! —

Les mots *vaincre* ou *mourir* t'intimider, ô France ?
Non ! quel que soit l'obstacle à franchir ou briser,
Ton bras sait entreprendre et ton coeur sait oser.

En avant donc ! courage ! entre dans la carrière ;
Laisse les indécis regarder en arrière !
Toi, marche sans pâlir tout droit vers le grand but.
Pour le bonheur commun chacun son attribut :
Le tien, c'est d'affermir la nef européenne,
De retrouver l'Eden, de combler la Géhenne,
De cimenter la paix entre tous les pouvoirs,
D'équilibrer partout les droits et les devoirs,
Aux rayons du progrès d'ouvrir toutes les caves,
D'appriivoiser les loups qui rôdent les yeux caves,
Et, vers les grands sommets, dans les pures clartés
Que verse le soleil des saintes libertés,
— Sommets où l'avenir a taillé son domaine —
De diriger enfin la caravane humaine.

Oh ! la tâche est bien rude, et grave est le danger.
Je le sais, tu verras contre toi s'insurger
Avec les carnassiers leurs victimes sans nombre,
Les aveugles du jours et les hydres de l'ombre ;
Tu verras contre toi combattre au premier rang
L'esclave armé qui sert de rempart au tyran.

La lutte sera trop inégale peut-être.
Sous l'effort combiné du despote et du reître,
Peut-être verras-tu s'éclipser ton grand nom,
Et s'effondrer au choc ta puissance . . . Mais non !
Tu sauras museler cette meute hagarde.
Marche sous l'oeil de Dieu qui là-haut te regarde ;
Va vers ta destinée à n'importe quel prix ;
Subis ta sainte loi : civilise . . . ou péris !

Oui, péris, s'il le faut — pardonne à ce mot sombre ! —
Ainsi qu'un grand navire incendié qui sombre,
Ou plutôt comme l'astre immense qui s'éteint,
Le soir, dans les brasiers de l'horizon lointain,
Drapé dans les replis d'une pourpre sanglante,
Et qui, longtemps après que sa masse aveuglante
S'est engloutie au loin dans les cieux entr'ouverts,
De ses rayons mourants dore encor l'univers !
Et puis, si les hiboux disaient : — La France est morte !
On entendrait là-bas, de leur voix mâle et forte,
Nos enfants, relevant le drapeau des grands jours,
Crier au monde entier :

— La France vit toujours !

FEUILLES VOLANTES

*AU BORD DE LA CREUSE**A M. Paul Blanchemain.*

Oui, j'y songe souvent, ô mon lointain ami;
Et, quand autour de moi tout repose endormi,
Et que sur mes deux mains mon front lassé se penche,
Dans ces chers souvenirs mon coeur ému s'épanche.

Sur le seuil du chalet aux murs hospitaliers,
Où j'avais découvert tant d'échos familiers,
Après avoir au front baisé vos petits anges
Frais comme des lilas, gais comme des mésanges,
Et, la voix attendrie, échangé nos adieux
Avec celle qui fait vos jours si radieux,
Nous quittâmes Biray. (1) L'âme triste sans doute.
Nous vîmes disparaître, au détour de la route,
La tourelle cachée au milieu des massifs.
Et, la main dans la main, nous marchâmes pensifs,
Vous le fils, moi l'ami, vers la pieuse enceinte
Qui d'un noble et grand coeur garde la tombe sainte.
Pourquoi redire ici ce qui gémit en nous
Lorsque ensemble on nous vit tomber à deux genoux
Sur le terre funèbre où dort le doux poète ?

(1) Castel-Biray est une magnifique villa, résidence d'été de M. Paul Blanchemain, le fils du poète et poète de grand mérite lui-même. Elle est située dans l'Indre, à peu de distance du château de Longefont qu'habitait le père, et qu'habite aujourd'hui le petit-fils.

Tandis que le clocher, rustique silhouette,
Mystérieux, jetait son ombre entre nous deux,
Nos coeurs sentaient quelqu'un qui se rapprochait d'eux. (2)

Ami, ces moments-là, malgré les destinées,
Sacrent l'amitié mieux que de longues années !

Ce saint devoir rempli, vers des pays nouveaux
Nous partîmes, traînés par deux fringants chevaux.
Quels horizons ! et quelle ineffable journée !
Sur la plaine, d'azur et d'ambre illuminée,
Dans des bruines d'or, nos regards croyaient voir
La verdure sourire et les rayons pleuvoir.
Fraîche encor du baiser de l'aube matinale,
La campagne brillait dans sa grâce automnale ;
Là des bosquets touffus, des coteaux ondulés
Que festonne la vigne ou que dorent les blés ;
Plus loin, de grands boeufs roux à l'allure indolente ;
Un filet d'eau qui fuit sous une arche branlante ;
Là-bas, un vieux château dégageant, au travers
De maigres peupliers et de châtaigniers verts,
Pignons à girouette ou poivrière grise ;
Et puis des papillons voltigeant à la brise ;
Des buissons pleins d'oiseaux et de vagues rumeurs ;
Des vents frais tout chargés d'aromes parfumeurs ;
Dans l'écho le refrain d'une chanson lointaine ;
Et puis . . . Mais à quoi bon ? Ma mémoire incertaine
Par ces détails oiseux ne pourrait que ternir
Ce qui sans doute est vif dans votre souvenir.

(2) Prosper Blanchemain, décédée en décembre 1879, est inhumée dans l'humble cimetière d'Oulche, sa paroisse, à l'ombre d'une petite église isolée. Blanchemain était un grand poète avec deux grands défauts : il était riche et sans ambition. Il chantait pour chanter — comme la cigale et le rossignol.

Ses belles et chastes pages resteront cependant, car elles ont l'élévation et la clarté ; elles vibrent d'une émotion sincère, et sont filles d'une inspiration vraie. Des liens d'amitié et de reconnaissance m'unissaient au poète : une visite à sa tombe avait pour moi le caractère sacré d'un pèlerinage.

Nous nous acheminions vers la source où la Creuse
 S'ouvre un lit murmurant dans sa vallée ombreuse.
 Soudain, comme un coursier qui se cabre et hennit,
 Prisonnières heurtant leurs parois de granit,
 Voici de Saint-Benoît les bruyantes cascades.
 Nous égarons nos pas sous les sombres arcades
 Du vieux cloître en ruine où les bénédictins
 Pâlirent autrefois sur les textes latins.
 Tombeaux, inscriptions par les siècles rongées,
 De mousses et de lierre ogives surchargées,
 Beaux restes mutilés de chapiteaux romans,
 Tous ces trésors poudreux des anciens monuments,
 Nous interrogeons tout, fatiguant nos paupières
 A déchiffrer les mots de ces pages de pierres.
 Nous remarquons aussi quelques travaux romains;
 Puis, pour vous oublier, tristes débris humains,
 Inclonnés sur le bord du rocher qui surplombe,
 Nous allons méditer au bruit de l'eau qui tombe !

Quelqu'un nous avait dit : "Là-haut, sur ce sommet
 Au pied duquel, ruisseau que le druide aimait,
 Le Porte-Feuille roule en chantant sous les saules,
 S'élève un vieux dolmen, reste des vieilles Gaules. (3)

(3) Saint-Benoît-du-Saut est une petite ville de l'Indre, dont la population dépasse à peine un millier d'âmes. On y remarque un antique couvent de bénédictins, ainsi que des travaux d'écluses considérables, où roule en cascades la rivière Le Porte-Feuille. Sur un vaste plateau, le dolmen de **Montborneau** suivant Larousse, de **Mongarnaud** suivant Jules Verne. Plus loin se dresse un menhir qu'on appelle ordinairement la **Pierre levée**, ou bien encore, je ne sais trop pourquoi, la **croix des Rendes**. Pour y parvenir, en suivant le cours de la rivière, on passe par un endroit très sauvage et très pittoresque, où l'eau fraye bruyamment sa route à travers des roches bizarrement amoncelées, après s'être élargie en une espèce de bassin aux formes irrégulières. C'est ce qu'on appelle la **Mare aux Martes**. Les Martes sont ces mystérieuses femmes druidiques qui tiennent des fées ou **fades**, et se confondent, dans les traditions, avec les terribles lavandières dont les apparitions nocturnes ont été longtemps redoutées du paysan français.

Quelques instants après, vers le plateau lointain
 Où gît ce survivant de tout un monde éteint,
 Enjambant les talus, sautant de roche en roche,
 Effarouchant l'oiseau qui fuit à notre approche,
 Nous nous hâtons tous deux, prêtant, chemin faisant,
 Notre oreille aux récits du petit paysan
 Pieds nus et l'oeil madré qui nous montre la route,
 Et qui, d'un ton ravi, tout charmé qu'on l'écoute,
 Et promenant sur nous ses regards ébahis,
 Nous conte la légende étrange du pays :
 Cet étang, c'est la *Mare aux Martes*; sur ces pierres,
 Tous les soirs, à minuit, les pâles lavandières
 — Quiconque les dérange a de cuisants remords —
 Viennent battre et laver le blanc linceul des morts.
 Des gens ont, disait-il, vu la *Pierre levée*
Des Rendes, dans la nuit, descendre la cavée,
 Allant à je ne sais quel affreux rendez-vous . . .

Lorsque l'enfant se tut, nous avions devant nous,
 Enigme interrogée en vain par l'antiquaire,
 Le dolmen — une masse énorme de calcaire —
 Qui, sur quatre piliers informes suspendu,
 S'élève hors du sol de ce coteau perdu,
 Comme un autel dressé pour quelque dieu farouche.
 Le colosse était là, verdi par une couche
 De mousse et de lichens — témoin morne et discret
 D'une époque dont nul ne connaît le secret.
 O sombres monuments des âges druidiques,
 Qui donc fera jaillir de vos blocs fatidiques
 L'éclair mystérieux qui, depuis trois mille ans,
 Invisible pour tous, couve en vos rudes flancs ?

Nos deux chevaux piaffaient au loin sous une oulmière.
Un chemin plat, uni, plein d'ombre et de lumière,
Au milieu de la plaine et sous un ciel doré,
Serpentait devant nous comme un ruban moiré.
Presque au hasard, en vrais enfants de la Bohème,
Nous nous mîmes en route. Oh ! quel riant poème,
Que cette excursion à travers ce Berry
Si gai, si verdoyant, si frais et si fleuri !

Je crois m'y voir encor. Suspendant notre course,
Parfois nous faisons halte au bord de quelque source,
Où, sous le dais touffu de quelque arbre songeur,
Nous rompons en riant le pain du voyageur.
Nous recherchons surtout les sites, les ruines,
Les murs démantelés penchés sur les ravines;
Nous visitons aussi campagnes et hameaux,
Avec les villageois échangeant quelques mots;
Voici Saint-Sébastien et sa vaste tour ronde;
Puis Saint-Germain qui fut lieu d'exil sous la Fronde . . .
Hauts clochers, bourgs coquets, murs noicis, vieux manoir,
Carrefours où se dresse une croix de bois noir,
Tout a laissé chez moi des souvenirs vivaces.

Je n'oublierai jamais, près du château des Places,
La jeune paysanne aux yeux bleus, nous contant,
Timide, la légende antique de l'étang :
Un seigneur mécréant, rapace oiseau de proie,
Une femme qui fuit, une enfant qui se noie,
Un crime, un châtement . . . Et puis, que sais-je moi ?
Sinon que nous prêtions l'oreille avec émoi.

Enfin le jour tombait. Le soleil qui décline
 Dorait de tons moins vifs le flanc de la colline.
 Tout à coup, et jetant son ombre aux alentours,
 Sur un roc formidable, un sombre amas de tours,
 De lourds donjons penchants, de croulantes murailles,
 Comme un géant troué qui perdrait ses entrailles,
 Apparaît devant nous. C'est Crozant !

.. Quel beau soir,

Ou plutôt quelle nuit nous passâmes à voir
 La ruine exhiber, immense, au clair de lune,
 Les flancs déchiquetés de sa carcasse brune,
 Et de reflets blafards vaguement inondés,
 Profiler sur l'azur ses grands murs lézardés !

Seuils effondrés, arceaux béants, porches pleins d'ombres,
 Arcs-boutants délabrés émergeant des décombres,
 Blocs disjoints envahis par la ronce et les houx,
 Longs couloirs éventrés heurtés par les hiboux,
 Pans épais perforés de spirales funèbres,
 Souterrains où l'on voit des yeux dans les ténèbres,
 Parapets chancelants qui semblent s'accrocher
 Aux arbres rabougris qui pendent du rocher,
 Puissants remparts flanqués de bastions énormes,
 Lourds amoncellements, écroulements difformes,
 Tout dans ce fier débris, farouche majesté
 Où l'implacable main des âges a sculpté
 Le tragique blason des vieux siècles gothiques,
 Prenait à nos regards des formes fantastiques.
 Cela semblait, sous l'astre aux rayons tremblotants,
 Comme un spectre arrêté sur les confins du temps !

Soudain il nous sembla, cachés dans la pénombre,
Voir s'animer au loin la forteresse sombre.
Nous entendons grincer herses et ponts-levis;
Et les barons d'antan, de leurs archers suivis,
Bardés de fer, la lance au poing, panache en tête,
Noirs chevaucheurs sonnant leur fanfare de fête,
— Comme un vol de vautours qui des grands monts descend —
Féroces, altérés de pillage et de sang,
Vont rançonner les bourgs et battre la campagne.
Leur file se déroule au flanc de la montagne;
Ils vont, et les hauts faits de ces rudes tueurs
Allument l'horizon de sinistres lueurs.

Puis, sanglants et repus, lourds de butin, sauvages,
Harassés d'une nuit de meurtre et de ravages,
Essuyant leur flamberge aux mousses du sentier,
Vers les murs sourcilleux de leur repaire altier,
Nous voyons remonter ces fondateurs de races,
Laisant fumer au loin des villes sur leurs traces.

Et puis, suprême exploit de ces puissants larrons,
Que l'on nommait alors burgraves ou barons,
Nous croyons voir, hideux, au reflet des lanternes,
Des cadavres se tordre aux gibets des poternes !
O castels féodaux, jadis si pleins de bruits,
Comme on aime à rêver sous vos créneaux détruits !

Or, comme nous quittions l'antique citadelle,
Qui domine à la fois la Creuse et la Sedelle,
Et que je vous montrais, sur la grève, en aval,
Un vieux moulin tournant sa roue au fond du val,
Vous, ému, par-dessus la béante crevasse
Qui l'isole du roc où s'accule sa masse,

Sur l'escarpement noir — pour clore l'entretien —
Vous m'indiquiez du doigt l'humble clocher chrétien,
Qui, depuis deux mille ans, voit tomber en poussière
Les colosses de bronze et les babels de pierre !

Dans l'auberge du lieu nous trouvant à l'étroit,
Le curé nous avait recueillis sous son toit;
Ce brave et bon abbé, cœur droit et sympathique,
Qui trouva le moyen de parler politique
Et dogmes, sans jamais faire un retour mesquin
De vous chaud royaliste, à moi républicain !
C'était le lendemain jour de grande *assemblée*.
Le trot de nos chevaux sur la route sablée,
Nous emporta bientôt vers d'autres horizons.
Aux branches des taillis, au velours des gazons,
La nuit à pleines mains avait semé des perles;
Sous la feuille sifflaient les pinsons et les merles;
Les taons sonnaient la charge autour des églantiers;
Et, par files, suivant le détour des sentiers,
Joyeux, et nous faisant un salut de la tête,
Des couples d'amoureux s'en allaient à la fête,
Ayant mis le matin leurs habits les plus beaux,
Et faisant sur le sol résonner leurs sabots.

Désormais la campagne est plus accidentée;
Quand nous avons gravi quelque longue montée,
Il nous faut redescendre au fond des ravins creux.
Nous cotoyons parfois d'après coteaux creux,
D'où l'oeil découvre au loin de vastes chènevières.

Nous saluons ici le manoir des Clavières;
 Puis nous apercevons, monceau de granit brun,
 Ce rival de Crozant qu'on nomme Châteaubrun. (4)
 La Creuse sous sa droite, un torrent sous sa gauche,
 Le vieux bourg dresse au loin sa gigantesque ébauche
 Dont l'arête hardie, au ton couleur d'airain,
 Découpe, sur l'azur, son profil souverain.
 Jamais ruine n'eut un aspect plus austère.
 Pour la mieux contempler nous mettons pied à terre;
 Et, comme j'en crayonne un informe croquis,
 Vous, poète inspiré, dans un sonnet exquis,
 Devant ce sombre acteur de plus d'un sombre drame,
 En admiration vous épanchez votre âme.
 Enfin nous arrivons à ce recoin perdu
 De l'Indre, qui nous montre, aspect inattendu,
 Surgissant tout à coup des parois d'une gorge,
 Un clocher qu'on voit poindre au milieu des champs d'orge;
 C'est le petit village aimé de George Sand,
 Gargillesse, retraite obscure où le passant
 S'arrête ému devant mille anciennes reliques.

Ici c'est l'abbaye aux murs mélancoliques;
 Là c'est d'un vieux château le tympan blasonné
 Qu'appuie une tourelle au front découronné;
 Puis enfin c'est l'église, un bijou d'édifice

(4) La vieille ruine de Châteaubrun a été célébrée par George Sand. C'est là que se déroulent les principales scènes de son roman socialiste le **Péché de M. Antoine**.

Crozant est un petit bourg breton du canton de Dun, dans le département de la Creuse. Larousse lui donne 1362 habitants. Les ruines de Crozant sont célèbres et attirent un grand nombre de touristes et d'artistes désireux de fixer sur toile cette montagne de vieilles murailles dont l'effet pittoresque est réellement extraordinaire. Dix mille hommes pouvaient tenir garnison dans ce vaste château-fort, qui passait pour inexpugnable avant l'usage de la poudre à canon.

Qui mêle dans son style, élégant artifice,
 Du gothique au roman tout le charmant détail.
 Nous en admirons tout, de l'abside au portail,
 Jusqu'à la crypte sombre où le vieux capitaine
 Guillaume de Naillac, grand prieur d'Aquitaine,
 Sous sa roide effigie aux longs traits imposants,
 De son dernier sommeil dort depuis sept cents ans. (5)

Nous promenons un peu notre allure bourgeoise
 Sur la place où bruit la foire villageoise.
 Près d'un ruisseau jaseur et presque inaperçu,
 On nous montre un logis rustique au toit moussu,
 Où, souvent, d'un grand nom fuyant la servitude,
 L'auteur d'*Indiana* chercha la solitude.

Puis un bruit de crincrins stridents et criailleurs
 Par des appels joyeux nous attirant àilleurs,
 Nous entrâmes pour voir les danses berrichonnes.
 Hélas ! à notre aspect, fillettes folichonnes,
 Pour prouver que de nous elles faisaient grand cas,
 Se mirent à danser valse et mazurkas.
 Plus de folle bourrée au son des cornemuses . . .
 Vous fuyez donc aussi le bal rustique, ô Muses !

Enfin, sautant tous deux dans notre phaéton,
 Nous prenons en riant la route d'Argenton;
 Argenton la puissante, Argenton la romaine,

(5) Guillaume Philibert de Naillac, grand maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, né vers 1340, mort en 1421. Il était grand Prieur d'Aquitaine, lorsqu'il remplaça comme grand maître Ferdinand de Heredia, en 1396.

Voici l'inscription tumulaire qui se trouve sur son tombeau, dans la petite église de Gargillesse :

Anno : Domini : Millesimo : ducentesimo : sexagesimo : sento : die : dominico : post : festum : omnium : sanctorum : obiit : G. de Naillac : de profundis villi.

Où le touriste errant qui le soir s'y promène
Se heurte à chaque pas sur des débris gisants,
Vestiges d'un passé vieux de dix-huit cents ans.

La voici; regardez ! De ces hauteurs altières,
Pendent en noirs tronçons des murailles entières;
La voici, pittoresque, avec son château-fort
Qui dans le vif du roc s'arc-boute avec effort;
Avec sa basilique à la flèche hardie,
Dont la rosace jette un reflet d'incendie;
Avec son esplanade et ses couronnements
D'où l'oeil découvre au loin tant de sites charmants;
Avec son ancien cirque et sa tour distordue,
Croulante, et qu'on dirait avoir été fendue
Par quelque coup d'estoc monstrueux. La voici !
Que d'assauts meurtriers se donnèrent ici !

Nous étions arrivés presque à la nuit tombante*
La fête, comme ailleurs, éclatait, absorbante;
Des bazars regorgeant de monde et de clarté
Dans l'ombre des maisons s'ouvraient de tout côté;
Le soir pur et serein prodiguait son arôme;
Du plaisir on sentait le gracieux fantôme,
Toujours jeune, flotter sur le vieux bourg romain;
Bras dessus, bras dessous, ou se donnant la main,
Des bandes, de partout pour le bal accourues,
En groupes tapageurs circulaient dans les rues
À pleine voix chantant quelques refrains joyeux.
Une larme monta de mon coeur à mes yeux,
Lorsque, si loin, au fond de notre chère France,

J'entendis l'air aimé d'une ancienne romance
 Que ma vieille nourrice, au vieux foyer, chez nous,
 Chantait en m'endormant, le soir, sur ses genoux. (6)

Alors, ô mon ami, malgré nos sorts contraires,
 Je compris mieux encor combien nous étions frères !

Je le compris surtout lorsque, sans hésiter,
 Le soir même, à la gare, il fallut se quitter.
 De France et d'avenir bien longtemps nous causâmes,
 Echangeant entre nous le meilleur de nos âmes.
 Vous retourniez au toit de vos enfants chéris;
 Et moi, je reprenais la route de Paris,
 Emportant dans mon coeur plus que je ne raconte.

Ces beaux jours sont bien loin, car la vie est bien prompte;
 Mais j'y songe souvent, ô mon lointain ami !
 Et quand autour de moi tout repose endormi,
 Et que sur mes deux mains mon front lassé se penche,
 Dans ses chers souvenirs mon coeur ému s'épanche.

(6) Argenton-sur-Creuse, l'**Argentomagnus** des Romains, chef-lieu de canton (Indre). 4700 habitants. Belle basilique. Magnifique pont en pierre de taille. Vestiges d'un ancien cirque. Nombreuses antiquités découvertes en creusant les tranchées d'un chemin de fer. Sur la gauche de la Creuse, restes d'une ancienne voie romaine, et ruines d'un château-fort construit sur un rocher qui domine la ville.

J'ai retenu un couplet de la vieille chansonnette chantée par la jeunesse d'Argenton, et qui se retrouve mot pour mot et note pour note dans les traditions populaires canadiennes. La voici :

Vous n'irez plus au bal, madam' la mariée;
 Vous n'irez plus au bal, ni à ces assemblées;
 Vous gard'rez la maison,
 Tandis que nous irons.

A MON AMI M. LE SENATEUR L.-O. DAVID

A L'OCCASION DU MARIAGE DE SES DEUX FILLES

Mmes B. Rainville et R. Clark.

Le bon Dieu, qui mêla les épines aux roses,
Mit un regret dans tout ce que les hommes font.
Les jours les plus joyeux ont leurs heures moroses;
Nulle coupe qui n'ait un peu de lie au fond.

La tristesse est la soeur jumelle de la joie.
Et malgré moi, toujours, mon front se rembrunit,
Quand je vois par hasard un oiseau qui déploie
Pour la première fois son aile au bord du nid.

Aujourd'hui, pour nous tous, c'est jour de grande fête :
À ce foyer béni l'heure vient de sonner,
Où l'on voudrait qu'enfin le vol du temps s'arrête,
Pour laisser à loisir quatre fronts rayonner.

Jour d'ivresse pieuse et de chaste allégresse,
Où, d'un lien sacré joignant des coeurs aimants,
L'Ange des bonheurs purs, d'une double caresse,
A comblé les espoirs de deux couples charmants !

Ils s'aiment . . . Nul besoin que la bouche profère
Les serments que ces coeurs échangent deux à deux.
Ils s'aiment . . . c'est assez pour dorer l'atmosphère
De joie et de parfums qu'on respire autour d'eux.

L'aile du temps pour eux ne va pas assez vite;
Voyez ! de les distraire on essaierait en vain;
C'est le bonheur qui passe, et du doigt les invite :
Laissons-les s'envoler dans leur rêve divin.

Oui, partez deux à deux, partez, belle jeunesse !
Que pour vous l'avenir se tisse de fils d'or !
Qu'après un jour heureux un autre jour renaisse,
Heureux comme la veille, ou plus heureux encor !

Embrassons-nous, partez, car l'heure est fugitive !
Et ne détournez pas vos regards en chemin,
De peur d'apercevoir une larme furtive
A l'oeil des êtres chers qui seront seuls demain !

14 mai 1878.

A Mme ALBANI

A l'occasion de son concert de charité à Québec, le 13 mai 1890.

N'est-ce pas, Albani — lorsque tu provoquais
Ces applaudissements qui font tressaillir l'âme —
Que tu t'es dit : — Ce bruit, ces bravos, ces bouquets,
C'est la Patrie heureuse et fière qui m'acclame ?

Et n'est-ce pas qu'aussi jamais tu ne rêvas,
Sur ta route — chemin de rose et d'améthiste —
Accueil enthousiaste et concert de vivats
Mieux faits pour enivrer et la femme et l'artiste ?

Oh ! oui, c'est la Patrie; et même plus encor !
Car, sur ton front nimbé que la gloire environne,
Tu vois Québec, la ville au merveilleux décor,
Venir poser ce soir sa plus fraîche couronne.

Et — tu le sais — ailleurs, si d'un éclat plus beau
La richesse a doré de plus vastes coupoles,
Québec, du sol sacré vénérable lambeau,
Est encor la plus chère entre nos métropoles.

Des plaines d'Abraham aux clochers de Saint-Roch,
On la verra toujours, par nulle autre éclipse,
Superbement drapée en son manteau de roc,
Du pays des aïeux sentinelle avancée !

Sa gloire est une chaîne aux immortels anneaux ;
C'est la ville des preux et des grands coups d'épée ;
Et quand le vent, la nuit, siffle dans ses créneaux,
On sent passer dans l'air des souffles d'épopée.

Oui, Québec, Albani, c'est la cité des preux ;
Et du passant ému les pas deviennent graves,
S'il songe que chacun de ces pavés poudreux
A mêlé sa poussière à la cendre des braves.

Québec, c'est le foyer, l'âtre jamais éteint
Où du patriotisme ardent couve la flamme ;
Et son rocher géant qu'on voit dans le lointain,
C'est le mât du navire où flotte l'oriflamme.

Ailleurs, c'est l'avenir ; Québec c'est le passé ;
Sur ses frontons témoins de lutttes légendaires,
A cent noms de héros se mêle entrelacé
Celui de nos Dantons et de nos Lacordaires.

Et puis, reflet serein des choses d'autrefois,
La Poésie et l'Art planent dans son enceinte :
Pour nous tous, c'est Athènes et La Mecque à la fois,
La ville académique avec la ville sainte.

Son forum, tour à tour pacifique et guerrier,
A la tente d'Achille et le salon d'Horace ;
Mais, que brille en sa main la palme ou le laurier,
Dans sa poitrine bat le coeur de notre race.

Enfin, c'est le berceau béni des anciens jours ;
Le patrimoine auquel le sang même nous lie
Quand on l'aime une fois on l'adore toujours ;
Et quand on l'a connu jamais on l'oublie.

Or, c'est Québec entier, ô notre illustre enfant,
Qui vient, ce soir — bonheur, hélas, bien éphémère ! —
Ivre d'enthousiasme et le coeur triomphant,
T'offrir en sa fierté son doux baiser de mère.

Orgueilleuse de ses souvenirs immortels;
Elle salue en toi sa gloire rajeunie;
Et ses muses en choeur désertent leurs autels,
Pour rendre un solennel hommage à ton génie.

Tu passes parmi nous comme une vision;
Mais ton pays auquel tant d'amour te rattache,
Ce soir, te remercie avec effusion
D'avoir porté si loin son nom, pur et sans tache.

Car, si courbé qu'il soit devant le dieu Dollar,
Le monde, qu'un besoin d'idéal vierge affame,
En acclamant chez toi la prêtresse de l'Art,
S'incline aussi devant la vertu de la femme.

Aussi, chère Albani, dans nos moments troublés
Par les brandons en feu de la politique,
Dès que ta voix répond aux rappels redoublés,
Tout s'oublie, excepté l'instinct patriotique. (1)

Quand l'orage a brouillé l'eau de son clair bassin,
La source jusqu'au fond s'obscurcit et se voile;
Mais qu'une étoile d'or se penche sur son sein,
La surface s'éclaire et réfléchit l'étoile !

(1) On était à la veille d'élections générales.

A PAMPHILE LEMAY

A l'occasion de son couronnement par l'université Laval.

Poète, on t'applaudit ! poète on te couronne !
 Le laurier du vainqueur sur ta tête rayonne;
 Le passant jette à flots des fleurs sur ton chemin;
 Au tournoi de la lyre on t'a cédé l'arène;
 Ta muse à ses rivaux sourit en souveraine :
 Et je ne suis plus là pour te serrer la main !

Pourtant, naguère encor, suivant la même étoile,
 Nous n'avions qu'une nef, nous n'avions qu'une voile;
 Nos luths comme nos coeurs vibraient à l'unisson.
 Poètes de vingt ans., c'étaient luttés sans trêve :
 C'était à qui de nous ferait le plus beau rêve,
 C'était à qui ferait la plus belle chanson.

Nous rêvions, nous chantions, — c'était là notre vie.
 Et, rivaux fraternels, sans fiel et sans envie,
 A la muse des vers nous faisons notre cour.
 Tu charmais les zéphyr, je narguais la bourrasque;
 Et nous voguions tous deux, toi songeur, moi fantasque,
 L'âme ivre de printemps, de soleil et d'amour.

Nos soirs étaient sereins, nos matins étaient roses,
Tout était calme et pur; nuls nuages moroses
N'estompaient l'horizon — ô présage moqueur !
J'aimais . . . et je croyais à l'amitié fidèle;
Tout me parlait d'espoir, quand le sort, d'un coup d'aile,
Brisa mes rêves d'or, ma boussole et mon cœur !
L'orage m'emporta loin de la blonde rive
Où ton esquif flottait toujours à la dérive,
Bercé par des flots bleus pleins d'ombrages mouvants.
Et depuis, ballotté par la mer écumante,
Hochet de l'ouragan, jouet de la tourmente,
J'erre de vague en vague à la merci des vents.

Oui, je suis loin, ami ! mais parfois les rafales
M'apportent des lambeaux de clameurs triomphales;
Et j'écoute, orgueilleux, ton nom que l'on redit . . .
Alors je me demande, en secret, dans mon âme,
Si tu songes parfois, quand la foule t'acclame,
A celui qui jadis tant de fois t'applaudit.

Chicago, octobre 1869.

NOUVELLE ANNÉE

Tempus edax rerum.

Vents qui secouez les branches pendantes
 Des sapins neigeux au front blanchissant ;
 Qui mêlez vos voix aux notes stridentes
 Du givre qui grince aux pieds du passant ;

Nocturnes clameurs qui montez des vagues,
 Quand l'onde glacée entre en ses fureurs ;
 Bruits sourds et confus, rumeurs, plaintes vagues
 Qui troublez du soir les saintes horreurs ;

Craquements du froid, murmures des ombres,
 Frissons des forêts que l'hiver étreint,
 Taisez-vous ! . . . Du haut des vastes tours sombres,
 La cloche a jeté ses sanglots d'airain ! . . .

Voix mystérieuse au fond du ciel blême,
 Le bronze a sonné douze coups, — minuit !
 C'est le dernier mot, c'est l'adieu suprême
 Que le présent jette au passé qui fuit.

Minute fatale, insensible étape,
 Rapide moment sitôt emporté,
 Cet instant qui naît et qui nous échappe
 A fait faire un pas à l'Eternité !

Plus prompt que l'éclair ou l'oiseau qui vole,
Ce temps qu'on dépense en vœux superflus,
Ce temps qu'on gaspille en calcul frivole,
Quand on va l'atteindre, il n'est déjà plus !

Un an vient de finir, un autre commence . . .
Penseurs érudits, raisonneurs subtils,
Vous qui disséquez la nature immense,
Ces ans qui s'en vont, dites, où vont-ils ?

Ils vont où s'en va tout ce qui s'effondre ;
Où vont nos destins à peine aperçus ;
Dans l'abîme abrupt où vont se confondre
Avec nos bonheurs nos espoirs déçus ;

Ils vont où s'en va la vaine fumée
De tous nos projets de gloire et d'amour ;
Où va le géant, où va le pygmée,
L'arbre centenaire et la fleur d'un jour ;

Temps ! Eternité ! mystère insondable !
Tout courbe le front devant vos grandeurs.
Problème effrayant, gouffre inabordable,
Quel œil peut plonger dans vos profondeurs ?

Atomes sans nom perdus dans l'espace,
Nous roulons sans cesse en flots inconstants ;
Seul le Créateur, devant qui tout passe,
Immuable, plane au-dessus des temps.

NUIT D'ÉTÉ

A Mlle Louise M.

*Quel beau soir ! tout riait et tout charmait en choeur,
Le bois et la prairie et la vigne et mon coeur.*

ARSÈNE HOUSSAYE.

* * *

Vous étiez là, Louise; et vous savez sans doute
Ce que mon coeur rêva tout le long de la route.

* * *

C'était un soir d'été, calme et silencieux,
Un de ces soirs charmants qui font rêver aux cieux,
Un soir pur et serein. Les vastes solitudes
Semblaient prêter l'oreille aux étranges préludes,
Aux premiers sons perdus du sublime concert
Que l'orchestre des nuits dit au vent du désert.
Le firmament s'ornait de brillants météores;
La brise roucoulait dans les sapins sonores;
Et les petits oiseaux, dans le duvet des nids,
Murmuraient la chanson de leurs amours bénis !

* * *

Vous étiez là, Louise; et vous savez sans doute
Ce que mon coeur disait tout le long de la route.

* * *

Les arbres du chemin, sous les baisers du vent,
Secouaient sur nos fronts leur éventail mouvant
De feuilles, où perlaient des gouttes de rosée
Qui troublaient du ruisseau la surface irisée;
Et tous quatre, égrenant, sans songer au sommeil,
Des heures de la nuit le chapelet vermeil,
Nous cheminions gâiment — ô bonheurs éphémères! —
L'âme dans le ciel bleu, le front dans les chimères . . .
Et, dans l'enivrement, j'écoutais plein d'émoi
Les choeurs harmonieux qui s'éveillaient en moi.

* * *

Vous étiez là, Louise; et vous savez sans doute
Ce que mon coeur chantait tout le long de la route.

* * *

Soudain, au flanc moelleux d'un nuage qui dort,
La lune, dans le ciel, montre sa corne d'or . . .
C'est l'heure des adieux, cette heure solennelle
Où l'Ânge des regrets emporte sur son aile,
Pour que notre bonheur ne dure pas toujours,
Les rêves de jeunesse et les serments d'amour!
Il fallait nous quitter . . . Longtemps nous hésitâmes,

Comme si nous laissions quelque part de nos âmes.
La brise du matin soufflait dans les tilleuls :
Longs furent les adieux ; — puis nous revînmes seuls.

* * *

Vous n'étiez plus là, non ; mais vous savez sans doute
Que mon cœur soupira tout le long de la route !

A MA FILLE JEANNE

ÉPOUSE DE M. HONORÉ MERCIER, FILS

La veille de son mariage, 21 avril 1903.

C'est toi, Jeanne ? Ah ! tant mieux, ma fille; viens t'asseoir;
Laisse-moi voir de près ton doux et bon sourire;
Mets ta main dans ma main ! . . . N'est-ce pas que ce soir
Nous avons tous les deux quelque chose à nous dire ?

Penche ton front vers moi, nous parlerons tout bas,
Afin de mieux goûter l'heure qui nous rassemble;
Et que ta joie, enfant, ne s'inquiète pas
Si tu vois à mes cils une larme qui tremble.

Que veux-tu, c'est la loi : même aux rares beaux jours
Que le ciel nous accorde en ce monde éphémère,
Aux bonheurs les plus purs il se mêle toujours
Dans les replis de l'âme une pensée amère.

Si je pleurs, vois-tu, songe un peu que demain
— Toi qu'il me semble voir encor toute petite ! —
Lorsque l'heureux époux te prendra par la main,
Ce sera la moitié de mon coeur qui me quitte !

Oui, songe que demain, lorsque je te verrai,
Le front tout rayonnant de plaisir et d'ivresse,
Partir dans tout l'éclat de ton rêve doré,
Moi je resterai là, seul avec ma tristesse.

Il faut que cela soit; la vie est faite ainsi,
Une lie est au fond de tout ce qui nous charme :
Un sourire souvent dissimule une larme;
On voit plus d'un soupir attrister un merci.

Oui, même le merci qui veut dire " Je t'aime ! "
Et résonne à l'oreille ainsi qu'un chant joyeux,
Le tendre et doux merci qui, dans ce moment même,
Palpite sur ma lèvre et vient mouiller mes yeux.

Ce merci que je dois à ta sainte jeunesse,
À ton baiser d'enfant, à ta fraîche gaieté,
À tes petites mains dont la chère caresse,
Savait mettre à mon front tant de sérénité.

Tu t'en souviens, mignonne, et c'est ta récompense
D'aimer ces souvenirs si lointains et si près.
Je les chéris aussi; mais moi, lorsque j'y pense,
En ce moment surtout, c'est avec des regrets.

N'importe, mon enfant, souris, souris encore;
Savoure ton extase; et, sans songer à moi,
Salue à deux genoux la triomphante aurore
Du soleil qui demain va se lever pour toi.

Demain, par un seul mot de ta lèvre ravie,
Tu vas lier ton sort à l'homme de ton choix;
Pour toi tout le passé s'envole, et de ta vie
Un solennel feuillet va tourner sous tes doigts.

Livre-toi sans remords à tes chastes tendresses;
Mais songe que pour toi le jour nouveau qui luit,
Ce jour si radieux d'enivrantes promesses,
L'ère des grands devoirs va s'ouvrir avec lui.

Fonder une famille est un rôle sublime ;
Il est beau d'être reine et vestale au foyer ;
Mais tout sentier fleuri peut masquer un abîme,
Et la route est parfois bien sombre à côtoyer.

Pourtant, comme un oiseau qui monte dans l'espace
Pour la première fois vers le firmament bleu,
Sans craindre les hasards de la brise qui passe,
Tu t'en vas, confiante, à la grâce de Dieu.

Que l'haleine des vents te soit propice et douce !
Que nul destin, jaloux de l'azur de ton ciel,
Ne te fasse jamais trop regretter la mousse
Que tu trouvais si tendre au vieux nid paternel !

Mais non, embrasse-moi, ma Jeannette adorée !
Tout te présage un bel et riant avenir ;
La route s'ouvre à toi lumineuse et dorée :
J'en puis attester l'homme à qui tu vas t'unir.

Il hérite d'un nom brillant dans nos annales ;
Et, devoir qui s'impose à tous les coeurs bien nés,
Le sien, récompensant tes vertus virginales,
Te rendra les bonheurs que tu nous a donnés.

Et plus tard, mon enfant, si le bon Dieu t'envoie
Un de ces anges dont il fait les tout petits,
Ta mère, dont tu fus et l'orgueil et la joie,
Bénira comme moi le jour où tu partis.

LA FORÊT CANADIENNE

C'est l'automne. Le vent balance
Les ramilles, et par moments
Interrompt le profond silence
Qui plane sur les bois dormants.

Des flaques de lumière douce,
Tombant des feuillages touffus,
Dorent les lichens et la mousse
Qui croissent au pied des grands fûts.

De temps en temps, sur le rivage,
Dans l'anse où va boire le daim,
Un écho s'éveille soudain
Au cri de quelque oiseau sauvage.

La mare sombre aux reflets clairs,
Dont on redoute les approches,
Caresse vaguement les roches
De ses métalliques éclairs.

Et sur le sol, la fleur et l'herbe,
Sur les arbres, sur les roseaux,
Sur la croupe du mont superbe,
Comme sur l'aile des oiseaux.

Sur les ondes, sur la feuillée,
Brille d'un éclat qui s'éteint
Une atmosphère ensoleillée : —
C'est l'Été de la Saint-Martin;

L'époque où les feuilles jaunies
Qui se parent d'un reflet d'or,
Emaillent la forêt qui dort
De leurs nuances infinies.

O fauves parfums des forêts !
O mystère des solitudes !
Qu'il fait bon, loin des multitudes,
Rechercher vos calmes attraites !

Ouvrez-moi vos retraites fraîches !
À moi votre dôme vermeil,
Que transpercent comme des flèches
Les tièdes rayons du soleil !

Je veux, dans vos sombres allées,
Sous vos grands arbres chevelus,
Songer aux choses envolées
Sur l'aile des temps révolus.

Rêveur ému, sous votre ombrage,
Oui, je veux souvent revenir,
Pour évoquer le souvenir
Et le fantôme d'un autre âge.

J'irai de mes yeux éblouis,
Relire votre fier poème,
O mes belles forêts que j'aime !
Vastes forêts de mon pays !

Oui, j'irai voir si les vieux hêtres
Savent ce que sont devenus
Leurs rois d'alors, vos anciens maîtres,
Les guerriers rouges aux flancs nus.

Vos troncs secs, vos buissons sans nombre
Me diront s'ils n'ont pas jadis
Souvent vu ramper dans leur ombre
L'ombre de farouches bandits.

J'interrogerai la ravine,
Où semble se dresser encor
Le tragique et sombre décor
Des sombres drames qu'on devine.

La grotte aux humides parois
Me dira les sanglants mystères
De ces peuplades solitaires
Qui s'y blottirent autrefois.

Je saurai des pins centenaires,
Que la tempête a fait ployer,
Le nom des tribus sanguinaires
Dont ils abritaient le foyer.

J'irai, sur le bord des cascades,
Demander aux rochers ombreux
A quelles noires embuscades
Servirent leurs flancs ténébreux.

Je chercherai, dans les savanes,
La piste des grands élans roux
Que l'Iroquois, rival des loups,
Chassait jadis en caravanes.

Enfin, quelque biche aux abois,
Dans mon rêve où le tableau change,
Fera surgir le type étrange
De nos hardis coureurs des bois.

Et brise, écho, feuilles légères,
Souples rameaux, fourrés secrets,
Oiseaux chanteurs, molles fougères
Qui bordez les sentiers discrets.

Bouleaux, sapins, chênes énormes,
Débris caducs d'arbres géants,
Rocs moussus aux masses difformes,
Profondeurs des antres béants.

Sommets que le vent décapite,
Gorge aux imposantes rumeurs,
Cataracte aux sourdes clameurs :
Tout ce qui dort, chante ou palpite . . .

Dans ses souvenirs glorieux
La forêt entière drapée,
Me dira l'immense épopée
De son passé mystérieux.

.....

Mais, quand mon oreille attentive
De tous ces bruits s'enivrevra,
Tout près de moi retentira . . .
Un sifflet de locomotive !

VERS LUISANTS

A Mlle Pauline Guihal, de Nantes.

J'aime les grands chemins de France — ces allées
De sable fin, où l'or mêle son clair semis —
Qui contournent les monts et longent les vallées,
Dans la placidité des boas endormis.

Je les aime surtout, quand les ronces des haies
Leur font comme un ourlet de vert tendre, où reluit
Au soleil du matin le sang des rouges baies,
Et que des fleurs de flamme illuminent la nuit.

En Bretagne, souvent, le coup d'oeil est étrange.
Dans certains soirs obscurs, pas un pli de gazon,
Pas un creux des talus que la bruyère frange,
Où la goutte de feu ne rutilé à foison.

Dans le genêt doré, sous l'ajonc d'émeraude,
Partout la fleur brûlante allume son éclair :
C'est un essaim vivant d'étincelles qui rôde
Dans des lueurs d'aurore et de firmament clair.

On dirait les trésors, éparpillés dans l'herbe,
De quelque écrin géant répandu sous nos yeux ;
Ou plutôt les fragments de quelque astre superbe
Qu'un choc terrible aurait égrené dans les cieux.

Ce sont des vers luisants. Un soir, un beau soir sombre
Et tiède de printemps — par le chemin qui dort —
Le caprice nous vint de pourchasser dans l'ombre
Le vermisseau trahi par son écharpe d'or.

Mon amie avait fait un rets de sa voilette . . .
— Mon amie ! . . . oh ! les bons souvenirs printaniers ! —
Et, pendant qu'au hasard je faisais la cueillette,
Le blanc filet gardait les petits prisonniers.

J'allais par-ci par-là, perpétrant mes rapines
De broussaille en broussaille où l'insecte avait lui,
Jusque sous l'églantier tout hérissé d'épines,
Dont la griffe souvent vengeait le ver et lui.

Et, tout en fouillant l'herbe et les buissons agrestes,
Je m'imaginai voir le vol vertigineux
Des planètes, au fond des profondeurs célestes,
Jalouser le lambeau de tissu lumineux.

Qu'ajouterais-je ? — Enfin, moisson d'étoiles faite,
Bras dessus, bras dessous, nous rentrons au château ;
Tout le monde applaudit, et la petite fête
D'illumination s'improvise aussitôt.

Un beau parterre est là devant nous, riche nappe
Où le printemps a mis ses plus fraîches couleurs ;
Le voile s'ouvre : un flot phosphorescent s'échappe,
Et des gerbes de feu roulent parmi les fleurs.

L'effet fut radieux. Les recoins les plus ternes
S'éclairèrent ; c'était — spectacle inattendu —
Comme une légion de petites lanternes
Sous les feuilles cherchant quelque joyau perdu.

L'effet fut radieux à provoquer l'extase ;
Les pétales bleu ciel, bronzés, diamantés,
Les corolles d'argent, de pourpre et de topaze,
Tout fourmilla soudain de magiques clartés.

C'étaient des lueurs d'or, des chatoiemens de bagues,
Un rayonnant fouillis des plus purs incarnats,
Des reflets opalins aux miroitemens vagues,
Noyés dans la rougeur sanglante des grenats.

L'air était doux, le soir serein : nous nous assîmes
En face, sur un vieux banc de pierre ; et longtemps,
Le regard ici-bas, mais l'âme sur les cimes,
Nous voguâmes au vol des rêves inconstants ;

Cependant que la nuit, moins sombre et moins voilée,
Nous donnait, par moments, l'illusion de voir
Du grand dôme d'azur la voûte constellée
Se mirer dans les fleurs comme dans un miroir.

Le lendemain, hélas ! — ici-bas tout s'efface —
Lorsque, le soir venu, pour savourer encor
Le spectacle charmant, nous vînmes prendre place,
Il ne restait plus rien du féérique décor.

Plus de petits follets errants ! Par les pelouses,
Les quinconces épais, les cailloux trébuchants,
Et le réseau feuillu des charmilles jalouses,
Les lampyres avaient trouvé la clé des champs.

Il en restait à peine un ou deux dont la flamme
Brillait comme à regret, tandis que nous disions :
— Voilà bien le symbole et l'image de l'âme,
Avec ses songes d'or et ses illusions !

Tout te sourit d'abord, jeunesse inassouvie ;
La lumière et les fleurs couronnent tes festins ;
Mais pour le cœur qui veut recommencer la vie,
S'il reste encor des fleurs, les flambeaux sont éteints !

A MON PETIT-FILS

Toi que la vie à peine effleure de son aile;
Toi qui de l'innocence, au fond de ta prunelle,
Gardes encor l'éclat vermeil;
Enfant ! toi dont les jours sont pleins de douces choses,
Et qui ne vois, la nuit, que des chimères roses
Qui se penchent sur ton sommeil !

Toi qui goûtes encor les tendresses sans nombre
De celle devant qui s'effacent comme une ombre
Toutes nos amitiés d'un jour !
Qui de purs dévoûments n'est jamais assouvie;
Qui nous donne son âme, et qui nous fait la vie
Douce comme un baiser d'amour !

Toi qui sais les effets sans deviner les causes,
Et qui souris de voir nos figures moroses
S'épanouir à tes ébats;
Toi dont le coeur est comme une onde transparente,
Et dont la foi naïve est encore ignorante
Des tristes choses d'ici-bas !

Ecoute ! il est un temps dans l'existence humaine,
Où, sous le lourd fardeau que l'âge nous amène,
Le front se penche soucieux;
Où le coeur se flétrit, où l'âme desséchée,
Comme une pauvre fleur à sa tige arrachée,
S'effeuille à tous les vents des cieux !

Un temps où les soucis, de leurs ongles arides,
Sur nos traits fatigués ont buriné leurs rides
 Au milieu d'étranges pâleurs;
Où l'homme mûr, qui sent venir sa fin prochaine,
Traîne derrière lui comme une immense chaîne
 Dont les anneaux sont des douleurs !

Une époque où souvent, gémissante blessée,
Après avoir du ciel où planait sa pensée
 Vu fuir les blanches visions,
L'âme humaine, égarée aux détours de la route,
S'achemine à tâtons dans les sentiers du doute,
 Veuve de ses illusions !

Tu ne sais pas encor par quel triste mystère
On rencontre, parmi les puissants de la terre,
 Tant de fronts sombres et rêveurs . . .
Crois-moi, même ceux-là sont peu dignes d'envie,
Car les fruits les plus beaux de l'arbre de la vie
 Ont souvent d'amères saveurs !

Ah ! si l'ange qui tient le fil des destinées,
A jamais suspendant le cours de tes années,
 Pouvait, d'un arrêt souverain,
Eterniser un jour sous ta paupière humide
Le rayon saint et pur que ton âme candide
 Fait luire dans ton oeil serein !

Si tu pouvais garder ton enfance suave ! . . .
Mais tu vieillis aussi; ton front devient plus grave;
 Bientôt ta raison va s'ouvrir
Aux secrets d'ici-bas qu'il nous faut tous connaître
Tôt ou tard, ô mon ange ! — et ce sera peut-être
 Demain à ton tour de souffrir !

Mais non ! de miel doré ta coupe est pleine encore :
Souris à l'avenir; ta radieuse aurore
 Brille d'un éclat triomphant !
Mais aux déceptions que ton cœur s'accoutume !
Et qu'il arrive tard le jour plein d'amertume
Où tu regretteras de n'être plus enfant !

LA CHAPELLE

DE BETHLÉEM (1)

Bien souvent je me la rappelle,
Dans son pli de coteaux boisés,
La vieille et rustique chapelle
Qui date du temps des Croisés !

Elle s'appuie, humble et petite,
Sur ses contreforts descellés,
Où des touffes de clématite
Brodent leurs festons étoilés.

Les grands chênes pleins de murmures
Où ronflent les vents assoupis,
De leur ombre et de leurs ramures
Caressent ses pans décrépits.

Elle est seule au bord de la route
Qui rampe le long du talus;
La chèvre errante y rôde et broute
Sur un seuil où l'on n'entre plus.

Çà et là, sur les pierres plates
De ses murs qu'effrite le temps,
Le chercheur découvre des dates
Vieilles de quatre fois cent ans.

(1) Cette petite chapelle, dont personne ne connaît l'origine, est située sur la route qui longe la rive gauche de la Loire, à quatre lieues de Nantes, et environ une lieue du Pellerin.

A gauche, là, sous la corniche,
Au-dessus d'un bassin tari,
Derrière un treillis, dans sa niche,
Une statuette sourit.

Et la pastoure qui fredonne
Sa ballade au bord du chemin,
En passant devant la madone,
Pour se signer lève la main.

Oui, toujours je me la rappelle,
Avec ses combles ardoisés,
L'antique et modeste chapelle
Qui date du temps des Croisés.

Elle a ses contes, ses légendes,
Touchants ou sombres tour à tour,
Comme le vieux menhir des landes
Et le grand christ du carrefour.

Souvent la famille bretonne
Mêle son nom aux longs récits
Que les anciens, les soirs d'automne,
Font près de l'âtre aux murs noircis.

Et, pourtant, à nul auditoire
Charmé, tremblant ou curieux,
Nul n'a raconté ton histoire,
Petit temple mystérieux.

Quel que soit ce qu'on imagine,
Au fond des brumes du passé
Le secret de ton origine
Se perd à jamais effacé.

Pourquoi cet autel solitaire
Au bord de ce profond ravin ?
Quelle est cette énigme, mystère
Que l'on cherche à sonder en vain ?

Quelle pensée ou quel caprice,
Déroutant l'esprit confondu,
Te suspendit, frêle édifice,
Au flanc de ce coteau perdu ?

Ex-voto de reconnaissance,
Parles-tu d'enfant retrouvé,
De deuil cruel, de longue absence,
Ou de retour longtemps rêvé ?

Ton portique en pierre jaunâtre,
Qui l'a dessiné ? qui l'a fait ?
Foulons-nous ici le théâtre
De quelque tragique forfait ?

Es-tu la tombe expiatoire
Où l'on vint pleurer à genoux
Quelque grand crime dont l'histoire
N'a pas retenti jusqu'à nous ?

Et ce nom de *Bethléem* même,
Que dit-il ? qui te l'a donné ?
Plus on sonde et plus le problème
Garde son silence obstiné !

Mais, ô temple ! à te mieux connaître
Qu'importe qu'on soit impuissant,
Si ton aspect pieux fait naître
Un espoir au cœur du passant !

Que tes murs tapissés de mousse
Gardent leur éternel secret;
Qu'importe, si ta vue est douce
Au pauvre voyageur distrait !

Jadis, fatigué de ma course,
Etranger égaré là-bas,
Au bord de ton antique source,
Souvent je suspendis mes pas.

Enivrement des solitudes !
Au seuil du vieux portail fermé,
L'aile des douces quiétudes
Rafraîchissait mon front calmé.

Adieu, chagrins et pensées sombres !
Je sentais — ô ravissement —
Comme un essaim de chastes ombres
Penché sur mon isolement.

Et, quand vers la madone sainte
Mon regard montait plein d'émoi,
À ma lèvre expirait la plainte;
L'espoir se réveillait en moi.

Oh ! c'est qu'alors — heures trop brèves ! —
A travers l'espace incertain,
Un rêve, le plus saint des rêves,
M'emportait au foyer lointain.

Charme sacré de la prière,
Le temps plus vite s'écoula . . .
J'aime à retourner en arrière
Pour revivre ces moments-là !

Oui, souvent je me la rappelle,
Dans mes souvenirs apaisés,
La bonne petite chapelle
Qui date du temps des Croisés.

A QUINZE ANS

*Et mon coeur garde son image
Toujours !*

DELPHINE GAY.

Si vous passez dans mon village,
Vous verrez, au fond d'un enclos,
Un vieux chalet vaincu par l'âge,
Croulant, comme dans les tableaux.

Il est écarté de la route;
Rien d'étrange ne le trahit;
Quelquefois une chèvre y broute
L'herbe haute qui l'envahit.

Chaque saison, l'on voit s'emboire
Ses anciennes couleurs; et puis
Les oiseaux ne viennent plus boire
Sur la margelle du vieux puits.

Plus de riches vergers; les brises
De l'automne humide et venteux
Déchiquètent les têtes grises
Des grands peupliers souffreteux.

Aux crevasses des cheminées
L'hirondelle niche au printemps;
Mais ce toit, depuis des années,
N'a pas eu d'autres habitants.

Rien n'embellit, rien ne décore
Ce dénûment presque absolu;
Seul un vieux lierre grimpe encore
Aux clous d'un auvent vermoulu.

Cet auvent délabré s'effondre
Sur un chambranle trébuchant,
Où viennent jouer et se fondre
Les lueurs fauves du Couchant.

Oh ! la radieuse fenêtre ! . . .
Quand par hasard je la revois,
Quelque chose en mon cœur pénètre
Qui met des larmes dans ma voix.

Pourquoi ? — J'avais trempé ma plume
Pour vous l'écrire, mais voilà :
Il me faudrait faire un volume
Pour répondre à ce pourquoi-là.

J'avais quinze ans. De la jeunesse
En moi déjà sonnait le cor;
J'aurais vendu mon droit d'aïnesse
Pour un sourire . . . ou moins encor.

J'allais par les bois, sur les grèves,
En proie à de vagues ennuis;
Mes jours étaient hantés de rêves,
Et mille émois troublaient mes nuits.

A cet âge où l'âme raffole
De toute énervante liqueur,
Souvent mainte émotion folle
Pour un rien me prenait au cœur.

Dans mes courses à l'aventure,
Je passais près du vieux chalet,
Dont alors l'antique structure
Dans un frais jardin s'isolait.

La maison était habitée
Par des anciens, nous disait-on;
Famille à l'écart, molestée
Par tous les cancans du canton.

Des étrangers, des gens austères
Qu'on n'apercevait pas souvent.
Jamais d'enfants dans les parterres;
L'aspect morne d'un vieux couvent.

Chaque fenêtre était fermée;
Et, quand je faisais, soucieux,
Ma promenade accoutumée,
Jamais je n'y levais les yeux.

Un soir pourtant — toute ma vie
En garde un souvenir croissant —
Je ne sais quele vague envie
Me fit retourner en passant.

Pour ma pauvre âme à peine ouverte,
Quelle aube ! quelle éclosion !
A travers la ramure verte
J'eus une blanche vision.
A cette fenêtre en ruines
Que je viens de vous dessiner,
Au milieu de roses bruines
Je vis un profil rayonner.

Un profil . . . comment vous dirais-je ?
Je vous le décrirais en vain ;
Un de ces profils où Corrège
Mettait tant de reflet divin.

C'était une tête sereine,
Une fraîche tête d'enfant ;
Mais jamais face souveraine
N'eut un éclat plus triomphant.

Elle m'est encor familière ;
Je la retrouve en mon sommeil,
Blonde, et dans son cadre de lierre
Souriante au Couchant vermeil.

Elle était divinement belle ;
Le plus grand peintre de portraits
Eût trouvé son pinceau rebelle
Devant l'idéal de ses traits.

Son regard plongeait dans l'espace . . .
Mille parfums débilissants
Flottaient dans la brise qui passe,
Avec les chansons du printemps.

Ne croyez pas que j'exagère
Ma pauvre raison s'ébranla :
Je m'enfuis ! — La belle étrangère
Pour toujours aussi s'envola.

Je ne la revis plus. Une ombre
S'efface moins rapidement.
Mais de mes souvenirs sans nombre
C'est peut-être le plus charmant.

O fleur des premières aurores !
Bouton d'or si vite cueilli ! . . .
Depuis, bien d'autres météores
Ont passé dans mon ciel vieilli ;

Mais, quand le hasard me ramène
Vers ces lieux où mon cœur se plaît,
Une puissance surhumaine
M'entraîne vers le vieux chalet.

Et là, ravi de tout mon être,
Je crois revoir — regrets cuisants ! —
Reffleurir à cette fenêtre
La douce fleur de mes quinze ans !

*LE BONHOMME HIVER**Un bel hiver vaut un printemps.*

DESAUGIERS.

Le bonhomme Hiver a mis ses parures,
Souples mocassins et bonnet bien clos,
Et, tout habillé de chaudes fourrures,
Au loin fait sonner gaîment ses grelots.

A ses cheveux blancs le givre étincelle;
Son large manteau fait des plis bouffants :
Il a des jouets plein son escarcelle
Pour mettre au chevet des petits enfants.

Quand le soleil luit la neige est coquette;
Mol et lumineux, son tapis attend
Le groupe rieur qui, sur la raquette,
Au flanc des coteaux chemine en chantant.

Dans les soirs sereins, l'astre noctambule
Plaqué vaguement d'un reflet d'acier
La clochette d'or qui tintinnabule.
Au harnais d'argent du fringant coursier.

Au feu du soleil ou des girandoles,
Emportée au vol de son patin clair,
Mainte patineuse, en ses courses folles,
Sylphe gracieux, luit comme un éclair.

Un rayon là-bas aux vitres rougeoie ;
On entend des sons d'orchestre lointain :
Ce sont ces deux soeurs, la danse et la joie,
Qui vont s'amuser jusques au matin.

Et dans l'azur vif baigné de lumière,
Spectacle charmant, aspect sans rival,
Aux toits de la ville et sur la chaumière
Flotte le drapeau du gai carnaval.

LES PINS DE NICOLET

A Mlle M. C.

O mes vieux pins touffus, dont le tronc centenaire
Se dresse, défiant le temps qui détruit tout,
Et, le front roudroyé d'un éclat de tonnerre,
Indomptable géant, reste toujours debout !

J'aime vos longs rameaux étendus sur la plaine,
Harmonieux séjours, palais aériens,
Où les brises du soir semblent à chaque haleine
Caresser des milliers de luths éoliens.

J'aime vos troncs rugueux, votre tête qui ploie
Quand le sombre ouragan vous prend par les cheveux,
Votre cime où se cache un nid d'oiseau de proie,
Vos sourds rugissements, vos sons mystérieux.

Un soir, il m'en souvient, distraît, foulant la mousse
Qui tapisse en rampant vos gigantesques pieds,
J'entendis une voix fraîche, enivrante, douce,
Ainsi qu'un chant d'oiseau qui monte des halliers.

Et j'écoutai rêveur . . . et la note vibrante
Disait : *Ever of thee !* — C'était un soir de mai ;
La nature était belle, et la brise odorante . . .
Tout insufflait l'ivresse en mon coeur désarmé.

O mes vieux pins géants, dans vos concerts sublimes,
Redites-vous parfois ce naïf chant d'amour
Qui résonne souvent dans mes rêves intimes,
Comme un écho lointain de mes bonheurs d'un jour ?

Puissé-je, un soir encor, sous vos sombres ombrages,
Rêver en écoutant vos bruits tumultueux
Ou vos longues clameurs, quand l'aile des orages
Vous secoue en tordant vos bras majestueux !

Malheur à qui prendra la hache sacrilège
Pour mutiler vos flancs par de mortels affronts ! . . .
Mais non, ô mes vieux pins, le respect vous protège,
Et des siècles encor passeront sur vos fronts.

*REMINISCOR**A Alphonse Lusignan.*

D'un poète aimé j'ai fermé le tome,
Et, pensif, je songe à toi, mon ami;
Car le souvenir, gracieux fantôme,
Hante bien souvent mon coeur endormi.

Je pense au passé, beaux jours de jeunesse,
Des illusions âge décevant,
Songe passager, temps de folle ivresse,
Flot de poudre d'or qu'emporte le vent !

Nous avions pour nid la même mansarde;
Le coeur près du coeur, la main dans la main,
Nous allions gaîment . . . Oh ! oui, Dieu me garde
D'oublier ces jours, fleurs de mon chemin !

Je l'aime toujours ce temps de bohème
Où chacun de nous par jour ébauchait
Un roman boiteux, un chétif poème
Où presque toujours le bon sens louchait.

Oui, je l'aime encor ce temps de folie
Où le vieux Cujas, vaincu par Musset,
S'en allait cacher sa mélancolie
Dans l'ombre où d'ennui Pothier moisissait.

Nos quartiers étaient à peine accessibles :
Passage grenier, mais logis mesquin ;
Confuse babel d'objets impossibles :
La toge romaine au dos d'Arlequin !

C'était un spectacle à rompre la rate
Que ce galetas à moitié salon,
Où Scarron faisait la nique à Socrate,
Où Scapin donnait la réplique à Solon.

Partout des bouquins et des paperasses,
Croquis et bouquets, fleurets et débris,
Pandémonium d'articles cocasses,
Jonchant au hasard parquets et lambris.

Flanqué d'un cummer et d'une chibouque,
Tout noir au milieu d'un cadre branlant,
Un portrait en cap de monsieur Soulouque,
Faisait la grimace à mon chien *Vaillant*.

En face, perché sur une corniche,
Un plâtre poudreux nous montrait à nu
Diane chassant avec son caniche
Aux bords de l'Ismène Actéon cornu.

Sur un vieux rayon tout blanc de poussière,
Rabelais donnait le bras à Caton ;
Pascal et Newton coudoyaient Molière,
Gérard de Nerval masquait Duranton.

Il me semble voir la table rustique
Chef-d'oeuvre branlant, au pied de travers,
Où nous écrivions en style emphatique
Nos lettres d'amour et nos premiers vers.

Et tous ces amis à la joue imberbe,
Que les soirs d'hiver chez nous rassemblaient,
Ministres futurs, grands hommes en herbe,
Que les noirs soucis jamais ne troublaient !

Gaudemont vantait son Italienne;
Sur un pan du mur Moreau crayonnait;
Buteau nous chantait quelque tyrolienne;
Auger, dans un coin, ratait un sonnet;

Faucher écrivait pour la *Mascarade*;
Paul ressuscitait un vieux calembour;
Cassegrain lisait sa *Grand-Tronciade*
A Jack, qui ronflait ainsi qu'un tambour;

Henri nous gâchait de la politique;
Arthur empruntait sa pose à Talma;
Vital aiguissait sa verve caustique,
Et Le May rêveur chantait Sélima.

Il me semble voir la piteuse lippe
Que tu nous faisais quand, tant soit peu gris,
Un profane osait, allumant sa pipe,
Déclarer la guerre à tes manuscrits.

Musique, peinture, amour, poésie,
Jeunesse et gaîté, brillants tourbillons,
Vous nous embaumiez de votre ambroisie;
Vous tissiez nos jours avec des rayons !

Et quand venait mai dorer notre chambre,
Ouvrant la fenêtre au printemps vermeil,
Nous respirions l'air tout parfumé d'ambre
Qui venait des prés tout pleins de soleil.

Bientôt, à son tour, adieu la croisée !
 Et chaque matin, au sortir du lit,
 Nous allions aux champs, malgré la rosée,
 Surprendre les fleurs en flagrant délit.

Oh ! qu'il faisait bon aller sous les ormes
 Guetter l'alouette au bord des ruisseaux,
 Voir glisser la nue aux flocons énormes,
 Ecouter chanter les petits oiseaux !

Te souvient-il bien de nos promenades,
 Quand, flâneurs oisifs, les cheveux au vent,
 Nous allions rôder sur les esplanades,
 Où l'on te lançait maint coup d'oeil savant ?

Tout était pour nous sujet d'amusettes;
 Sans le sou parfois, mais toujours contents,
 Nous suivions aussi le pas des grisettes . . .
 Nous rendions des points à Roger Bontemps.

Je t'ai vu souvent faisant pied de grue,
 Pour lorgner dans l'ombre un joli chignon,
 Ou pour voir comment, traversant la rue,
 Une jambe fine orne un pied mignon.

Et nous rêvions gloire, amour et fortune . . .
 Et, comme en rêvant l'homme s'étourdit,
 Nous nous découpons des fiefs dans la lune,
 Le soir, en allant souper à crédit.

Nous aurions voulu, tant nous sentions battre
 D'ardeur et d'espoir nos coeurs de vingt ans,
 Ivres de désirs, monter quatre à quatre,
 — Fous que nous étions ! — l'échelle du temps.

Nos âmes brûlaient pour la même cause;
Nos coeurs s'allumaient au même foyer;
Et, quand arrivait l'heure où tout repose,
Nous nous partageons le même oreiller.

Nos soirs n'avaient point de songes moroses;
Tu rêvais à tout ce que nous aimions;
Moi, je rêvais à . . . mais, comme les roses,
Le souvenir même a ses aiguillons.

Et pourtant celui de ce temps m'enivre . . .
Beaux jours sans soucis et nuits sans remords,
Où le seul bonheur de se sentir vivre
Remplissait d'émoi nos coeurs jusqu'aux bords !

Mais plus tard, hélas ! le vent de la vie
Sur notre lac pur soufflant sans pitié,
Il fallut quitter la route suivie
Depuis si longtemps par notre amitié !

Petit à petit vinrent les jours sombres :
Chaque lendemain nous désabusait . . .
Mais l'éclair ne lui que mieux dans les ombres;
A l'or le plus pur il faut le creuset.

Aux réalités il fallut se rendre,
Quand un beau matin l'âge nous parla;
Il restait encor deux chemins à prendre :
Je choisais l'exil, toi l'apostolat.

C'étaient deux billets à la loterie :
Le plus triste lot me fut départi . . .
Le sort me traitait sans cajolerie :
Je lui ris au nez et pris mon parti !

Depuis lors, narguant tout ce qui me froisse,
En rai Paturot passé bonnetier,
J'amasse un pécule, et de ma paroisse
J'aspire à l'honneur d'être marguillier.

Je me moralise et j'envoie au diantre
Les refrains grivois du vieux Béranger;
Je ne chante plus, mais je prends du ventre . . .
On nomme cela, je crois, se ranger.

Cependant, le soir, au feu qui pétille,
Quand passe ma main sur mon front lassé,
Souvent à mon oeil une larme brille :
Ah ! c'est que, vois-tu, j'aime le passé.

J'aime le passé, qu'il chante ou soupire,
Avec ses leçons qu'il faut vénérer,
Avec ses chagrins qui m'ont fait sourire,
Avec ses bonheurs qui m'ont fait pleurer !

Et puis, à tous bruits fermant ma fenêtre,
Divisant mon coeur moitié par moitié,
J'ai fait pour toujours deux parts de mon être :
L'une est au devoir, l'autre à l'amitié !

Chicago, mars 1868.

SEUL !

Un jour, errant, perdu dans un désert sans borne,
Un pâle voyageur cheminait lentement;
Autour de lui dormait la solitude morne,
Et le soleil brûlait au fond du firmament.

Pas une goutte d'eau pour sa lèvre en détresse !
Pas un ombrage frais ! pas un souffle de vent !
Nulle herbe, nul gazon; et la plaine traîtresse
N'offre à son pied lassé que du sable mouvant.

Il avance pourtant; mais la route s'allonge;
Il sent à chaque pas son courage tarir;
Un sombre désespoir l'envahit quand il songe
Qu'il va falloir bientôt se coucher pour mourir.

Il se roidit en vain sous le poids qui l'accable;
Il marche encore, et puis s'arrête épouvanté;
Sur son sein haletant, cauchemar implacable,
Il sent avec effroi peser l'immensité !

Fatigué de sonder l'horizon qu'il implore,
Sans force, il tombe enfin sur le sable poudreux;
Et son regard mourant semble chercher encore
Les vertes oasis et leurs palmiers ombreux.

Voyageurs égarés au désert de la vie,
Combien de malheureux, vaincus par la douleur,
Dans leur illusion sans cesse poursuivie,
Meurent sans avoir vu l'oasis du bonheur !

A UNE ORPHELINE

*Heureux le coeur de l'homme à qui Dieu n'a pas
demandé de larmes pour le tombeau d'une mère.*

CHS SAINTE-FOI.

Dis, mon ange, pourquoi cette pâleur étrange ?
Pourquoi ton doux regard semble-t-il s'attrister ?
La beauté sur ta joue a posé sa main d'ange ;
Tu ne devrais savoir que sourire et chanter.

L'existence, il est vrai, perd bien vite ses charmes :
J'ai vu de jeunes fronts blanchis avant le temps ;
Mais l'oeil des chérubins ne verse pas de larmes,
Et la bise d'automne est muette au printemps.

Laisse à ton père, à moi, soucis et peine amère,
Fardeau qui bien souvent fait plier nos genoux . . .
Mais, entre deux sanglots, ta lèvre a dit : " Ma mère ! "
Ah ! pauvre ange, pardon : viens pleurer avec nous !

MESSE DE MINUIT

C'est Noël. Bébé dort sous ses tentures closes,
Rêvant, les poings fermés sur ses yeux alourdis,
De beaux jouets dorés, de fleurs fraîches écloses
Dans les jardins du paradis.

Au dehors on entend des voix; la foule passe,
Calme, écoutant au loin le clocher plein de bruit
Qui jette sa clameur sonore dans l'espace
A tous les échos de la nuit.

Maîtres et serviteurs, qu'un symbole égalise,
De crainte d'éveiller le bébé rose et frais,
Pieux et recueillis, pour se rendre à l'église,
Passent le seuil à pas discrets.

Il est minuit bientôt. Seule, la jeune mère
Reste auprès du berceau que son amour défend,
Oubliant tout, chagrins, soucis, la vie amère,
Pour ne songer qu'à son enfant.

Il est là sous ses yeux, son trésor, qui sommeille
Innocent et serein, tandis qu'au ciel profond
Resplendit pour lui seul la vision vermeille
Que les blonds chérubins lui font.

La mère enfin se lève, anxieuse, attentive,
Et, dans les petits bas au chevet suspendus,
D'une main tout émue elle glisse, furtive,
Joujoux et bonbons confondus.

Puis, tombant à genoux, jusqu'aux pleurs attendrie,
Plus folle que son fils, plus riche que Crésus,
Murmure en son orgueil ! — Comme vous, ô Marie,
J'ai mon petit Enfant-Jésus !

*LA POUPEE**CONTE DE NOEL*

L'hiver était bien rude, et plus d'un pauvre avait
Vu la fièvre et la faim s'asseoir à son chevet.
A maint foyer, malgré la froidure croissante,
La bûche de Noël, hélas ! était absente.
Que de petits souliers usés et décousus,
Allaient être oubliés par le Petit-Jésus !

Noël ! — La rue était brillamment éclairée ;
Sur les trottoirs glissants une foule affairée
Des magasins ouverts assiégeaient les abords.
Mille objets attrayants s'étaient au dehors,
En groupes à l'aspect plus ou moins symétrique,
Rutilant sous des flots de lumière électrique.
Partout rire et gaieté ; le givre éblouissant
Semblait chanter joyeux sous le pied du passant ;
Tout paraissait noyé dans des lueurs d'opale.
Un instant, j'entrevis un enfant frêle et pâle,
Un tout petit garçon grelottant, mal vêtu,
Qui battait la semelle, et d'un air abattu
Dévorant du regard un brillant étalage
Des mille riens dorés qui plaisent tant à l'âge
Où l'on n'a pas encor le coeur rassasié.
Le petit mendiant semblait extasié.

J'allais moi-même entrer pour faire quelque emplette :
 Jouets d'enfants, menus articles de toilette,
 Bibelots si charmants à donner ce jour-là,
 Lorsque, le coeur serré, j'entends crier :

— Holà !

Au voleur ! Qu'on l'empoigne ! . . . Oh ! l'affreux misérable !
 A l'aide ! . . .

En un instant la foule inexorable
 Avait appréhendé le délinquant; c'était
 Le malheureux gamin. Hagard, il haletait
 Au poignet d'un sergent et sous l'âpre huée,
 Tandis que sa main gourde et mal habituée
 Au métier de l'opprobre essayait gauchement,
 Sous les lambeaux troués d'un pauvre vêtement,
 De cacher une raide et pimpante poupée.
 Le voleur était pris.

L'âme préoccupée,

Je poursuivis ma route. Or, en rentrant chez moi,
 J'embrassai mes enfants, ce soir-là, plein d'émoi;
 Je ne sais trop pourquoi l'action insensée
 Du petit inconnu tourmentait ma pensée.
 Et quand, la nuit venue, écartant les rideaux,
 En tapinois j'allai déposer mes cadeaux,
 Je revis — un hoquet de toux à la poitrine —
 L'enfant déguenillé penché vers la vitrine.
 Je le vis tout tremblant, avec avidité,
 Porter sa main transie à l'objet convoité,
 Entr'ouvrir les haillons qui le couvraient à peine,
 L'y cacher, et soudain fuir à perte d'haleine.
 Puis la police, puis le procès, la prison . . .
 Enfin le déshonneur, le deuil à la maison !

Une première faute . . . un orphelin peut-être . . .
Malgré moi je plaignais le pauvre petit être :

Si bien que je ne sais quel prétexte banal
Me conduisit deux jours plus tard au tribunal.

Entre deux vagabonds et deux filles de bouges
Le petit comparut livide et les yeux rouges.

Son histoire était courte et triste. Cet enfant,
Hélas ! était de ceux que la loi ne défend
Qu'à regret, dirait-on ; classe déshéritée
De malheureux sans pain, n'ayant que la dictée
De leur coeur, ici-bas, pour supporter leur lot.
Trois ans auparavant, frappé par un ballot
Qu'il arrimait à bord d'un brick faisant escale,
Son père était tombé sans vie à fond de cale.
Et la mère avait dû, de saison en saison,
Peiner pour apporter du pain à la maison.
Lui-même — le petit — avait payé sa dette
À la famille, ayant gardé sa soeur cadette,
Lorsque la mère allait travailler au dehors.
Et puis la maladie était venue ; alors
Il avait à son tour dû chercher de l'ouvrage.
Tout ce qu'un pauvre enfant peut avoir de courage,
Il l'avait dépensé sans plainte, avec douceur,
Pour sa mère clouée au chevet de sa soeur . . .

Ce soir-là même, ayant vu pleurer la petite
En songeant à Noël, il était sorti vite,
Et, le coeur gros, avait à mainte porte osé
Mendier un cadeau qu'on avait refusé . . .

— C'est pour elle, Monsieur, oui, pour ma soeur mourante
Que j'ai volé, dit-il, d'une voix déchirante;
C'est la première fois !

Et l'enfant, à ces mots,
Se cacha le visage, et, fondant en sanglots,
S'affaisa lourdement sur la banquette infâme.
Et je sortis, plaignant dans le fond de mon âme
Les juges — leur devoir veut quelquefois cela —
Condamnés à punir de ces criminels-là.

LE PREMIER DE L'AN

C'est le premier de l'An ! Allégresse partout !
On s'aime, on se caresse, on s'embrasse, on se choie . . .
Mais le premier de l'an, pour les petits surtout,
Est un jour d'ineffable joie.

Pour les enfants la vie est un céleste accord ;
Chaque nouvelle année au bonheur les invite ;
A cet âge naïf on ne sait pas encor
Combien le temps s'envole vite.

Pour eux point de soucis, nul chagrin n'est profond ;
Ces cœurs que rien ne blesse ont en eux leur dictame ;
Et pourtant qui dira ce qui se passe au fond
Quelquefois de la petite âme ?

Je connais des parents qui, sur leur seuil joyeux,
Ayant vu s'arrêter le spectre au front livide, —
Des sanglots plein la voix, des larmes plein les yeux,
Se penchent sur un berceau vide.

Le pauvre ange est parti, par la mort emporté ;
— Pères qui m'entendez, Dieu vous garde les vôtres ! —
Ils ne blasphèment pas, non, car en sa bonté
Le ciel leur en a donné d'autres.

Tous trois sont là, groupés au milieu de monceaux
De cadeaux radieux, — bonbons, tambours, épées,
Chevaux de bois, soldats de plomb, frêles berceaux
Où dorment de roses poupées.

Oh ! les bons cris de joie ! oh ! la franche gaîté ! . . .
Doux échappés du ciel, qui donc pourrait décrire
Ce timbre d'innocence et de sérénité
Qui sonne en votre éclat de rire !

Le coeur gonflé, le père ose à peine parler ;
Et, tandis qu'autour d'eux le frais essaim se joue,
La pauvre mère est là, triste, et qui sent couler
Deux grosses larmes sur sa joue.

— Allons, dit le brave homme, en couvrant de baisers
Les petits innocents à la voix de mésanges,
Ces jouets sont à vous ; prenez et divisez
Entre vous trois, mes petits anges.

Or, comme l'on faisait quatre parts, étonné :
— Pour qui, dit le papa, cette autre part entière ?
Et, levant ses grands yeux : — C'est, répondit l'aîné,
Pour petit frère au cimetière !

LE JOUR DES ROIS

Voici les Rois. La joie est vive à la maison.
De la cuisine on sent comme une exhalaison
De mets appétissants, de choses succulentes;
Ustensiles brunis, lames étincelantes
Au fumet des pâtés, au parfum des rôtis,
En tintements joyeux mêlent leur cliquetis.

Dans la salle à manger tout prend un air de fête;
Sur la nappe qui luit la vaisselle s'apprête;
Au salon quelqu'un joue un air étourdissant;
Le lustre du plafond rutil incandescent,
Et met des plaques d'or sur les argenteries.
La porte entre-bâillée a des chuchoteries.

Au rythme clair et gai comme un allegretto.
C'est la voix des petits qui parlent du *teau*,
Du gâteau merveilleux à la croûte dorée,
A la mie odorante, et qui, pour la soirée,
Désignera bientôt, dans ce groupe enfantin,
La reine du hasard et le roi du destin.

Ils sont là, frères, soeurs, et cousins et cousines,
Petits voisins avec les petites voisines,
Rieurs et babillards, tapageurs, triomphants . . .
Oh ! les moments bénis que ces fêtes d'enfants !

— Je serai roi, dit Paul.

— Et moi, je serai reine !

Dit Louise.

— Attendez, c'est moi la souveraine !

S'écrie Héva; j'aurai des tas de bijoux d'or.

— Moi, fait Joseph, j'aurai tout plein le corridor
De soldats.

— Pas du tout, dit Albert qui s'approche;
C'est moi le roi : j'aurai des bonbons plein ma poche !

— Non, non !

— Si ! si !

Les voix se taisent tout à coup :

On venait de frapper à la porte; et, debout
Au dehors, un enfant apparaissait dans l'ombre,
Grelottant et tendant la main dans la nuit sombre.
Cette apparition ne dura qu'un instant.

— Allons, cria le père; à table, on nous attend !
Il ne faut pas laisser refroidir ces bonnes choses.
Et tous ces blonds minois et ces figures roses,
Fous de joie, et d'un même objet préoccupés,
Autour du gai festin furent bientôt groupés.
On avait fait des plats l'inspection sommaire;
Lorsque, tout étonnée :

— Hein ! voyons, dit la mère,

Qu'a-t-on fait du gâteau des Rois ?

Tout aussitôt,

Chacun de s'écrier :

— Où donc est le gâteau ?

— Mais je viens de le mettre ici, répond la bonne.
— Plus de gâteau ! reprend le père; elle est bien bonne !
Qu'est-il donc devenu ? Quelqu'un l'aurait-il pris ?
Et les petits enfants protestent tout surpris.
Seule, Jeanne, en son coin, semblait, toute confuse,
Vouloir se dérober ou chercher une excuse.
— Toi, Jeanne ? . . .

Et la petite avoue en bégayant :
— Je l'ai donné tantôt au petit mendiant !

Et le papa charmé, que l'aveu rassérène :
— Viens m'embrasser, dit-il, Jeanne; c'est toi, la reine !

RENOUVEAU

Mais il en est de nous comme de toute fleurs.

EMILE DIAZ.

Regardez mourir la rose épuisée !
Plus de frais parfums, plus d'éclat vermeil . . .
Pour rendre la vie à la fleur brisée,
Que faudrait-il donc ? — Un peu de rosée,
Un peu de soleil.

De même, ici-bas, la vie a des stages,
Où, meurtri, froissé, le coeur se flétrit;
Ainsi que la fleur, l'âme a ses orages; —
Mais qu'un doux rayon tombe des nuages,
Et tout refléurit !

ÉPILOGUE

A vingt ans, poète aux abois,
Quand revenait la saison rose,
J'allais promener sous les bois
Mon cœur morose.

A la brise jetant, hélas !
Le doux nom de quelque infidèle,
Je respirais les frais lilas
En rêvant d'elle.

Toujours friand d'illusions,
Mon cœur, que tout amour transporte,
Plus tard à d'autres visions
Ouvrit sa porte.

La gloire, sylphe décevant
Si prompt à fuir à tire-d'aile,
A son tour m'a surpris souvent
À rêver d'elle.

Mais maintenant que j'ai vieilli,
Je ne crois plus à ces mensonges :
Mon pauvre cœur plus recueilli
A d'autres songes.

Une autre vie est là pour nous,
Ouvrte à toute âme fidèle :
Bien tard, hélas ! à deux genoux,
Je rêve d'elle !

OISEAUX DE NEIGE

PAYSAGES

LES MILLE-ILES

Massifs harmonieux, édens des flots tranquilles,
D'oasis aux fleurs d'or innombrables réseaux,
Que la vague caresse et que les blonds roseaux
Encadrent du fouillis de leurs tiges mobiles.

Bosquets que l'onde berce au doux chant des oiseaux,
Des zéphirs et des nids pittoresques asiles,
Mystérieux et frais labyrinthe, Mille-Iles,
Chapelet d'émeraude égrené sur les eaux.

Quand la première fois je vis, sous vos ombrages,
Les magiques reflets de vos brillants mirages,
Un chaud soleil de juin dorait vos verts abris;

D'enivrantes senteurs allaient des bois aux grèves;
Et je crus entrevoir ce beau pays des rêves
Où la sylphide jongle avec les colibris.

MONTEBELLO

Pittoresque manoir, retraite hospitalière
Où Papineau vaincu coula ses derniers jours,
J'aime à revoir tes murs, ta terrasse, tes tours
Secouant au soleil leur panache de lierre.

Qui suit de tes sentiers la courbe irrégulière,
En s'égarant sous bois, s'imagine toujours
Voir, dans le calme ombreux de leurs secrets détours,
Glisser du grand tribun l'image familière.

Car il vit tout entier ici — dans chaque objet;
Il aimait ce fauteuil, cet arbre l'ombrageait;
Tout nous parle de lui, tout garde sa mémoire;

Et, pour suprême attrait, sur ce seuil enchanté,
Le cœur tout grand ouvert, la Grâce et la Beauté
Ajoutent leur prestige aux souvenirs de gloire.

*LONGFONT**Château de Prosper Blanchemain.*

Ce fut, dit-on, jadis un paisible couvent
Coquettement caché sur les bords où la Creuse
Avec un bruit d'écluse, en serpentant se creuse
Un lit sonore et frais sous le saule mouvant.

Des grands arbres perçant la voûte ténébreuse,
Sa tour jumelle luit sous le soleil levant . . .
Je ne l'ai jamais vu, mais en rêve souvent
J'ai suivi les détours de son allée ombreuse.

Près du parterre en fleurs, un homme au front serein,
Où le génie a mis son cachet souverain,
Contemple avec amour l'ange de sa famille;

Son fils est là, tout près, qui se penche à demi
Sur trois gais chérubins jouant sous la charmille
Je n'en connais aucun, mais je suis leur ami.

*CASTEL-BIRAY**Villa de M. Paul Blanchemain.*

C'est un frais manoir aux formes exquises
Dont le toit domine un flot de bosquets,
Un joli castel aux abords coquets
Qui feraient envie à bien des marquises.

Le bonheur, ami des abris discrets
Si précieux toujours aux âmes éprises,
Sait ménager là de douces surprises,
Qui disent au coeur de charmants secrets.

Voyageur, ici reposez votre aile.
En apercevant la blanche tourelle,
Lorsque le soir tombe ou que le jour point,

Le passant, charmé, s'arrête à mi-côte,
Et se dit tout bas qu'on la fit si haute
Pour que l'amitié la vît de plus loin.

AMITIES

A PAMPHILE LEMAY

Ami, sur le flot noir ou la vague opaline,
Naïfs fervents du Rêve ou jouets du Destin,
Bien longtemps nous avons vers un port incertain
Ouvert la même voile à la brise féline.

Comme il est loin déjà notre premier matin !
Voici qu'à l'horizon notre soleil décline ;
Et, voyageurs lassés, du haut de la colline,
Nous tournons nos regards vers le passé lointain.

Là, calme radieux, ailleurs bourrasque sombre !
Chimère qui sourit, espoir trompeur qui sombre,
Joie ou peine, chacun réclamait sa moitié.

Et, que le vent fût doux, ou battît notre toile,
Jamais ne s'obscurcit pour nous la double étoile
Du saint amour de l'Art et de notre amitié.

A LISETTE

Enfant d'Alphonse Lusignan.

L isette, tu n'es plus le bébé d'autrefois,
Le bébé frétilant, beau lutin frais et rose,
Agaçant diabolotin dont le rire et la voix
Ont souvent déridé mon front grave ou morose.

Tout est plus sérieux dans ton air, dans ta pose;
Avant de t'embrasser, lorsque je te revois,
Il faut qu'en mon esprit je groupe et recompose
Mes souvenirs lointains qui s'égarerent parfois.

Avouons-le tout court, tu deviens grande fille.
Cela te fait sourire, et ton oeil pétille,
Moqueur, semble répondre : "Un beau malheur vraiment !"

C'est vrai, pardonne-moi; nous autres, pauvres hommes,
Nous oublions toujours, grands enfants que nous sommes,
Que ce qui vieillit l'un fait l'autre plus charmant.

A MISS WINNIE HOWELS

Bravant dans ses rigueurs notre zone neigeuse,
Tourterelle échappée à l'Orient vermeil,
Qui donc a dirigé ton aile voyageuse
Vers nos pays du Nord oubliés du soleil ?

Toi dont Venise, au chant de sa lagune heureuse,
Berça le premier rêve et le premier sommeil !
Quel caprice a conduit ta course aventureuse
Vers nos bords où l'été n'a qu'un tardif réveil ?

Oh ! je le sais, enfant ! A la plus pure flamme
Ton père, doux poète, alluma ta belle âme ;
Et, fier de nous montrer un cœur comme le tien,

Après avoir — conteur à la voix sympathique ! —
Chanté notre pays sur sa lyre exotique,
Il t'envoya vers nous pour faire aimer le sien !

*LE PRINTEMPS**A Mlle ****

Voici le Printemps, la saison des roses.
Plus de rameaux nus, de gazons jaunis;
Plus de froids matins ni de soirs moroses :
Voici le Printemps et ses jours bénis.

Voici le Printemps : aux fleurs demi-closes
La brise qui vient des bois rajeunis
Murmure tout bas de divines choses . . .
Voici le Printemps, la saison des nids.

Enfant, tout cela chez vous se révèle;
Chez vous, comme au sein de la fleur nouvelle,
La coupe d'ivresse offre sa liqueur.

Pour vous nul besoin que le temps renaisse :
Vous avez la vierge et sainte jeunesse;
C'est votre printemps, la saison du coeur.

A LUCIEN

Enfant de M. Chs Langelier.

Enfant, sous les langes de toile
Dont s'enveloppe ton sommeil,
Dis-nous, à ton premier réveil,
Le doux mystère qui te voile.

Dis, quelque chérubin vermeil
T'a-t-il apporté dans son voile ?
Es-tu le reflet d'une étoile ?
N'es-tu qu'un rayon de soleil ?

Et le petit que l'on adore,
De son regard que le ciel dore,
De son regard tendre et vainqueur,

Répond : — Je suis l'être éphémère
Né du sourire de ma mère
Reflété dans un noble cœur.

A JEHIN-PRUME

Tu m'as vu souvent applaudir, entraîné
Par ta verve attendrie et ta grâce énergique,
Grand artiste inspiré que la noble Belgique,
En talents si féconde, un jour nous a donné.

Quand ton jeu sombre et doux, caressant ou tragique,
Berçait ou remuait l'auditeur fasciné,
Comme le nerf sonore, ami, j'ai frissonné
Bien des fois sous le coup de ton archet magique.

Et pourtant je sentais que l'ingrat instrument,
Sur lequel tu faisais vibrer si puissamment
Toute la passion qui te couvait dans l'âme,

Comme au poète ardent le rythme au son moqueur,
Ne répondait qu'à peine aux élans de ton coeur . . .
Mais, voyant le reflet, je devinais la flamme.

*A Mme ANGELINA B****

Au beau pays de l'or quel attrait vous enchaîne,
Vous, la plus fraîche fleur de nos cercles aimés,
Vous qu'on ravit un soir à nos regards charmés,
Et qu'on devait nous rendre à la saison prochaine !

Qui sait ? Peut-être, hélas ! qu'en ces lieux embaumés
Où le jour est si pur et la nuit si sereine,
Et puis où vous réglez sans doute en souveraine,
Vous oubliez un peu nos cieux moins parfumés.

Oh ! revenez ! — Là-bas, sur ces rives fleuries,
Plus doux sont les parfums, plus vertes les prairies,
Les bosquets plus touffus, les échos plus charmants ;

Les oiseaux plus dorés ont la voix plus étrange . . .
Mais ici l'on soupire à votre cher nom d'ange :
Nos climats sont plus froids, mais les cœurs plus aimants.

A NERÉE BEAUCHEMIN

J'aime à gravir les monts sauvages, le matin,
A l'heure harmonieuse et pleine de mystère
Où le brouillard des nuits, rafraîchissant la terre,
Perle en bruines d'or au feuillage du thym.

Et si, du fond du val, quelque timbre argentin
Soudain dans l'air sonore éclate solitaire,
Toutes les autres voix pour moi semblent se taire,
Et j'écoute ravi la chanson du lointain.

Poète, ouvre joyeux l'aile de ton génie,
Chante ! ton chant si pur rompt la monotonie
Des vulgaires accents du grand concert banal ;

Et moi — dont le soleil à l'horizon décline, —
Je veux monter souvent sur la sainte colline,
Pour entendre de loin ton refrain matinal !

A ALFRED GARNEAU

Pourquoi chanter, ami, lorsque l'homme n'écoute
Que le son du métal, et qu'il va, délirant,
Comme un triste insensé, laisser indifférent
Ses lambeaux de croyance aux épines de la route ?

Bien longtemps j'ai voulu résister au torrent,
M'attacher aux rameaux dont s'ombrageait ma route;
Mais des illusions le baume goutte à goutte
S'échappa de mon coeur pour suivre le courant.

A bien des chocs cruels ma lyre s'est brisée;
A lutter sans espoir ma main s'est épuisée;
J'ai fui le sol mouvant qui manquait sous mon pié :

Et si, barde vaincu, parfois je chante encore,
C'est qu'il reste en mon âme une corde sonore
Qui vibrera toujours au nom de l'amitié !

A Mme JOSEPH CAUCHON

Madame, vous aimez l'artiste de génie,
Ce sculpteur inspiré dont le ciseau savant
Sut si bien reproduire, en ce marbre vivant,
De vos traits fins et doux la suave harmonie.

Vous l'avez dit : plus tard, quelqu'un viendra souvent,
Pour consoler un peu son âme endolorie,
Relire, ému, devant cette image chérie,
De votre souvenir le poème émouvant. —

Oui, c'est vrai; mais lors même où, fruit tombé de l'arbre,
Votre fils n'aurait pas ce beau buste de marbre
Pour lui parler de vous et de ses premiers jours,

Il saurait retrouver dans les cœurs, chose rare,
Mieux que vos traits charmants dans ce bloc de carrare,
Votre douce mémoire empreinte pour toujours !

POUR L'ALBUM DE Mme H. MERCIER

Avant d'écrire un mot sur cette page blanche,
Après d'elle, en rêvant, j'ai promené mon oeil;
Et, sur ce frais vélin où tant d'amour s'épanche,
L'avouerai-je ? j'ai craint de trouver un écueil.

J'hésite encore, ainsi qu'un oiseau sur la branche;
Mais, puisque de ce temple il faut franchir le seuil,
Je m'exécute, et risque une parole franche,
En songeant à celui dont vous êtes l'orgueil.

Car vous aimez, madame, un homme au coeur d'élite;
Votre âme suit son âme en fidèle acolyte,
Répendant sur sa vie un vase au doux parfum;

Et, lorsque l'on vous voit si charmante et si bonne,
On sent qu'il a voulu mêler, dans sa couronne,
La fleur de poésie aux lauriers du tribun.

A ADOLPHE POISSON

A l'heure où le loup rôde en cherchant sa pâture,
Heure sombre où l'enfant tressaille au moindre bruit !
Quand, au fond du ciel morne où nul astre ne luit,
L'ombre, sinistre oiseau, plane sur la nature,

Souvent le voyageur, égaré dans la nuit,
Laisse flotter la rêne au col de sa monture ;
Et l'animal, cessant d'aller à l'aventure,
D'un pas ferme, tout droit au gîte le conduit.

Ta muse, c'est la sûre et fidèle cavale,
Poète ! et tu pourrais errer par intervalle,
Tâtonnant sur la voie où le doute est vainqueur ;

Mais à son noble instinct toujours tu t'abandonnes,
Certe ! et voilà pourquoi, même quand tu fredonnes,
Tu sais si bien trouver tous les chemins du cœur !

A MA FEMME

La veille de notre mariage.

Hélas ! ma douce amie, elle fut bien ardue
La route que sans toi j'avais à parcourir;
Et de tout ce qu'on peut endurer sans mourir
Mon cœur a bien des fois mesuré l'étendue.

Souvent j'ai failli croire, à force de souffrir,
A la Fatalité sur mon front suspendue;
Et si mon âme, enfant, dans le doute éperdue,
N'a pas senti parfois son courage tarir,

C'est que, lorsque le vent du Nord battait ma voile,
L'Espérance était là, resplendissante étoile
Dont le rayon béni venait sécher mes pleurs.

Cette étoile, aujourd'hui, c'est ton regard céleste,
Enfant ! et, pour payer ce bonheur qui me reste,
C'est encore trop peu que vingt ans de douleurs !

CHÈRE RELIQUE

Je possède un bouquet de pauvres fleurs fanées,
Que je garde, jaloux, comme on garde un trésor;
Car dans ce cher débris je crois trouver encor
Le parfum de la main qui me les a données.

Et quand mon souvenir remonte en son essor
De mes jours de bonheur les rives fortunées,
Sur ces roses, que seul le temps a profanées,
Un doux rayon d'amour sème des reflets d'or.

Pauvres fleurs ! . . . bien souvent, inutiles rosées,
Les larmes de mes yeux vous auront arrosées,
Sans rien vous rendre, hélas ! de votre éclat vermeil.

N'importe, je vous aime, ô reliques bénies !
Restez là sur mon cœur; et mes lèvres ternies
Vous presseront encor dans mon dernier sommeil !

A MON CHER FILLEUL

LOUIS BERGEVIN

(pièce inédite)

Pour le 1er Janvier 1908.

Toi que la vie à peine effleure de son aile;
Toi qui de l'innocence, au fond de ta prunelle
Gardes encor l'éclat vermeil;
Enfant ! toi dont les jours sont pleins de douces choses,
Et qui ne vois, la nuit, que des chimères roses
Qui se penchent sur ton sommeil.

Toi qui goûtes encor les tendresses sans nombre
De celle devant qui s'effacent comme une ombre
Toutes les amitiés d'un jour !
Qui de pur dévouement n'est jamais assouvie;
Qui nous donne son âme, et qui nous fait la vie
Douce comme un baiser d'amour !

Toi qui sais les effets sans deviner les causes,
Et qui souris de voir nos figures moroses
S'épanouir à tes ébats;
Toi dont le coeur est comme une onde transparente,
Et dont la foi naïve est encore ignorante
Des tristes choses d'ici-bas !

Ecoute ! il est un temps dans l'existence humaine,
Où sous le lourd fardeau que l'âge nous amène,
Le front se penche soucieux ;
Où le coeur se flétrit, où l'âme desséchée,
Comme une pauvre fleur à sa tige arrachée,
S'effeuille à tous les vents des cieux !

Un temps où les soucis, de leurs ongles arides,
Sur nos traits fatigués ont buriné leurs rides
Au milieu d'étranges pâleurs ;
Où l'homme mûr, qui sent venir sa fin prochaine,
Traîne derrière comme une immense chaîne,
Dont les anneaux sont des douleurs !

Une époque où souvent, gémissante et blessée,
Après avoir, du ciel où planait sa pensée
Vu fuir les blanches visions,
L'âme humaine, égarée aux détours de la route,
S'achemine à tâtons dans les sentiers du doute,
Veuve de ses illusions !

Tu ne sais pas encor par quel triste mystère
Se rencontrent, parmi les puissants de la terre,
Tant de fronts sombres et rêveurs . . .
Crois-moi, même ceux-là sont peu dignes d'envie,
Car les fruits les plus beaux de l'arbre de la vie
Ont souvent d'amères saveurs !

Ah ! si l'ange qui tient le fil des destinées,
A jamais suspendant le cours de tes années,
Pouvait, d'un arrêt souverain,
Eterniser un jour, sous ta paupière humide
Le rayon saint et pur que ton âme candide
Fait luire dans ton oeil serein !

Si tu pouvais garder ton enfance suave . . . !
Mais tu vieillis aussi, ton front devient plus grave;
Bientôt ta raison va s'ouvrir
Aux secrets d'ici-bas qu'il nous faut tous connaître
Tôt ou tard, ô mon ange ! — et ce sera peut-être
Demain à ton tour de souffrir !

Mais non ! de miel doré la coupe est pleine encore;
Souris à l'avenir; ta radieuse aurore
Brille d'un éclat triomphant !
Mais aux déceptions que ton coeur s'accoutume !
Et qu'il arrive tard le jour plein d'amertume,
Où tu regretteras de n'être plus enfant.

LUI

Il a bientôt deux ans. Parfois, quand je le gronde,
Il baisse ses grands yeux qu'une larme a ternis;
Et puis, avec des airs de douceurs infinis,
Il relève vers moi sa belle tête blonde.

Et tout à coup, — l'enfance a ces retours bénis, —
D'un sourire joyeux sa figure s'inonde;
Il jase en éclatant de rire, et sa faconde
Semble un gazouillement d'oiseaux au bord des nids.

Alors au fond de moi quelque chose remue;
De tendresses sans nom ma pauvre âme est émue;
Sous mes cils à mon tour je sens des pleurs jaillir . . .

Merci, mon Dieu, merci ! vous dont la pitié sainte
A mêlé ce rayon de miel à notre absinthe :
L'enfant aimé pour nous consoler de vieillir !

*EN MER**A ma petite Marie-Jeanne.*

L'océan roule en paix sa houle souveraine,
Où, mobile, se joue un reflet de ciel clair :
Et, les ailes au vent, comme un oiseau de l'air,
Notre steamer géant y plonge sa carène.

Le soleil radieux s'enfonce dans la mer,
Dorant l'immensité de sa splendeur sereine;
Sur les flots monte au loin comme un chant de sirène . . .
Et pourtant, sur ma lèvre pèrre un sourire amer.

Le spectacle est charmant, féerique, unique au monde;
Mais j'aime mieux les soirs où l'âpre bise gronde
Et dans les grands huniers jette son cri strident;

Ah ! c'est qu'il est trop lent le vaisseau qui m'enlève,
Et que je vois là-bas, loin là-bas, dans mon rêve,
Un doux berceau béni qu'on berce en m'attendant.

MA PETITE LOUISE

Celle-ci, c'est Louise; elle est la plus petite.
C'est un lutin; pourtant je l'aime encor beaucoup,
Quand, rieuse, elle vient s'enlacer à mon cou,
Comme autour d'un vieux tronc la frêle clématite.

C'est qu'elle sait très bien, l'espiègle, le froufrou,
Qu'étant la moins âgée elle est la favorite,
Et qu'on ne donnerait sa caresse hypocrite
Ni son baiser mutin pour tout l'or du Pérou.

Douces amours d'enfants, quelle fraîche rosée
Pour le front qui vieillit, et pour l'âme épuisée
Par les nuits de travail et les jours de combat !

Ah ! Louise, plus tard, Dieu te fera connaître
Tout l'immense bonheur qui frissonne en mon être,
Quand ton front d'ange vient frôler mon coeur qui bat.

*A MA PETITE PAULINE**Le jour de sa première communion.*

Qui donc ainsi te transfigure, ô ma Pauline ?
Quel nimbe dore ainsi ton sourire enfantin ?
Un timbre étrange vibre en ta voix cristalline :
Des immortels concerts est-ce un écho lointain ?

Aujourd'hui pourquoi donc à ta lèvre câline
Osé-je à peine offrir mon baiser du matin ?
Ah ! c'est qu'après t'avoir admise au grand festin,
L'ombre auguste d'un Dieu sur ta tête s'incline.

Je sais sur toi planer l'immensité divine :
Dans tes yeux, pur miroir de ton âme, on devine
Que tu viens de gravir les éternels sommets.

Enfant, garde toujours cette ineffable empreinte !
Et que le souvenir de la céleste étreinte
Dans ton cher petit coeur ne s'efface jamais !

INTIMITES

A MES ENFANTS

Avant tout, mes enfants, soyez bons : la bonté,
C'est le sceptre devant lequel tout genou plie.
Travaillez : le bonheur n'est jamais acheté
Que par le noble orgueil de la tâche accomplie.

Pardonnez : le pardon, c'est la paix ennoblie
Par les justes dédains d'une sainte fierté.
Elle n'existe plus l'injure qu'on oublie;
Ignoré, le méchant n'a jamais existé.

Pardonnez, travaillez, soyez bons ! qui peut dire
Ce que vaut quelquefois l'aumône d'un sourire ?
Notre âme est un oiseau qui, hardi dans son vol,

A besoin d'horizon serein et diaphane :
Toute pensée amère, ou perverse, ou profane,
Comme un fil ennemi retient son aile au sol.

A MON FRÈRE ACHILLE

Frère, tu veux causer; tu veux que je rassemble
Mes souvenirs; tu veux, me tenant par la main,
Comme un vieillard penché sur son bâton qui tremble,
Des jours qui ne sont plus remonter le chemin.

Il fut rude, souvent, ce long passé qui semble
Pourtant si court, plus tard, au pauvre coeur humain !
Nous n'avons pas fléchi, car nous étions ensemble;
Nous le sommes encor : le serons-nous demain ?

C'est l'avenir, vois-tu, qui frappe à notre porte;
Laissons le passé fuir avec ce qu'il emporte;
Oublions s'il fut triste ou s'il fut caressant;

Et, pour braver le sort et ses coups arbitraires,
Rendons grâces au ciel qui nous fit deux fois frères :
L'une par la pensée et l'autre par le sang !

A MA SOEUR MARIE

Au retour de son voyage de nocces.

Ma soeur, comme oiseau qui traverse la nue,
Quand le soleil d'avril sur ses ailes a lui,
Enfant naïve hier, femme heureuse aujourd'hui,
Au doux nid paternel te voici revenue.

L'homme aimé que ton coeur s'est donné pour appui
T'avait bien loin de nous trop longtemps retenue;
Il te ramène enfin : sois donc la bienvenue !
Au cercle du foyer qui s'ouvre devant lui.

Approche; asseyons-nous autour du feu qui tremble;
Nos âmes et nos mains se mêleront ensemble :
Quand il est partagé le bonheur est plus grand.

Puis, en te souhaitant des jours exempts de larmes,
Nous nous demanderons lequel a plus de charmes,
L'ange qu'on nous ravit ou l'ange qu'on nous rend !

A Mme OSCAR DUNN

Cousine, j'aime à voir sourire vos dents blanches ;
J'aime entendre éclater votre rire mutin :
Jamais son plus joyeux, timbre plus argentin,
N'ont encor résonné sur des lèvres plus franches.

On dirait un oiseau lançant, de branche en branche,
Dans l'éther du ciel pur son hymne du matin . . .
Ah ! c'est que le bonheur que vous fit le destin
Eclate dans vos yeux, bleus comme les pervenches.

Le bonheur ! le bonheur ! ô trésor précieux
Que notre sphère envie à la splendeur des cieux !
Rose du paradis que tout homme a rêvée !

Mot de l'immense énigme où le coeur se confond !
Mot qui pour l'âme humaine est un gouffre profond !
Bonheur ! perle sans prix que vous avez trouvée !

A Mlle HONORINE CHAUVEAU

A quoi donc rêvent-ils, vos beaux yeux andalous,
Quand, voilant à demi sa lueur incertaine,
Votre regard s'en va se perdre loin de nous,
Comme s'il contemplant quelque image lointaine ?

Quand vous semblez chasser toute pensée humaine
Et que, sur le clavier au son plaintif et doux,
Sans but, las et distrait, votre doigt se promène,
Jeune fille rêveuse, à quoi donc songez-vous ?

Oh ! sans doute qu'alors votre âme ouvre ses ailes,
Et s'en va retrouver, dans des sphères nouvelles,
Ceux que le ciel emporte, hélas ! et ne rend pas !

Nous vivons dans un monde où presque tout s'oublie ;
Mais il reste toujours quelque chaînon qui lie
Aux anges de là-haut les anges d'ici-bas !

VIEUX SOUVENIRS

Oui, je suis revenu sous la fenêtre aimée,
Dérobée à moitié sous les grands arbres verts,
Où, pour ouïr du soir les murmures divers,
Vous penchiez si souvent votre tête charmée.

Les oiseaux gazouillaient dans les sentiers couverts;
Les fleurs ouvraient au vent leur corolle embaumée;
Et, saluant de loin la fenêtre fermée,
Je m'arrêtai pensif pour crayonner ces vers.

La brise au vol serein jouait dans les ramilles;
D'âcres senteurs montaient des épaisses charmilles;
Le Couchant teignait d'or le front de la villa;

Et, cependant, malgré ces splendeurs réunies,
Ces rayons, ces parfums, ces fleurs, ces harmonies,
Le deuil planait partout, car vous n'étiez plus là !

MA PETITE CHAISE

Dans l'ombre, autour de moi quand le soir est tombé,
Je regarde souvent d'un oeil mélancolique
Un pauvre petit meuble, une ancienne relique
Qui retient longuement mon esprit absorbé.

Et quand le souvenir penche mon front courbé,
Oubliant de l'objet la forme un peu rustique,
Mon rêve ému revêt d'un nimbe poétique
Cette épave qui fut ma chaise de bébé.

Ah ! c'est que j'y revois mon enfance éphémère,
Le souris paternel, le baiser de ma mère . . .
Et je songe pensif au glorieux retour,

Quand dans ses bras ouverts — innoubliable fête ! —
D'autres bébés joufflus, anges à blonde tête,
Enfants de mes enfants s'assièrent à leur tour.

*A MON FILLEUL, Louis BERGEVIN**1er janvier 1905.*

Enfant ! — ô douce fleur qu'un printemps fit éclore !
De cette vie à peine eus-tu franchi le seuil,
Que jamais on ne vit plus triomphant accueil
Saluer parmi nous plus ravissante aurore !

Tu ne connais encor ni tristesse ni deuil ;
S'il est des jours amers ton âme les ignore . . .
Et pourtant l'on a vu l'horizon que Dieu dore
Sous de brillants reflets cacher plus d'un écueil.

Oui, mais, fixant pour toi le cours des destinées,
La fée aux ailes d'or des heures fortunées
Dès ton premier soleil te marqua de son sceau.

Puisses-tu, si jamais gronde au loin la tempête,
Voir, toujours et partout, sourire sur ta tête
L'astre dont le rayon caressa ton berceau !

LE CRÊPE

La feuille du printemps que le zéphir effleure
Et qu'un soleil ami dore de ses rayons,
Est loin de se douter que bientôt viendra l'heure
Où l'hiver l'étreindra dans ses froids tourbillons.

De même trop souvent l'âme humaine se leurre,
Sans voir le gouffre au bord duquel nous sommeillons,
Jusqu'à ce qu'éveillé soudain, l'on saigne et pleure
Sous la morsure, hélas ! de cuisants aiguillons.

L'oiseau des jours sereins avait plié son aile
Sur ma tente, où, croyant sa chanson éternelle,
Des autans envieux je narguais la rigueur.

Un jour on est venu mettre un crêpe à ma porte . . .
Et depuis lors, Seigneur, ce crêpe je le porte
Fixé par une épine au tréfond de mon coeur.

FIAT VOLUNTAS

Vous me l'aviez donné, vous me l'avez ôté,
Mon cher petit trésor, mon amour blond et rose
Lui qui, d'un seul sourire, en mes jours de névrose,
Ramenait à mon front le calme et la gaieté.

Vous me l'avez ôté, Seigneur; et quand j'arrose
De mes pleurs le berceau vide qu'il a quitté,
Je sens que le bonheur et la sérénité
Ont aussi déserté mon pauvre cœur morose.

Mon chérubin chéri, mon doux bébé mignon,
De mes vieux ans futur et dernier compagnon,
Vous me l'aviez donné dans un beau jour de fête.

Un seul de ses regards était pour moi sans prix :
Pourquoi donc en mes bras l'avoir si tôt repris ? . . .
Et pourtant, ô mon Dieu, ta volonté soit faite !

A MES FILLES

C'était le premier né, votre aîné, mes chéries.
Il avait rajeuni mon coeur désenchanté.
Et de tout le bonheur qu'il avait apporté,
Nous fîmes ses jours clairs et ses heures fleuries.

Il fut aimé de tous, béni, choyé, gâté.
On s'extasiait même à ses espiègeries.
Hélas ! Dieu ne veut pas de ces idolâtries ;
Et seul le souvenir de ce temps est resté.

Enfants, il ne faut pas pleurer la vie entière,
Croyez-moi, nos chers morts couchés au cimetière
Ne nous demandent point qu'on s'occupe autant d'eux.

Aussi, quand vous verrez sangloter votre mère,
Pour mettre un peu d'oubli dans sa pensée amère,
En songeant à l'absent, embrassez-la pour deux.

A M. LE COLONEL DAMELINCOURT

de Jurançon.

Vous l'avez donc connu notre pauvre exilé !
A travers les périls de l'océan qui gronde,
Pour promener ses pas errants autour du monde,
Loin du foyer, un jour, il s'en était allé.

Et quand le voyageur, las, souffrant, isolé,
Suspendit près de vous sa course vagabonde,
Laisant tomber sur lui votre pitié profonde,
Au nom d'un père absent vous l'avez consolé.

C'est ce père aujourd'hui, qui, penché sur la pierre
Humide encor des pleurs jaillis de sa paupière,
L'oeil tourné vers son ciel pour jamais obscurci,

Dans l'âpre égarement de son âme en détresse,
Du bout des mers vous tend les bras, et vous adresse,
Entre deux longs sanglots, son douloureux merci !

AU FRÈRE STEPHEN

J'ai planté ce matin un bouquet éphémère
Au-dessus du cher mort sous le tertre endormi;
Et je veux, un moment, dans votre sein d'ami
Epancher le trop plein de ma détresse amère.

Dieu, qui ne fait jamais les choses à demi,
Près du pauvre exilé vous mît comme une mère;
Et quand le sort fatal vint briser ma chimère
Des peines de mon coeur votre coeur a gémi.

Aussi, dans le secret de mon âme froissée,
Je vous confonds tous deux, et ma triste pensée
Va de celui que j'aime à celui que j'aimais.

Hanté par l'un, je sens que l'autre me regarde;
Je vous complète l'un par l'autre, et je vous garde
Tous deux dans ma tendresse alliés pour jamais.

A Mlle ALMITA LE DUC

O ma chère Almita, dis-moi, t'en souvient-il ?
Ce n'était qu'un bébé, tu n'étais qu'un doux ange;
Et Dieu sait quel courant de sympathie étrange
Vous pénétra tous deux de son charme subtil.

Puis l'âge vint; la vie est un décor qui change.
Pourtant, presque mourant, quand il revint d'exil,
Ton nom fit souvent poindre une larme à son oeil :
Du temps et de l'oubli toujours le coeur se venge.

Tout est passé, ma chère; et ton petit ami
Repose maintenant dans sa tombe endormi;
Si fragile est la base où tout espoir se fonde !

Il dort, et j'attends l'heure où, pensive, à genoux,
Celle qui l'eût aimé viendra, seule avec nous,
Laisser tomber un pleur sur la fosse profonde.

*A MA PETITE-FILLE EMMA**1er janvier 1905.*

Viens, mon bébé chéri ! viens vite, je t'attends
Là, sur mon coeur qui bat; et pardonne si j'ose,
Réchauffant mon automne auprès de ton printemps,
Pencher mon front ridé sur ta frimousse rose.

S'ils veulent effleurer ta lèvre demi-close,
Ne repousse pas trop mes baisers tremblotants;
Et, tandis que ta tête entre mes bras repose,
Laisse un peu tes trois mois rire à mes soixante ans !

Des souhaits de bonheur c'est la fête, mignonne;
Partout l'ivresse chante et la gaieté rayonne;
A la ronde on s'embrasse en un joyeux élan;

Et, tout vieux que je suis, je sens à ma prunelle
Perler un pleur d'amour, quand ma main paternelle
Se lève pour bénir ton premier jour de l'An !

MELANGES

*LA FRANCE**Au poète Prosper Blanchemain.*

Toi dont l'aile plana sur notre aurore, ô France !
Toi qui de l'idéal connais tous les chemins !
Toi dont le nom, fanfare aux éclats surhumains,
De tout peuple opprimé sonne la délivrance !

Terre aux grands deuils suivis d'éclatants lendemains !
Noble Gaule, pays de l'antique vaillance,
Qui sus toujours unir, merveilleuse alliance,
Au pur esprit des Grecs, l'orgueil des vieux Romains !

Toi qui portes au front Paris, l'auguste étoile
Qui de l'humanité dirige au loin la voile,
Nous, tes fils éloignés, nous t'aimons, tu le sais !

Nous acclamons ta gloire et pleurons tes défaites . . .
Mais c'est en écoutant le chant de tes poètes
Que nous sentons surtout battre nos coeurs français !

A LÉON XIII

Sur tous les meurt-de-faim qu'épuise la corvée,
Sur tous les révoltés qu'étrangle le carcan,
Sur le vieux monde amer, sur l'éternel volcan,
Comme un soleil de paix une Ame s'est levée;

Grande âme qui tressaille à toute aube rêvée :
Grand coeur qui, sous le porche du Vatican,
Nous fait, dans son amour, songer au pélican
Qui se perce le flanc pour nourrir sa couvée.

Oh ! lorsque, sur le seuil des pâles horizons,
En troupeaux effarés, hélas ! nous nous taisons,
Prophète à l'oeil de feu, pontife à la voix tendre,

La croix en main, debout sur les sommets sacrés,
Qu'il est beau de te voir ! qu'il est bon de t'entendre
Dire à tous les rayons : — Plus de barrière, entrez !

*ALBANI**au chevet funéraire de la reine Victoria.*

Froide, et couronne au front, la morte bien-aimée
Reposait sur un lit de rose et de jasmin;
Sombre, et debout devant la forme inanimée,
Pleurait le fils d'hier, monarque de demain.

Non loin se prosternait une autre renommée,
Artiste dont la gloire a doré le chemin,
Diva cent et cent fois des foules acclamée . . .
Le roi s'approcha d'elle et la prit par la main.

— Chantez ! dit-il : — Alors une voix chaude et tendre
Vibra dans le silence auguste, et fit entendre
Comme un long chant de deuil doucement sangloté . . .

Emotion suprême ! ineffable harmonie !
C'étaient la Royauté, la Mort et le Génie
Qui mêlaient devant Dieu leur triple majesté !

A RHEA

C'est la Muse elle-même, ô Rhéa, qui t'inspire,
Et t'ouvre à deux battants la porte du succès.
Marche ! et nos coeurs émus t'aplaniront l'accès
Des sommets où la gloire a fixé son empire.

Oui, nous t'applaudirons, noble artiste qui sais,
Soit que ta voix éclate ou sanglote ou soupire,
Animer parmi nous les héros de Shakespeare
Du pur souffle de l'art et de l'esprit français.

Tous les sentiments vrais te palpitent dans l'âme.
L'idéal même trouve un reflet de sa flamme
Dans ton jeu plein de charme et de virilité;

Et rien qu'au seul aspect de ta grâce candide,
Chacun croit voir briller, sur ta tête splendide,
L'étoile du Génie au front de la Beauté !

A ROSITA

Aux frais bourdonnements des abeilles adorées,
Aux chants du rossignol se prolongeant sur l'eau,
Aux confuses rumeurs des limpides soirées,
Aux duos amoureux de l'onde et du roseau,

A l'orchestre enivrant des brises éplorées
Qui bercent des forêts l'harmonieux réseau,
N'as-tu pas dérobé ces notes inspirées
Qui vibrent, Rosita, dans ton gosier d'oiseau ?

Mais non, ô douce artiste ! ô belle charmeresse !
Des sons les plus divins la troupe enchanteresse
N'a jamais en nos coeurs créé plus doux émois ;

Car, vois-tu, quand la foule à ton chant suspendue,
Frémit d'enthousiasme et t'acclame, éperdue,
C'est un esprit d'en haut qui parle par ta voix !

LE VIEUX MONTRÉAL

Dans leurs excursions des tropiques aux pôles,
Nos pères, à travers fleuves, monts et marais,
Avec leurs vieux mousquets gelés sur leurs épaules,
Ouvraient à deux battants les portes du progrès.

Sur le flanc des rochers ou du fonds des forêts,
Leur baguette faisait surgir des métropoles . . .
C'est par eux, Montréal, que tu nous apparais
Désormais le front ceint d'un bandeau de coupoles.

Salut, pages où l'art a, d'un savant pinceau,
Su, presque pas à pas, retracer le berceau
D'un grand centre aujourd'hui peuplé de fortes races !

Chacun de nous, devant ce passé disparu,
Doit se dire, en voyant le chemin parcouru :
Nos aïeux étaient grands; sachons suivre leurs traces !

CHÂTEAUX EN ESPAGNE

Charmant pays du Cid et de Don Diego,
Espagne, Aragon, Castille, Andalousie,
Doux climats, où les vents sont chargés d'ambrosie,
Sol qu'adora Musset, et que chanta Hugo !

Souvent, l'aigrette au front comme un noble hidalgo,
Dans un nimbe vermeil, j'ai vu ma fantaisie
Cueillir dans tes jardins la fleur de poésie,
Et sous ton ciel d'azur danser le fier tango.

J'ai maintes fois erré dans tes vieux palais maures;
Je me suis endormi sous tes verts sycomores;
J'ai vu, près du flot clair qui baigne tes coteaux,

La tzigane à l'oeil noir mirer l'or de son pagne . . .
Et, sur tes bleus sommets j'ai bâti cent châteaux;
Mais, hélas ! c'étaient tous des châteaux en Espagne.

*RÉPONSE**au sonnet d'Arvers.*

Non, non, votre secret n'était pas un mystère.
Cet amour éternel discrètement conçu,
Vous avez, ô poète, eu grand tort de le taire :
Celle que vous aimiez l'a toujours fort bien su.

Vous n'avez point passé près d'elle inaperçu ;
Votre âme à ses côtés n'était pas solitaire ;
Mais vous avez perdu votre temps sur la terre :
N'osant rien demander, vous n'avez rien reçu.

Les femmes ont le cœur aussi subtil que tendre :
Pas une, soyez sûr, qui marche sans entendre
Le moindre des soupirs exhalés sur ses pas.

A l'instinct de leur sexe uniquement fidèles,
Des centaines, croyant vos vers tout remplis d'elles,
Raillaient votre silence . . . et ne vous plaignaient pas.

VARIATIONS SUR LE MÊME SUJET

Pour tous — elle excepté — ma vie a son mystère :
Un amour éternel depuis longtemps conçu.
Mon cœur en débordait; pourtant j'ai dû le taire :
Nul profane ici-bas n'en a jamais rien su.

A distance je vis, discret, inaperçu;
On me croit en ce monde un passant solitaire;
Mais j'eus plus que ma part de bonheur sur la terre;
Nul ne saura jamais tout ce que j'ai reçu.

Jamais femme ne fut plus qu'elle douce et tendre;
Je la suis en silence, et sans paraître entendre
Les murmures flatteurs soulevés sur ses pas.

Et, tandis que, dans l'ombre, à mon secret fidèle,
Je trace en mon émoi ces vers tout remplis d'elle.
Plusieurs s'étonneront, et ne comprendront pas.

TOMBE ISOLÉE

A Varennes, pays de calme et de bien-être,
Au milieu d'un enclos ombragé de grands fûts,
Blanche, parmi le vert des herbages touffus
Une pierre tombale est là sous ma fenêtre.

Pauvre mort délaissé ! je ne veux rien connaître
Ni même soupçonner rien de ce que tu fus ;
Pourtant à ta pensée un sentiment confus
De troublante pitié me hante et me pénètre.

Serait-ce que la mort elle-même a le don
Au-delà du cercueil de sentir l'abandon ?
La tombe a-t-elle aussi ses ennuis ? non sans doute ;

Mais le coeur, pauvre coeur — à quoi bon le nier ? —
Est bien fait pour aimer sans fin, puisqu'il redoute
Jusqu'au fond du tombeau l'isolement dernier.

LA MORT

Pourquoi craindre la mort, la grande inévitable ?
Qu'elle soit le repos, qu'elle soit le réveil,
Pourquoi de cette aurore ou de ce bon sommeil,
Se faire sans raison un spectre redoutable ?

Aucun fantôme n'est effrayant au soleil;
De même qu'on accueille un ami véritable,
Si l'Hôte au front pâli, prend place à notre table,
Levons en son honneur la coupe au jus vermeil !

Pour moi, je me confie à la Justice immense;
Or, ta justice, à toi, Seigneur, c'est la Clémence !
Aussi, par ta bonté céleste rassuré,

Quand le terme viendra de ma course éphémère,
Je pencherai ma tête, et je m'endormirai
Sans peur, comme un enfant sur le sein de sa mère !

JANVIER

La tempête a cessé. L'éther vif et limpide
A jeté sur le fleuve un tapis d'argent clair,
Où l'ardent patineur à l'envol intrépide
Glisse, un reflet de flamme à son soulier de fer.

La promeneuse, loin de son boudoir tépide,
Bravant sous les peaux d'ours les morsures de l'air,
Au son des grelots d'or de son cheval rapide,
A nos yeux éblouis passe comme un éclair.

Et puis, pendant les nuits froidement idéales,
Quand, au ciel, des lambeaux d'aurores boréales
Battent de l'aile ainsi que d'étranges oiseaux,

Dans les salons ambrés, nouveaux temples d'idoles,
Aux accords de l'orchestre, au feu des girandoles,
Le quadrille joyeux déroule ses réseaux.

JUILLET

Depuis les feux de l'aube aux feux du crépuscule,
Le soleil verse à flots ses torrides rayons;
On voit pencher la fleur et jaunir les sillons :
Voici les jours poudreux de l'âpre canicule.

Le chant des nids a fait place au chant des grillons;
Un fluide énervant autour de nous circule;
La nature, qui vit dans chaque animalcule,
Fait frissonner d'émoi tout ce que nous voyons.

Mais quand le boeuf qui broute à l'ombre des grands chênes
Se tourne haletant vers les sources prochaines,
Quel est donc, dites-vous, ce groupe échevelé

Qui frappe les échos de ses chansons rieuses ?
Hélas ! c'est la saison des vacances joyeuses . . .
Comme il est loin de nous ce beau temps envolé !

OCTOBRE

Les feuilles des bois sont rouges et jaunes;
La forêt commence à se dégarnir;
L'on se dit déjà : L'hiver va venir,
Le morose hiver de nos froides zones.

Sous le vent du nord tout va se ternir . . .
Il ne reste plus de vert que les aulnes
Et que les sapins dont les sombres cônes
Sous les blancs frimas semblent rajeunir.

Plus de chants joyeux, plus de fleurs nouvelles !
Aux champs moissonnés les lourdes javelles
Font sous leur fardeau crier les essieux.

Un brouillard dormant couvre les savannes;
Les oiseaux s'en vont, et leurs caravanes
Avec des cris sourds passent dans les cieux.

A MES SONNETS

Pauvres petits oiseaux que le caprice enlève
Aux paisibles abris de vos taillis secrets,
Vous allez demander aux regards indiscrets
Un peu de cet éclat que toute enfance rêve.

Pauvres petits oiseaux, sur vos humbles attraits,
Vous voulez, dites-vous, que l'aurore se lève . . .
Mais dans les pleurs souvent un beau songe s'achève,
Et la gloire a coûté bien des cuisants regrets.

N'importe ! ouvrez au vent vos ailes frémissantes.
Bravez, petits oiseaux, nos saisons menaçantes :
La tempête a toujours son lendemain vermeil ;

La pelouse a des tons plus verts après l'averse ;
Et l'azur vif où nul nuage ne se berce
Ne sait pas refléter les rayons du soleil.

EPAVES POETIQUES

A SA MAJESTÉ VICTORIA 1^{ère}

A l'occasion du 60^e anniversaire de son couronnement.

Sonnez, clairons ! sonnez, buccins ! sonnez, fanfares !
Flèches, dômes et tours, flambez comme des phares !
Bronze des carillons, tonnerres des crénaux,
Que votre voix réponde aux clameurs délirantes ;
Et que cent millions de poitrines vibrantes
Mêlent un long vivat aux chants nationaux !

Qu'on festonne les murs ! qu'on pavoise les rues !
Que partout, au dessus des foules accourues,
Flotte un vol d'étendards sous le ciel radieux !
Qu'un essaim de drapeaux couronne tous les faites :
C'est le roi des grands jours, c'est la fête des fêtes,
L'anniversaire auguste, éclatant et joyeux !

Que va-t-on célébrer ? . . . Quelque nom de victoire
Inscrit en lettres d'or au fronton de l'histoire ?
Quelque héros fameux par le glaive et le sang ?
Quelque dompteur de rois, fier gagnant de batailles,
Colosse aux seins d'acier dont les plus hautes tailles
N'atteignent point le torse orgueilleux et puissant ?

Est-ce au moins quelque Etat, nation souveraine,
Qui fête son triomphe en quelque molle arène
Où sa gloire a conquis quelque immense renom,

Ou laissé sur ses pas quelque immortelle trace ?
D'un pays tout entier ou de toute une race
Est-ce l'apothéose éblouissante ? Non !

Non ce n'est pas non plus, aux murs du Colysée,
La rivale traînant sa rivale écrasée;
Point de tombe à genoux sur le bord du chemin
Pour voir un favori du canon et du sabre,
Eperonnant les flancs d'un cheval qui se cabre,
Passer l'éclair au front et la foudre à la main !

Non ! silence aux accents des songes épopées !
Aux cris victorieux comme au choc des épées !
Point d'outrage aux vaincus sous les yeux de leurs fils !
Point de morgue insensé agitant fer et flammes
Au grand soleil, pour mieux aviver dans les âmes
Les tragiques rancoeurs des éternels défis !

Non ! c'est l'ovation clémente et magnifique;
C'est le couronnement sublime et pacifique
De tout ce que la gloire a de moins offensant;
Le coeur tout débordant d'émotion suprême,
C'est plus qu'un peuple entier, c'est l'humanité même
Qui pousse vers le ciel un cri reconnaissant.

Hommes de l'avenir, cette fête est la vôtre;
Car sous tous les climats, d'un hémisphère à l'autre,
C'est l'hymne du Progrès et de la Liberté;
Sous la même bannière, alliances bénies
C'est l'immense hosanna de vingt races unies
Dans un pacte d'amour et de fraternité !

O Reine ! soixante ans ont passé sur le monde
Depuis l'heure où, fidèle aux antiques serments,
Le voeu d'un peuple altier mit sur ta tête blonde
Le vieux bandeau royal des vieux césars normands.

Tu sortais de l'enfance, et l'existence encore
N'avait été pour toi qu'un matin triomphant ;
C'était cruellement assombrir ton aurore ;
C'était d'un poids bien lourd charger ton front d'enfant.

Le sceptre va trembler entre tes mains débiles ;
Ton épaule ploiera sous ce fardeau de roi ;
L'aveugle populaire, aux instincts si mobiles,
Courbera-t-il longtemps son orgueil devant toi ?

La Révolte, semblable au levain qui fermente
Remue en Amérique et gronde en Orient ;
Ne va-t-il pas sombrer, vaincu par la tourmente,
Ce trône où ta beauté commande en souriant ?

Mais non ! A ton aspect la Révolte désarme ;
Toute haine se fond à ta sérénité ;
Devant la douce enfant dont il subit le charme,
Le vieux lion s'apaise et se couche dompté.

Et soixante ans, on vit, au milieu des désastres
De ce grand siècle en proie à tant de vents divers,
L'étoile d'Albion grandir parmi les astres,
Et ses rayonnements éblouir l'univers.

Sur les flots déchaînés, solide comme l'Arche,
La noble nef, cinglant au milieu des hourras,
Vogua, sans qu'un revers vint ralentir sa marche,
Vers les sommets féconds des nouveaux ararats.

Voyage solennel ! sublime traversée !
 Jamais on n'avait vu, sur plus vaste chemin,
 Plus ostensiblement, la divine pensée
 Vers des destins plus hauts guider l'esprit humain.

Jamais on n'avait vu, malgré tous les présages,
 Des rivages du Gange aux bords du Saint-Laurent,
 Sous un même drapeau flottant au vent des âges,
 Semblable impulsion vers le noble et le grand.

Ce fut un cycle d'or, de calme et de lumières,
 A l'appel du Génie aux multiples aspects,
 On vit même au foyer des plus humbles chaumières,
 Naître une ère d'espoir, de justice et de paix.

La vierge Liberté chanta toute sa gamme.
 Et le monde, de l'un jusqu'à l'autre océan,
 Regardait, étonné, cet empire géant
 Agenouillé devant le sceptre d'une femme !

Ce sceptre, il nous fut doux ; ton joug nous fut léger,
 O Reine ! . . . On voit souvent la masse s'insurger
 Contre le pouvoir qui l'opprime ;
 Mais qui pourrait frapper le bras qui le défend ?
 D'un mouvement ingrat, qui vit jamais l'enfant
 Mordre la main qui le caresse !

Pour le peuple, en effet, une aurore avait lui.
 Tu dis : Le souverain, ce n'est pas moi, c'est lui !
 Et pour maintenir l'équilibre,
 Tu mis dans le plateau le livre de la Loi,
 Sachant qu'on n'est jamais grande reine ou grand roi
 Qu'en règnant sur un pays libre.

Oui, durant soixante ans, le despotisme ancien
Devant ton sceptre d'or dut abaisser le sien,
 En rebroussant sa marche oblique;
Et l'histoire dira, dans l'avenir des temps;
— Ce règne glorieux, — qui dura soixante ans,
 Fut soixante ans de république !

Du vieux code il a su briser le cadre étroit;
De nos jours, grâce à lui, sur le terrain du droit,
 Plus d'inégalité factice !
L'odieux privilège, autrefois acclamé,
S'incline maintenant, à jamais désarmé,
 Devant l'éternelle Justice.

O généreux essor vers l'immense horizon !
Pour le coeur et l'esprit, pour l'âme et la raison,
 Ce règne est une délivrance;
C'est l'aube avant-coureur des grands soleils levants,
L'Ange des jours futurs qui sonne aux quatre vents
 La diane de l'espérance.

Or notre siècle heureux te devra ce progrès,
O souveraine, qui, sans efforts ni regrets,
 Dédaigna les vains bruits qu'on prône,
Et qui, femme sans tache ou fière Majesté,
Des vertus de la plèbe ornant la royauté,
 Sus démocratiser le trône.

O reine ! je n'ai pas, maladroît courtisan,
La strophe adulatrice et le vers séduisant
Qu'il faut, dit-on, pour plaire aux têtes couronnées.
On pourrait remonter le cours de mes années,
Sans trouver sous ma plume, au parler toujours franc,
Un mot de flatterie à l'adresse d'un grand.

Au contraire, invoquant l'inexorable Histoire,
 J'ai souvent dirigé ma verve imprécatoire
 Contre les oppresseurs dont la perversité
 Fit durant si longtemps pleurer l'humanité
 Saignante sous l'effort de ses révoltes vaines.
 En outre, par le sang qui coule dans mes veines,
 Par la religion du passé, j'appartiens
 A de chers souvenirs qui ne sont pas les tiens.
 Ton drapeau, fier symbole à qui je rends hommage,
 Ce drapeau, dont l'éclat reflète aux yeux l'image
 Du soleil qui pour lui ne se couche jamais,
 Ce drapeau de ta race, et le mien désormais,
 Il me fut imposé dans un jour de défaite;
 Et quand je le bénis, quand les miens lui font fête,
 Je ne sais quelle voix me crie au fond du coeur.
 " Passe outre ! ce drapeau, c'est celui du vainqueur ! "
 Eh bien, quand, malgré tout, d'un oeil pensif je sonde
 Tout ce que ton exemple a fait de par le monde
 Pour la démocratie et pour la liberté,
 Sans renier en rien ma foi ni ma fierté,
 A toi qui présidas à cette ère sereine,
 Je sens pouvoir t'offrir, bien sincère, ô ma Reine !
 Avec ma loyauté de sujet-citoyen,
 L'hommage du Français et du républicain !

.....
 Sonnez, clairons ! sonnez, buccins ! sonnez, fanfares !
 Flèches, dômes et tours, flambez comme des phares !
 Qu'on jonche les chemins de fleurs et d'ever-green !
 Qu'un hymne saint réponde aux salves délirantes ;
 Et que cent millions de poitrines vibrantes
 A tous les vents du ciel chantent : God sav' the Queen !

A. S. A. R. LE DUC D'YORK ET DE CORNWALL

A l'occasion de sa visite au Canada.

Au gré des brises parfumées
Qui soufflent des grands monts déserts,
Voyez serpenter dans les airs
De longs panaches de fumées.

C'est une escadre de géants
Qui débouchant des mers sauvages,
Vient déployer sur nos rivages
L'âpre décor des océans.

Sur le flot que leur proue effrange,
Ils s'avancent, fiers et hautains,
Pendant que, des brumeux lointains,
Emerge leur profil étrange.

Le bronze hurle en leurs sabords;
La guerre gronde en leurs cordages;
Viennent-ils, des noirs abordages
Porter l'alarme sur nos bords ?

Non vraiment, que chacun respire !
Car, au signal des porte-voix,
Couronné d'un vol de pavois,
Paraît le drapeau de l'Empire !

Vivat ! Mais quels aspects nouveaux,
A mesure qu'il se déroule,
Soulèvent au sein de la foule
Cette tempête de bravos ?

Ah ! c'est qu'une de ces carènes
Vient d'arborer sur l'horizon
La pourpre d'un royal blason :
Salut aux couleurs souveraines !

Oui, c'est l'antique royauté
Qui vient d'apprendre, en nos parages,
Ce que peut dissiper d'orages
Le soleil de la liberté.

C'est l'héritier des vieilles races,
Qui vient voir ce que, pour toujours,
Chez nous l'esprit des nouveaux jours
A lavé de sanglantes traces !

C'est le fils aîné de nos rois :
Avant d'être sacré le Maître,
Il vient nous dire qu'il veut être
Le premier gardien de nos droits.

Soit ! car il veut suivre sans doute
L'exemple tracé devant lui ;
Or nul phare plus haut n'a lui
Pour éclairer plus noble route !

Halte, Prince ! Entends-tu ces rumeurs, ce canon,
Tous ces hourras joyeux que l'on mêle à ton nom,
Et sur les foules affolées,
En flots harmonieux l'airain carillonneur,
Du haut des vieilles tours, lancer en ton honneur
Les plus solennelles volées ?

Un essaim de drapeaux voltige à tous les mâts . . .
C'est Québec, c'est la ville aux grands panoramas
Qui, debout sur son promontoire,
Dans l'éclat du matin t'a vite reconnu . . .
Prince, cargue ta voile, et sois le bienvenu
Au seuil sacré de notre histoire !

Regarde ! c'est ici, sous ce sommet altier,
Que, rival des plus grands, notre immortel Cartier
Jadis ancrâ sa caravelle,
Et déroulant au vent ses plis fleurdelisés,
Vint, la croix à la main, aux incivilisés
Apporter la bonne nouvelle.

Regarde ces longs prés, ces penchants, ces vallons,
Et, par delà ces champs ondulés d'épis blonds,
Cette forêt mystérieuse . . .
Ici l'on combattit souvent un contre vingt;
Pas un guérêt, pas un fourré, pas un ravin
Qui n'ait sa page glorieuse !

Car, de nos moissons d'or si fiers que nous soyons,
L'herbe qui, le printemps, verdit dans nos sillons
Prend sa racine en bien des tombes;
Sur nos bords aujourd'hui si paisibles, le vent
Aux arômes des bois a mêlé bien souvent
L'odeur des fauves hécatombes.

Lève les yeux, c'est là, sous ces hauts bastions,
 Qu'en un jour fatidique on vit deux nations,
 Aux lueurs du canon qui gronde,
 Dans ce vaste champ — clas aux merveilleux décors,
 Ainsi que deux géants s'étreindre corps à corps,
 Pour changer la carte du monde.

Ce fut un duel épique en un sombre ouragan.
 Deux preux, Wolfe et Montcalm, s'étaient jeté le gant,
 Et pour mieux mesurer leur taille,
 A la tête des leurs dans ce choc hasardeux,
 Sur des monceaux de morts s'étaient couchés tous deux
 Fauchés par l'ardente bataille.

Ce furent les martyrs d'un nouvel univers :
 Comme si Dieu voulût que, sous ces gazons verts
 Où sans distinctions aucunes,
 Ennemis comme amis ont confondu leurs os,
 Pour le bonheur de tous le sang des deux héros
 Noyât d'éternelles rancunes.

Combien de chocs sanglants, de luttes sans merci,
 De combats acharnés haletèrent ici,
 Jusqu'au jour des dernières crises,
 A cette époque ou rien n'égalait, tu le sais,
 L'héroïque valeur des vieux colons français
 Avec la barbarie aux prises !

Mais l'orage atteignit à son point culminant
 Quand les peuples armés de l'ancien continent,
 Héritiers d'antiques colères,
 Sur ce sol vierge encor se donnant rendez-vous,
 Dans leurs ambitions transportèrent chez nous
 Leurs rivalités séculaires.

Nous luttâmes longtemps, nous luttâmes sans fin,
Jusqu'à ce que, vaincus par le nombre et la faim,
Après la suprême victoire,
Nous dûmes succomber, privés de tous soutiens,
Lorsque le sort jaloux fit en faveur des tiens
Pencher son urne aléatoire.

Et quand le sort, fixant tout espoir incertain,
Eut enfin mis le sceau sur le futur destin
De cet immense territoire,
Du coup de dé final il consola les coeurs,
En décernant à tous, vaincus comme vainqueurs,
Une part égale de gloire.

Les pages de l'Histoire ont toujours leur verso :
Ce qui semble une tombe est parfois un berceau.

Souvent le sang versé sur les plaines rougies
Retrempe le ressort des mâles énergies . . .
Entre les anciens combattants
L'Ange des noirs conflits dès lors ferma son aile;
Et devant nous, depuis, une ère fraternelle
Ouvrit sa porte à deux battants.

La grande loi qui veut que tout meure et renaisse
A fait revivre ici, radieux de jeunesse,
D'ardeur et de virilité,
Un peuple fier d'avoir, en ses veines vivaces,
Le sang chaud et fécond des deux plus fortes races
Dont s'honore l'humanité.

Des préjugés d'antan il a brisé les chaînes;
Et, l'oeil plein du rayon des aurores prochaines,
Il poursuit son noble chemin,
Peuple libre, ennemi de tous les arbitraires,
Peuple de travailleurs, surtout peuples de frères
Qui marchent la main dans la main.

Les rivaux d'autrefois, devenus des émules,
Ont des anciens défis renié les formules;
Et, du sol vaillants défenseurs,
A l'appel du péril, souvent un contre quatre,
Sous les mêmes drapeaux on les a vus combattre
Et vaincre les envahisseurs.

Sans cesse élargissant la route où Dieu les mène,
Reculant les confins de leur riche domaine
En infatigables lutteurs,
Ils ont fertilisé la lande et la savane,
Et nul désert n'a pu lasser la caravane
De leurs hardis explorateurs.

De merveilleux projets l'âme toujours en quête,
Ils ont accumulé conquête sur conquête,
Et l'on voit d'instant en instant,
Du fond de leurs torrents surgir des métropoles,
Pendant que leurs hameaux se couvrent de coupôles
Et leurs mers de palais flottants,

Ce n'est pas tout encore : ingénieurs sublimes,
De nos himalayes ils ont dompté les cimes
Au travers d'obstacles sans nom,
Et, par un coup d'audace immense et magnifique,
Relié l'Atlantique avec le Pacifique
Par un gigantesque chaînon.

Vaste artère par où, voyageuses cohortes,
 Demain les nations pèteront à nos portes
 Les richesses de l'Orient;
 Car l'heure va venir l'heure où, sans jalousie,
 Sur le sol canadien, l'Europe avec l'Asie
 S'embrasseront en souriant.

Voilà ce peuple né de la lutte suprême !
 Plus que tout autre il a résolu le problème
 De la sainte fraternité;
 Chez lui le droit de l'homme au devoir s'associe;
 La base de son socle a nom Démocratie,
 Et la devise est : Liberté !

Dans la foi collective, il met son espérance . . .
 Non content d'enlacer la fleur-de-lys de France
 Avec les roses d'Albion
 Il est fier de mêler encore, en sa guirlande,
 L'âpre chardon d'Ecosse au doux shamrock d'Irlande;
 Féconde et robuste union !

Union ! union ! alliance ! harmonie !
 Tolérance chrétienne et concorde bénie !
 Serions-nous donc les précurseurs
 De ces jours radieux que l'avenir recèle
 Jours si longtemps rêvés de paix universelle
 Où les nations seront soeurs ?

ENVOI

Prince, on a dit qu'un peuple heureux n'a pas d'histoire.
Or, tu le vois, sans être un peuple aventureux,
Nous avons notre histoire, et nous vivons heureux,
En dépit de ce mot vide et déclamatoire.

Ce bonheur fait de paix, de calme et de repos,
A qui le devons-nous après la Providence ?
Si ce n'est à la fière et libre indépendance
Qui règne sous les plis de tes nobles drapeaux.

Reçois-en donc ici notre hommage sincère !
Les liens qu'en nos cœurs ont créés avant toi
Ton immortelle aïeule et notre auguste roi,
Ta présence aujourd'hui les double et les resserre.

Mais une femme est là qui trône à ton côté ;
Dans nos chers souvenirs vivra sa douce image ;
Qu'elle accepte, elle aussi, sa part de notre hommage,
Reine déjà, de par la Grâce et la Bonté !

Que tout, jusques à l'air que sa bouche respire,
Se dispute en ce jour l'honneur de la charmer !
Ce n'est pas un pays qu'on devrait surnommer
Le plus beau joyau de l'empire !

AU POÈTE NATIONAL AMÉRICAIN

LONGFELLOW

À l'occasion d'un voyage en Europe.

Un soir, tu t'envolas comme l'oiseau de mer
Dont le coup d'aile altier marque le gouffre amer;
Et moi, debout sur la colline,
Murmurant à la brise un chant d'Hiawatha,
Longtemps je regardai le flot qui l'emporta,
O doux chantre d'Évangéline !

Comme on voit l'astre d'or, plongeant au sein des eaux,
Laisser derrière lui de lumineux réseaux,
Dorer les vagues infinies,
Quand ta barque sombrait à l'horizon brumeux
On entendit longtemps sur l'abîme écumeux
Flotter de douces harmonies.

Tu caressais ton luth d'un doigt mélodieux,
O barde ! et je t'ai vu d'un long regard d'adieux
Embrasser nos rives aimées,
Rêvant pour ton retour d'immortelles moissons
De poèmes ailés, de sublimes chansons
Et de légendes parfumées.

Tu partis et longtemps ta lyre résonna
Des vallons de Rildail aux penchants de l'Etna,
Sur le Danube et sur la Loire;
Et, brillante fanfare ou fier coup de canon,
La brise qui passait nous apportait ton nom
Dans un long murmure de gloire !

Dans ces pays dorés où l'art a des autels,
Tu passais, sachant tous les fronts immortels
De l'Europe en grands noms féconde;
Et, de Rome à Paris, de Londre à Guernesey,
Les maîtres t'acclamaient, rival improvisé
Qui surgissais du nouveau monde . . .

Mais, comme une aile blanche ouverte dans le vent,
J'ai vu poindre une voile aux lueurs du Levant,
Dans un rayonnement féérique !
Le bronze de Cambridge a grondé dans sa tour;
Et, dans son noble orgueil, d'un long frisson d'amour
Tressaille la jeune Amérique !

Ecoutez ! — mille voix s'élèvent dans les airs —
De la cité vivante et du fond des déserts
Monte une immense symphonie.
Ecoutez ces accents par la brise portés
Des bords de la Floride aux coteaux enchantés
De la blonde Pennsylvanie !

Des gorges du Catskill au rivage lointain
Où le rieux Missouri, dans son cours incertain,
 Roule ses eaux couleur d'orange;
Sous les arceaux touffus des grands bois ténébreux,
Au bord des lacs géants et des layons ombreux,
 S'élève une cantate étrange.

Hosanna ! ces rumeurs, ces chants mystérieux,
C'est un monde hélant son barde glorieux;
 Car le flot dont tu t'environnes,
O vieux roc de Plymouth, berce encor ton enfant,
Poète bien-aimé qui revient triomphant,
 Le front tout chargé de couronnes.

A OCTAVE CRÉMAZIE

(Lu à Montréal, à l'inauguration
de son monument, le 24 juin 1906.)

Cher vieux Maître, salut ! c'est moi, moi, ton élève,
 Quand pour toi le grand jour de justice se lève,
 Qui viens, traînant un pas par les ans affaibli,
 Mêler mon humble voix au solennel hommage
 D'un peuple qui se groupe autour de ton image
 Pour pleurer tes malheurs et venger ton oublié.

Oui, poète, c'est moi ! c'est moi, l'ami fidèle —
 Lorsque ta gloire eut vu tout sombrer autour d'elle,
 Et l'orage gronder sur ton front abattu —
 Qui du choc déchirant sentit la meurtrissure,
 Et dont le cœur encor saigne de ta blessure :
 Vieux Maître, me reconnais-tu ?

Et cette foule même au concours grandiose,
 Qui, pour battre des mains à ton apothéose,
 Avec enthousiasme accourt de tous côtés,
 Dans ses rangs empressés où chaque voix t'acclame,
 Ne retrouves-tu pas quelque chose de l'âme
 Des héros d'autrefois que ta lyre a chantés ?

Et n'est-ce pas aussi, pauvre muse exilée
 Qui pleuras si longtemps ta chimère envolée,
 N'est-ce pas que du haut de ce fier piédestal,
 Ton ombre, que le vol de nos brises caresse,
 Dans un tressaillement de joie et d'allégresse
 A reconnu le sol natal ?

Ce sol natal qui fut ton amour et ta vie,
 Dont la vue en un jour cruel te fut ravie,
 Et que cherchait encor ton regard expirant,
 Ce sol dont tu prônas les beautés et la gloire,
 Avec cette effigie où revit ta mémoire,
 Le regret trop tardif d'un peuple te le rend !

Oui, car pour toi l'exil avec sa coupe amère,
 Les pleurs du fils mêlés aux larmes d'une mère,
 Les navrants soubresauts d'un grand coeur foudroyé,
 Les mornes désespoirs de ton âme meurtrie,
 En ce jour radieux, qui te rend la Patrie,
 Dis-moi, tout n'est-il pas payé ?

Le sacre du malheur est un sacre d'élite ! . . .
 Et puis, sur ce granit qui te réhabilite,
 O Crémazie ! un mot s'écrit pour nos enfants :
 Le mot des grands devoirs, le mot *Patriotisme*,
 Mot qui sous tous les cieux signifie l'héroïsme,
 Et qui chez nous a fait les vaincus triomphants !

Tu stimulas l'ardeur de nos vertus timides ;
 Tu sus mettre un éclair en nos regards humides,
 Sans jamais attiser d'inutiles rancoeurs :
 Ce mot qui, grâce à toi, fit notre race fière,
 Si nous l'avons traduit dans le bronze et la pierre,
 Tu l'avais gravé dans nos coeurs.

Aussi, ton monument, oeuvre patriotique,
 Ce n'est pas une ville, un parti politique,
 Qui l'élève aujourd'hui. Don mille fois plus beau,
 C'est — car ta gloire, ô Maître, a passé la frontière —
 Unie en un faisceau, ta race tout entière
 Dont le voeu t'offre ici l'hommage d'un tombeau.

Un tombeau vide, hélas ! . . . mais où, gardienne auguste,
 L'âme des fiers aïeux veillera sur ton buste;
 Socle où ton ombre, à toi, viendra souvent s'asseoir;
 Socle d'honneur d'où nul ne te fera descendre . . .
 Où ceux qui n'ont pas pu s'incliner sur ta cendre
 Lèveront les yeux pour te voir.

La Patrie, il est vrai, n'a pu se donner toute;
 Tes souvenirs ici regretteront sans doute
 L'écho qui, réveillé par ton verbe éclatant,
 Allait porter au loin tes strophes triomphales;
 Tes yeux ne verront point les beautés sans rivales
 Du rocher paternel que ton coeur aimait tant.

Ici te manqueront les horizons sublimes
 Dont la vue emportait ton aile vers les cimes;
 Tu n'auras pas Québec et son brillant décor;
 Mais, si de tout cela ton âme sera veuve,
 Tu n'entendras pas moins la vague du grand fleuve
 Dans le lointain chanter encor.

Et cela — tu le sais — cela c'est la Patrie !
 La voix du Saint-Laurent, c'est la mère qui prie
 Et chante sa romance au berceau de ses fils;
 La voix qui, sur nos bords, à chaque âme bien née
 Sonne l'hymne viril, et dont la claironnée
 Au besoin sait répondre aux orgueilleux défis.

Joyeux *sursum corda*, voix d'amour, voix céleste !
On n'est pas exilé lorsque cela nous reste ! . . .
Toi, Maître, un étranger ! réponds hardiment : " Non !
Je suis chez moi, j'ai plus que ma part d'héritage,
Puisqu'on me donne ici la Patrie en partage :
 La Patrie où vivra mon nom ! "

Repose donc en paix, vieux Maître, ô Crémazie !
Prestige de la Gloire et de la Poésie,
Ton oeuvre, l'avenir va plus que l'achever :
Ton nom ici ! — là-bas ton cercueil ! — Ta souffrance
Va créer à jamais entre nous et la France
Un lien que ton coeur n'osa jamais rêver !

*SURSUM CORDA**À ma femme.*

Il faisait froid. J'errais dans la lande déserte,
Songeant, rêveur distrait, aux beaux jours envolés;
De givre étincelant la route était couverte,
Et le vent secouait les arbres désolés.

Tout à coup, au détour du sentier, sous les branches
D'un buisson dépouillé, j'aperçus, entr'ouvert,
Un nid, débris informe où quelques plumes blanches
Tourbillonnaient encor sous la bise d'hiver.

Je m'en souviens : — c'était le nid d'une linotte
Que j'avais, un matin du mois de juin dernier,
Surprise, éparpillant sa merveilleuse note
Dans les airs tout remplis d'arome printanier.

Ce jour-là, tout riait; la lande ensoleillée
S'enveloppait au loin de reflets radieux;
Et, sous chaque arbrisseau, l'oreille émerveillée
Entendait bourdonner des bruits mélodieux.

Le soleil était chaud, la brise caressante;
De feuilles et de fleurs les rameaux étaient lourds . . .
La linotte chantait sa gamme éblouissante
Près du berceau de mousse où dormaient ses amours.

Alors, au souvenir de ces jours clairs et roses,
Qu'a remplacés l'automne avec son ciel marbré,
Mon coeur, — j'ai quelquefois de ces heures moroses, —
Mon coeur s'émut devant ce vieux nid délabré.

Et je songeai longtemps à mes jeunes années,
Frêles fleurs dont l'orage a tué les parfums;
À mes illusions que la vie a fanées,
Au pauvre nid brisé de mes bonheurs défunts !

Car quelle âme ici-bas n'eut sa flore nouvelle,
Son doux soleil d'avril et ses tièdes saisons ?
Epanouissement du coeur qui se révèle !
Des naïves amours mystiques floraisons !

O jeunesse ! tu fuis comme un songe d'aurore . . .
Et que retrouve-t-on, quand ton rêve est fini ?
Quelques plumes, hélas ! qui frissonnent encore
Aux branches où le coeur avait bâti son nid.

* * *

Et je reviens chez moi, ce soir-là, sombre et triste . . .
Mais quand la douce nuit m'eut versé mon sommeil,
Dans un tourbillon d'or, de pourpre et d'améthyste,
Je vis renaître au loin le beau printemps vermeil.

Je vis, comme autrefois, la lande, ranimée,
Etaler au soleil son prisme aux cent couleurs;
Des vents harmonieux jasaient dans la ramée,
Et des rayons dorés pleuvaient parmi les fleurs !

La nature avait mis sa robe des dimanches . . .
Et je vis deux pinsons, sous le feuillage vert,
Qui tapissaient leur nid avec ces plumes blanches
Dont les lambeaux flottaient naguère au vent d'hiver.

O Temps ! courant fatal où vont nos destinées,
De nos plus chers espoirs aveugle destructeur,
Sois béni ! car, par toi, nos amours moissonnées
Peuvent encor revivre, ô grand consolateur !

Dans l'épreuve, par toi, l'espérance nous reste . . .
Tu fais, après l'hiver, reverdir les sillons;
Et tu verses toujours quelque baume céleste
Aux blessures que font tes cruels aiguillons.

Au découragement n'ouvrent jamais nos portes :
Après les jours de froid viennent les jours de mai;
Et c'est souvent avec ses illusions mortes
Que le coeur se refait un nid plus parfumé !

*A SARAH BERNARDT**REPONSE AUX INSULTEURS.*

C'est elle ! c'est Sarah la grande ! la sirène,
Charmeresse à la voix d'or; n'entendez-vous pas
L'hosanna qui trahit sa marche souveraine,
Et les bravos sans fin que soulèvent ses pas ?

Frissons des lyres, choeurs sacrés, harpes d'Eole,
Bruits de gloire tonnant dans des gerbes d'éclairs :
C'est elle ! regardez flamber son auréole
Sur l'azur chatoyant des beaux horizons clairs !

Elle vient, saluez ! Foules, baisez sa trace !
Cités, faites sonner vos dianas ! . . . Mais non,
Aujourd'hui c'est à nous, à nous ceux de sa race,
D'exalter son génie et d'acclamer son nom.

Elle vient du pays des aïeux, elle est nôtre !
Dans un cycle inoui de triomphants succès,
Elle fait rayonner d'un hémisphère à l'autre
La majesté du Verbe et de l'esprit français.

Cette voix, c'est Paris qui sur le monde essaime,
Et prodigue au dehors le plus pur de son miel;
Ce geste, c'est celui de la France qui sème
Sa semence féconde aux quatre vents du ciel.

Cette âme est un clavier aux cent cordes, où vibre,
— Sanglots d'amour, fanfare ailé, hymne éclatant, —
Sur les plus hauts sommets, votre chant fier et libre,
O mâles héritiers des vieux bardes d'antan !

Vivat ! . . . Mais elle fuit, son doux éclat se voile;
L'astre inconstant s'en va luire sous d'autres cieux;
Adieu ! . . . Longtemps encore, ô radieuse étoile,
Les reflets de ton vol éblouiront nos yeux.

Va, poursuis ton chemin fleuri, franchis l'espace :
L'universel regret qui te suit du regard
Crie à tous : — Chapeau bas ! c'est la Gloire qui passe,
La gloire de la France et la gloire de l'Art !

C'est elle ! c'est Sarah la grande ! la sirène,
Charmeresse à la voix d'or; n'entendez-vous pas
L'hosanna qui trahit sa marche souveraine,
Et les bravos sans fin que soulèvent ses pas ?

*A MA PETITE LOUISE**Le jour de sa première communion.*

Il est déjà lointain — car le temps est agile —
Ma Louise, le jour cher et béni pour nous,
Où Dieu te déposa, bébé rose et frais,
Doux chérubin captif en sa prison d'argile,
Sur mes genoux.

Tu parus à mes yeux comme on voit la fleur naître;
Ton petit poing frappait à mon cœur mal fermé;
Et — ce souvenir-là trouble encor tout mon être —
J'ouvris mon cœur, ainsi qu'on ouvre sa fenêtre
Aux jours de mai.

Notre bonheur pourtant ne fut pas sans mélange;
Car, comme un pauvre oiseau tombé dans un filet,
Tu nous apparaissais prisonnière en ton linge;
Et, tout pensifs, ta mère et moi, songions à l'ange
Qui s'exilait.

Nous croyions voir encor frémir ta petite aile;
Ta voix semblait l'écho des célestes chansons;
Et nous disions : — Hélas ! chère âme, saura-t-elle
Passer sans effeuiller sa couronne immortelle
À nos buissons ?

Nos orages, plus tard, à sa fleur d'innocence
N'enlèveront-ils pas l'éclat et le parfum ?
Et les anges, qui voient notre reconnaissance,
Ne pleureront-ils pas, après les jours d'absence,
L'ange défunt ?

Craintes vaines ! jamais, ma douce colombelle,
Devant ton pur regard le ciel ne se voilâ ;
Jamais aux voix d'en haut ton cœur ne fut rebelle ;
Et ton âme est encore aussi blanche, aussi belle
Que ce jour-là.

Ta lèvre n'a jamais du mal goûté l'absinthe ;
Ton rêve est étranger aux remords flétrissants ;
Et, quand ton pas ému franchit l'auguste enceinte,
Ta prière d'enfant monte à Dieu, vierge et sainte,
Comme l'encens.

Aussi, dans ta candeur, tu ne saurais comprendre
Le bonheur, qu'aujourd'hui je ressens encor plus,
De pouvoir dire à Dieu : — Seigneur, venez la prendre ;
L'ange que vous m'aviez prêté, je puis le rendre
Tel que je l'eus.

Oui, je te rends, ma fille, à Dieu, l'Être suprême
Qui t'ouvre en ce grand jour ses trésors infinis ;
Je te rends le front ceint des lys de ton baptême ;
Et, parce que tu fus toujours bonne, et qu'il t'aime,
Je le bénis !

ÉLÉGIE

A la mémoire de Charles-Auguste.

— (SA MÈRE). —

Les jours de soleil sont passés,
Et l'automne fait sa vendange;
Dans l'enceinte des trépassés,
La feuille tombe à flots pressés :
Dors, mon doux ange !

Il était frais et blond comme un Enfant-Jésus . . .
— Dieu nous envoie, hélas ! des douleurs bien cruelles —
Un soir, je le berçais; des anges sont venus
Qui l'ont emporté sur leurs ailes.

J'épiais son sommeil, et, quand il remuait,
Je baisais à genoux ses petites mains blanches . . .
Il est là maintenant, sous ce tertre muet,
Prisonnier entre quatre planches.

Les jours de soleil sont passés,
Et l'automne fait sa vendange;
Dans l'enceinte des trépassés,
La feuille tombe à flots pressés :
Dors, mon doux ange !

Et quand je caressais ses petits pieds frileux, —
Lui que je n'aurais pas donné pour des empires ! —
Sur sa lèvre rosée, au coin de ses yeux bleus,
Nageaient des groupes de sourires.

Il bredouillait des mots d'une étrange douceur,
Des mots incohérens, indécis, adorables;
Et moi qui l'écoutais, je sentais dans mon coeur
Courir des frissons ineffables.

Les jours de soleil sont passés,
Et l'automne fait sa vendange;
Dans l'enceinte des trépassés,
La feuille tombe à flots pressés :
Dors, mon doux ange !

Il est là qui repose en son linceul glacé.
Au cimetière, hélas ! sa dernière demeure,
Songe-t-il quelquefois, le pauvre délaissé,
A sa mère qui souffre et pleure ?

Oh ! oui; car, je le sens, si dans la tombe dort
Son petit corps roidi, froid, immobile, blême,
Son âme plane au ciel avec des ailes d'or,
Devant la face de Dieu même !

Le dernier beau jour est passé;
L'automne a fini sa vendange;
La neige tombe à flot pressé . . .
Dans le ciel où Dieu t'a placé,
Pense à ta mère, mon doux ange !

TOAST A MARK TWAIN

A un banquet donné en son honneur.

Allons, ma muse, quelques strophes
A l'hôte illustre ici présent
C'est le plus grand des philosophes
Puisqu'il est le plus amusant.

Chante ! l'on ne saurait trop dire
A la louange de celui
Qui de son temps sut si bien rire,
En le faisant rire avec lui.

Rire est le secret du bien-être;
Si tous riaient, de l'univers
On verrait bientôt disparaître
Les malheureux et les pauvres.

Le rire est un divin dictame;
Qu'il soit bruyant doux ou moqueur,
Chez l'homme comme chez la femme,
C'est l'écho le plus vrai du coeur.

Fêtons-le donc dans la personne
De notre royal invité;
Et décernons une couronne
Au grand prêtre de la gâté:

Celui dont la plume apprivoise;
Dans un si brillant unisson,
La plus fine verve gauloise
Avec le wit anglo-saxon.

PRENDS GARDE !

Enfant, si le bonheur vient frapper à ta porte,
— C'est un hôte ici-bas bien rare à posséder, —
Joyeux, à deux battants ouvre-lui sans tarder;
Puis ferme ta demeure, et prends garde qu'il sorte.

Sois de ton seuil avare et jaloux; fais en sorte
D'être sur pied à l'heure où le loup vient rôder;
Et contre les larrons s'il faut barricader,
Barricade, et réponds aux railleurs : — Que m'importe ?

Fais de l'isolement un mur autour de toi.
Souvent la foule qui pénètre sous un toit
Laisse le foyer mort et la maison déserte.

Le vrai bonheur est un doux oiseau printanier;
Veille bien, si tu veux le garder prisonnier :
L'oiseau s'envolera si la cage est ouverte.

COURAGE

Souvent — tant il est vrai que tout est relatif —
Ma rêverie, au vol des heures emportée,
Du haut de l'horizon jette un regard furtif
Sur le sol que foula ma vie accidentée.

Ici je trébuchai, là mon pas fut craintif,
Ailleurs mon pied trouva trop raide la montée;
Mais, ainsi vu de loin, comme il semble chétif
L'obstacle où tant de fois ma course s'est heurtée !

Ne me trompé-je point, est-ce en réalité
Contre ce nain qu'un soir j'ai si longtemps lutté ?
Sur cet infime écueil j'ai pu faire naufrage ! . . .

Hélas ! oui, mais cela n'est ni petit ni grand,
Et cesse de compter, du jour où l'homme apprend
Qu'il faut à chaque effort mesurer son courage.

LES OISEAUX DU COUVENT

*Dédié par l'auteur de la musique Kowalski à Mlle Pauline
Fréchette élève de " Villa-Maria ".*

Autour de ces calmes retraites
Qu'ombragent les grands murs jaloux
Pinsons, linottes et fauvelles,
Mésanges et bergeronnettes,
L'été se donnent rendez-vous,
Par-ci par-là chacun se niche :
Un peu plus haut, un peu plus bas,
Parfois jusque sous la corniche . . .
Où la Vierge, au fond de sa niche,
Sourit à leurs bruyants ébats.

Blonde ou brunette,
Écoutez souvent
La chansonnette
Des oiseaux du Couvent.

Dès que le vieux clocher se dore
Aux premiers rayons du soleil,
Matinale comme l'aurore,
Du haut du toit leur voix sonore
Du couvent sonne le réveil,
Et que la fillette se penche
Sur sa prière ou sa leçon,

Ou se livre à sa gaîté fraîche
Tous ces gavroches de la branche
L'encouragent de leur chanson.

Blonde ou brunette,
Ecoutez souvent
La chansonnette
Des oiseaux du Couvent.

Qu'enseigne donc la voix si douce
De ces petits chanteurs joyeux ?
— Avec le brin d'herbe qui pousse,
Un peu de plume, un peu de mousse,
Nous bâtissons des nids soyeux.
Puis nous chantons par la charmille;
Car Dieu bénit, dans sa bonté,
Ceux qui mêlent, sainte famille,
Sur la tuile ou sous la ramille,
Le travail avec la gaîté !

Blonde ou brunette,
Ecoutez souvent
La chansonnette
Des oiseaux du Couvent.

A HONORÉ MERCIER

A l'occasion du cinquantième anniversaire de sa naissance.

AUTRE IMPROMPTU HUMORISTIQUE

Mon cher Mercier, vraiment, je regrette d'avoir
 A remplir près de toi ce pénible devoir,
 Mais la discrétion dès longtemps éprouvée
 De tes amis de coeur m'impose la corvée
 De t'annoncer, ce soir, en termes bien sentis
 — L'infortune, vois-tu, frappe grands et petits —
 Que ta barque, on prétend que la chose est certaine,
 Double aujourd'hui le cap nommé la cinquantaïne.
 C'est triste, je l'avoue; et grave, je l'admets :
 Un demi-siècle, on sait que c'est énorme . . . Mais
 Les voyageurs du Nil et des déserts numides
 Ont trouvé, paraît-il, au fond des pyramides,
 D'anciens rois momifiés bien plus vieux que tout ça !
 Près de toi, Romulus, Remus, Massinissa,
 Noé, Mathusalem, Jugurtha, Stésichore,
 Seraient d'affreux barbons, s'ils existaient encore.
 Pas besoin de fouiller les remparts de Balbec;
 Il suffit de connaître un peu Rome ou Québec,
 Pour savoir qu'il se voit des bronzes, des carrares,
 De vieux boulets rouillés, mille antiquités rares,
 Bien moins vivants que toi, surtout bien plus anciens.

Tiens, mon ami — chacun défend un peu les siens —
Pour un vieux que, depuis cinquante ans, l'âge mine,
Crois-moi, tu n'as encor pas trop mauvaise mine.
Après tout, tu n'es ni malingre ni boiteux;
Tu vois assez; tu n'es ni sourd ni pituiteux;
Et malgré tes travaux, l'âge et la politique,
D'honneur, tu n'as pas l'air encor trop rachitique.
Va, j'en connais plus d'un qui feraient bien des vœux
Pour avoir seulement le quart de tes cheveux.
Et puis, dans tes discours ou dans tes anecdotes,
Il est encore assez rare que tu radotes;
Tes écrits ne sont pas non plus trop estropiés;
La goutte que tu prends ne t'atteint pas les pieds;
Ta fourchette est solide; et la rumeur circule
Que tu sais rajeunir quand l'ennemi t'accule.
Du reste, un conseiller législatif poli
M'a dit que tu n'étais pas du tout ramolli.

Tout naturellement, j'ai félicité l'homme
D'avoir trouvé cela sans son greffier. En somme,
Pour un malheureux être, à ton âge arrivé,
Tu parais un vieillard assez bien conservé.

Et puis, si la vieillesse est irrémédiable,
Elle est comme autre chose en ce monde, que diable !
Elle ne manque pas de compensations.
Le ciel n'a pas voulu que nous passassions.

Notre vie à nous plaindre : il a mis pour chaque âge,
A côté du désert aride, un frais bocage;
Et depuis Winnipeg jusques à Singapour,
Si chaque âge a du contre, il a, ma foi, du pour.

Ainsi, voyez l'enfance : elle est faible, ignorante ;
Le fouet de temps en temps, voilà sa seule rente :
Eh bien, quand, nez au vent, elle prend ses ébats,
C'est encor ce qu'on voit de plus chic ici-bas.

Regardez maintenant la frêle adolescence ;
Sans cesse on la verra pleurer son impuissance ;
Mais quels rêves charmants, pour tromper ses ennuis,
N'illuminent-ils pas et ses jours et ses nuits !

La jeunesse est brillante ; oui, la jeunesse est belle ;
Mais comme au sens commun elle est souvent rebelle,
L'expérience, hélas ! n'admire pas toujours
Les moyens qu'elle prend pour dorer ses vieux jours.

L'âge mur, aussi lui, ne manque pas de charme ;
Mais l'homme mûr a beau se porter comme un charme,
Se comporter idem, il n'est, dans tous les cas,
Qu'une victime en butte à mille et un tracas ;
Anxiétés, revers, ou chagrins de famille,
Souvent tout à la fois à sa porte fourmille.

Bref, je crois, à tout prendre, et sans être envieux,
Que l'avantage, en somme, est du côté des vieux.
On a fait son chemin tant bien que mal ; son rêve,
Ainsi qu'un vieux chaland échoué sur la grève,
N'a pas toujours donné ce qu'il avait promis ;
Mais, qu'on passe ministre ou qu'on reste commis,
On a fourni sa course, on a rempli son rôle,
Et pour un philosophe, au fond, c'est le plus drôle.
Enfin on est rassis, on compte, on a du poids ;
Si l'on aime un peu moins l'antique soupe aux pois,
On sait mieux déguster le bourgogne et le grave,

On pontife un brin, on prend un air plus grave,
 On impose; il est vrai que l'on sait un peu moins
 Tirer à la jambette et sauter à pieds joints;
 On n'est pas d'une force étonnante à la course;
 Mais, avec de l'argent en banque ou dans sa bourse,
 On a beau n'être pas un clown, pour un coup prêt,

Vous me direz qu'un jour viendront les diabètes,
 La goutte et coetera, des maux plus ou moins bêtes;
 C'est vrai, mais à ces maux on peut se résigner,
 Quand de jolis minois sont là pour les soigner.
 Pour moi, rien que j'admire — et c'est du fanatisme —
 Comme des doigts mignons frottant un rhumatisme.
 Que ce soit par amour, ou même par devoir,
 N'importe ! cela vaut la peine d'en avoir.
 Essayez, vous verrez.

Et, puisque nous en sommes
 A parler des vieillards, dites, quels sont les hommes
 Qui près du sexe aimable ont le plus de succès ?
 Je suis loin de vouloir intenter un procès
 A ceux qui d'entre vous penseraient le contraire,
 Mais, parole d'honneur, je veux me faire extraire
 Le reste de mes dents, et mourir attentif
 Aux débats d'un Conseil trois fois législatif;
 Et plus encor, je veux qu'on me force d'admettre
 Tout ce qu'en son journal l'ami Pacaud peut mettre,
 — Que l'on me croie ou non — si les vieillards n'ont point,
 Comme partout ailleurs, la palme sur ce point.

Qu'il soit fait en melon ou comme une échalotte,
Le vieillard est toujours un être qu'on dorlotte.
On est rempli pour lui d'attentions. Jamais
On ne manque de lui donner les meilleurs mets.
Souffre-t-il d'un bobo, vite, chacun s'empresse;
Tisane, onguent, bandeaux, cataplasme ou compresse,
Tout lui tombe du ciel en veux-tu en voilà.
Caresses par ici, doux sourires par-là;
Vierges à taille fine ou femmes plantureuses,
Matrones ou tendrons, toutes sont trop heureuses
De prodiguer leurs soins au trop heureux mortel.
La chose se comprend, n'est-ce pas ? rien de tel
Comme de n'être pas compromettant. On use
Du vieillard comme s'il était l'hypoténuse
Du triangle formé par les sexes humains.
A-t-on raison ? ma foi, je m'en lave les mains.
En tout cas, ce n'est pas aux vieillards à s'en plaindre;
Et j'en ai vu souvent qui ne faisaient que geindre,
Pour mieux tendre un filet perfide, et saprejeu !
Savaient fort bien tirer leur épingle du jeu.
Pour ou contre, après tout, que voulez-vous qu'on dise,
Lorsque le pavillon couvre la marchandise ?

Et puis, quand les vieillards sont tant soit peu discrets,
Ou sont réputés tels, combien de doux secrets
Ne leur glisse-t-on pas tous les jours à l'oreille.
Pour moi, je n'ai jamais connu chose pareille
Au plaisir délicat d'être le confident
D'une enfant dont le coeur timide et débordant
S'ouvre aux naïfs parfums d'une amour fraîche éclosé;
Sa candeur ne craint pas qu'on rie ou qu'on en glose;
Et son âme se livre au plus franc abandon,

Sans redouter les tours de monsieur Cupidon.
C'est un sort sans égal.

Il est bien autre chose

A dire, ami Mercier, là-dessus; mais je n'ose . . .
En voyant ton sourire et ton air résigné,
Je clos mon argument : le procès est gagné.
Aussi, si j'ai d'abord débuté par te faire
Des excuses pour m'être un peu, dans cette affaire,
Chargé du rôle ingrat d'annoncer un malheur,
Après réflexion, sans être un cajoleur,
Je te dirai, mon cher, tant le sujet m'excite,
Que, si quelqu'un te plaint, moi, je te félicite.

*PREMIÈRE COMMUNION**A JEANNE*

Près de toi, ce matin, Jeanne, chacun s'empresse;
On te choie, on t'embrasse; et ceux que tu chéris,
Pour te manifester leur joie et leur tendresse,
Ne peuvent pas trouver de mots assez fleuris.

Dès l'aurore on t'a mise en belle robe blanche;
Tu devrais te sentir radieuse; et, pourtant
Ton front si doux, si pur, ainsi qu'un lys qui penche,
S'incline tout rêveur sous son voile flottant.

Je comprends : aujourd'hui les choses de la terre
Ne sauraient captiver ton oreille ou tes yeux;
Tremblant et recueilli devant le grand mystère,
Ton cœur se ferme au monde et s'ouvre pour les cieux.

Ah ! c'est que, tout à l'heure, à la lueur des cierges,
Au parfum de l'encens, au bruit des saintes voix,
Tu vas rompre le pain des anges et des vierges,
Et recevoir ton Dieu pour la première fois !

Ton Dieu, le Dieu de tous, le Tout-Puissant, le Maître
Devant qui le ciel même hésite épouvanté,
Le Roi, le Saint des saints ! . . . Et ton cher petit être
S'émeut d'effroi devant l'auguste majesté.

Tu frémis en songeant que l'arbitre du monde,
Que le souverain Chef qui commande en vainqueur
Aux étoiles des cieus comme aux gouffres de l'onde,
Jeanne, dans un instant, va descendre en ton coeur.

Dieu, pour toi, c'est Celui qui d'un mot peut dissoudre
Et plonger au néant des milliers d'univers;
C'est le mont Sinaï tout couronné de foudre;
C'est le grand Juge au seuil des firmaments ouverts.

Enfant, détrompe-toi ! Ne tremble pas, espère !
Dieu n'est pas seulement le puissant créateur;
S'il est le souverain, il est aussi le père;
Plus encor que le Maître, il est le bon Pasteur.

Il s'éprend de pitié devant sa créature;
Les humbles sous son aile ont toujours un abri;
C'est la grande bonté planant sur la nature,
L'universel amour sur son oeuvre attendri !

Pour son immensité tu n'es pas trop petite;
Bergers et potentats à ses yeux sont pareils;
S'il créa l'astre, il fit aussi la clématite;
Le brin d'herbe pour lui vaut le roi des soleils.

Il a fait le printemps, la lumière, les roses,
Le vol de l'hirondelle et le chant du bouvreuil;
Et c'est lui qui, charmante entre toutes ces choses,
Fait luire en ce moment cette larme à ton oeil.

Rassure-toi; Jésus est un Dieu doux et tendre;
Il aime à se pencher sur tous les coeurs fervents;
Et puis, n'a-t-il pas dit — heureux qui sait l'entendre !
— Laissez venir à moi tous les petits enfants ?

A genoux ! ne crains rien, souris : la faute d'Eve,
Pour ta sainte candeur Dieu l'efface aujourd'hui;
Car la communion, c'est un coin qu'il soulève
Du voile qu'elle a mis entre la terre et lui.

Et quand il touchera ta lèvre diaphane,
Que tu t'épancheras dans son doux entretien,
Prie un peu pour celui qui voudrait bien, ô Jeanne,
L'aimer avec un coeur aussi pur que le tien !

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Note, Pauline Fréchette	5
Préface, L. O. David	7
LEGENDE D'UN PEUPLE	
Notre Histoire.....	11
Le Saint-Laurent.....	17
La Forêt.....	21
Missionnaires et Martyrs.....	21
Missionnaires et Martyrs.....	22
Châteauguay.....	29
Papineau.....	33
Vive la France.....	35
Nos Trois Couleurs.....	39
France.....	42
FEUILLES VOLANTES	
Au bord de la Creuse.....	51
A mon ami M. le Sénateur L.-O. David.....	63
A Mme Albani.....	65
A Pamphile Lemay.....	68
Nouvelle Année.....	70
Nuit d'été.....	72
A ma fille Jeanne.....	75
La forêt Canadienne.....	78
Vers Luisants.....	82
A mon Petit-Fils.....	86
La Chapelle.....	89
A quinze ans.....	94
Le Bonhomme Hiver.....	99
Les pins de Nicolet.....	101
Reminiscor.....	103
Seul !.....	109
A une Orpheline.....	110
Messe de Minuit.....	111
La Poupée.....	113
Le Premier de l'An.....	117
Le jour des Rois.....	119
Renouveau.....	122
Épilogue.....	123
OISEAUX DE NEIGE — PAYSAGES	
Les Mille-Iles.....	127
Montebello.....	128
Longefont.....	129
Castel-Biray.....	130
AMITIES	
A Pamphile Lemay.....	133
A Lisette.....	134
A Miss Winnie Howels.....	135
Le Printemps.....	136
A Lucien.....	137
A Jehin-Prume.....	138
A Mme Angéline B***.....	139
A Nérée Beauchemin.....	140
A Alfred Garneau.....	141
A Mme Joseph Cauchon.....	142

Pour l'album de Mme H. Mercier.....	143
A Adolphe Poisson.....	144
A ma femme.....	145
Chère Relique.....	146
A mon cher Filleul.....	147
Lui.....	150
En mer.....	151
Ma petite Louise.....	152
A ma petite Pauline.....	153

INTIMITES

A mes enfants.....	157
A mon frère Achille.....	158
A ma soeur Marie.....	159
A Mme Oscar Dunn.....	160
A Mlle Honorine Chauveau.....	161
Vieux Souvenirs.....	162
Ma petite chaise.....	163
A mon filleul Louis Bergevin.....	164
Le Crêpe.....	165
Fiat Voluntas.....	166
A mes Filles.....	167
A M. le Colonel Damelin court.....	168
Au frère Stephen.....	169
A Mlle Almita Le Duc.....	170
A ma petite-fille Emma.....	171

MELANGES

La France.....	175
A Léon XIII.....	176
Albani.....	177
A Rhéu.....	178
A Rosita.....	179
Le vieux Montréal.....	180
Châteaux en Espagne.....	181
Réponse.....	182
Variations sur le même sujet.....	183
Tombe Isolée.....	184
La Mort.....	185
Janvier.....	186
Juillet.....	187
Octobre.....	188
A mes Sonnets.....	189

EPAVES POETIQUES

A sa Majesté Victoria 1ère.....	193
A. S. A. R. Le Duc D'York et de Cornwall.....	199
Envoi.....	206
Longefellow.....	207
A Octave Crémazie.....	210
Sursum Corda.....	214
A Sarah Bernardt.....	217
A ma petite Louise.....	219
Éloge.....	221
Toast a Mark Twain.....	223
Prends Garde !.....	225
Courage.....	226
Les oiseaux du Couvent.....	227
A Honoré Mercier.....	229
Première Communion.....	235